This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1211
.H2
B58
1ère Ser.

BIBLIOTHÈQUE
DES
THEATRES,
Lettre C.

TOME X.

Pièces contenues dans ce Volume.

Coquette (la) & la fauſſe Prude.
Coquette (la) de Village, ou le Criſpin Médecin.
Criſpin rival de ſon maître.

BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre C.

TOME X.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.

Dramatique fl
Dépt. [illegible]
3.7.6

LA COQUETTE,

ET LA

FAUSSE PRUDE;

COMÉDIE

EN CINQ ACTES EN PROSE,

DE BARON:

Repréſentée pour la premiere fois le 18 Décembre 1686.

Conforme à la Repréſentation.

3-12-3 Fonds

ACTEURS.

DAMIS, Mari de Céphiſe.

ÉRASTE, } Amans de Cidaliſe.
M. DURCET, Conſeiller, } Amans de Cidaliſe.
M. BASSET, Financier, } Amans de Cidaliſe.

LE COMTE, Amant de Lucile.

LE PETIT CHEVALIER, Frere de Lucile.

PASQUIN, Valet d'Éraſte.

UN LAQUAIS de Cidaliſe.

UN LAQUAIS d'Avocat.

CÉPHISE, Femme de Damis.

CIDALISE, Niece de Damis.

LUCILE, Couſine de Cidaliſe.

MARTON, Femme de chambre de Cidaliſe.

La Scene eſt à Paris, dans l'Anti-Chambre de Cidaliſe.

LA COQUETTE,

ET LA

FAUSSE PRUDE;

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, CIDALISE, MARTON.

DAMIS, *à Cidaliſe.*

HÉ ! ventrebleu, Madame, mariez-vous, mariez-vous, mariez-vous ; hé ! mariez-vous, pour la centieme fois, & ne vivez point comme vous faites.

CIDALISE.

Que fais-je donc, Monſieur, de grace, qui mérite des réprimandes de la ſorte ?

DAMIS.

Hé ! mariez-vous, vous dis-je, & ne me forcez point à m'expliquer mieux.

CIDALISE,

Vous êtes mon oncle, Monſieur.

DAMIS,

Oui, têtebleu ! je le ſuis.

CIDALISE,

Je ne conſeillerois pas à qui que ce fût dans le Royaume, de penſer la moindre des choſes que vous m'oſez dire.

DAMIS.

Je ne connois auſſi perſonne dans le Royaume, qui voulût penſer la moindre des choſes que vous faites.

CIDALISE.

En vérité, Monſieur, vous m'en dites un peu trop.

DAMIS.

N'en faites pas tant, je vous en dirai moins.

MARTON, *bas à Cidaliſe.*

Ne lui répondez point, Madame.

CIDALISE,

Laiſſe-moi.

DAMIS.

Il n'eſt point de patience qu'on ne ne pouſsât à bout.

CIDALISE.

Expliquez-vous, de grace.

DAMIS.

Hé ! Madame....

CIDALISE.

Parlez, je vous prie.

DAMIS.

Hé ! Madame....

CIDALISE.

Oh ! parlez, Monsieur, s'il vous plaît, ou me laissez en repos. Votre silence m'outrage plus que tout ce que vous me pourriez dire.

DAMIS.

Par la morbleu ! si je le rencontre chez vous....

CIDALISE.

Encore ?

DAMIS.

Je veux être le dernier des hommes....

CIDALISE.

Hé bien ?

DAMIS.

Si je n'avertis votre pere.

CIDALISE.

De quoi ?

DAMIS.

Des visites d'Éraste, à qui j'ai défendu de venir ici.

CIDALISE.

En vérité, Monsieur, si vous n'étiez point mon

oncle, je vous dirois des choſes qui ne vous plairoient point du tout.

DAMIS.

Et moi, parce que vous êtes ma niece, je vous dirai que vous êtes une extravagante ; & que, ſi vous n'y donnez ordre, & promptement, vous vous repentirez de n'avoir pas mieux profité de mes conſeils.

MARTON.

Oh ! par ma foi, je ne ſais plus où j'en ſuis. Quoi ! toujours des emportemens, des menaces ! il ſemble, à vous entendre, que nous ayons mérité.... que ſais-je, moi ? Mais auſſi, n'eſt-il pas vrai ? ne diroit-on pas que nous commettons tous les crimes imaginables ? Car enfin, qui parle à Madame, parle à moi : qui la querelle, m'offenſe. Je ne ſaurois m'accoutumer à tout ceci ; c'eſt tous les jours choſe nouvelle ; & quelque déraiſonnable que vous ſoyez aujourd'hui, il ne tiendra qu'à vous de l'être demain davantage.

CIDALISE.

Vous voyez, Monſieur, ce que vos manieres vous attirent.

DAMIS.

Je vous avois déja prié, Madame, de vous défaire de Mademoiſelle Marton.

MARTON.

Hé bien ! Monſieur, je ſortirai, j'y conſens ; je ne la verrai plus quereller mal à-propos du moins.

DAMIS.

Souvenez-vous-en, Madame, je vous prie.

MARTON.

Allez, allez, Monſieur, laiſſez-moi ce ſoin. Quelque plaiſir qu'on ait d'être à Madame, que ne feroit-on point pour ne vous plus voir ?

DAMIS.

Faites-la faire, Madame; cela n'a point bon air du tout, croyez-moi.

CIDALISE.

Ce n'eſt pas elle, Monſieur, que j'aurois le plus d'envie qui ſe tût.

MARTON.

Oh ! par ma foi, je veux jouer de mon reſte; & ſi je ſors, au moins ne ſera ce point ſans vous avoir dit ce que j'ai ſur le cœur. Je voudrois bien ſavoir de quel droit vous vous érigez ici en Pédagogue éternel. Madame ne ſait-elle pas tout ce qu'elle doit faire ? Ah ! oui vraiment, vous m'empêcheriez de voir du monde !

DAMIS.

Mademoiſelle Marton, parlé-je à vous ?

MARTON.

Une femme veuve ne rend compte de ſes actions à perſonne.

DAMIS.

Voici de belles maximes !

MARTON.

Je ſerai mariée quelque jour peut-être....

DAMIS.

Madame, je vous prie....

MARTON.

Et je deviendrai veuve, s'il plaît à Dieu.

DAMIS.

Faites-la retirer du moins.

MARTON.

Les oncles n'auront qu'à venir....

DAMIS.

Encore !

MARTON.

Le premier oncle qui viendra contrôler ma conduite....

DAMIS.

Hé bien, Madame ?

MARTON.

Je le traiterai de fou, de ridicule, d'extravagant, d'impertinent, de.... Allez, allez, qu'il me vienne un oncle ſeulement ; vous verrez ce que c'eſt qu'une niece qui a de l'eſprit. Adieu.

SCENE II.

DAMIS, CIDALISE.

DAMIS.

VOus avez beaucoup d'honneur de garder une telle inſolente ! Mais laiſſons cela ; j'ai des choſes plus importantes à vous faire ſavoir. Vous me pouſ-

ſerez à des extrêmités, dont je me repentirai peut-être.

CIDALISE.

Allez-vous recommencer ?

DAMIS.

Comment donc ! Qu'eſt-ce à dire ceci ?

CIDALISE.

Je rappellerai Marton.

DAMIS.

Perdez-vous l'eſprit ?

CIDALISE.

Si vous continuez, je ne doute point que cela n'arrive.

DAMIS.

Souhaitez que je continue. Il vous importe que je prenne intérêt à votre conduite ; lorſque je l'abandonnerai toute à votre diſcrétion, défiez-vous des ſuites, ſi elle ne répond à mes intentions.

CIDALISE.

Quel galimatias me faites-vous de ma conduite, des ſuites, de vos intentions ? Que voulez-vous dire ?

DAMIS.

Il n'y a point de galimatias, Madame ; ce ſont les ſentimens de votre pere, & les miens ; & vous entendez fort bien ce que je veux vous faire entendre. Vous ſavez.... je vous l'ai répété plus d'une fois, que le grand monde m'incommode ; c'eſt ici le rendez-vous de tous les fainéans de la Cour & de la Ville : point de diſtinction, tout y eſt bien reçu ; & ce ſeroit un miracle, de ne trouver pas tout à la fois

dans votre chambre, Provinciaux, Gens de robe, Abbés, Poëtes, Muſiciens, & quelque fat de la Cour; car il faut qu'il le ſoit pour demeurer en ſi mauvaiſe compagnie. Il ne ſe dit point de ſottiſe à Paris, que l'on n'ait faite ou entendue chez vous. Vous croyez, par ce cahos, fermer les yeux à tout le monde: vous vous trompez; on démêle tout. Le Comte, on le ſait, ne vient vous voir, que pour entretenir Julie; la Marquiſe, pour le Chevalier; Angélique, pour Monſieur l'Abbé. On ſait auſſi qu'Éraſte, Monſieur le Conſeiller, Monſieur Baſſet le Financier, n'y viennent que pour vous, & que vous les trompez tous trois. Hé! mariez-vous, Madame, mariez-vous. Prenez l'époux qu'un pere vous deſtine; & ne nous forcez point à prendre des meſures qui vous chagrineroient.

CIDALISE.

Oh! faites, Monſieur; oh! faites tout ce que vous voudrez, & tout ce que vous pourrez, pourvu que je n'entende plus de ſemblables diſcours.

DAMIS.

Oh bien! Madame, c'eſt aſſez. Vous verrez ſi votre pere.... Vous verrez, vous dis-je.... C'eſt aſſez.

SCENE III.

CIDALISE, *ſeule.*

AH! juſte Ciel! que tout ceci commence à me laſſer! Serai-je toute ma vie en tutelle? bon Dieu! Marton.... Il eſt impoſſible de réſiſter à tout cela.... Marton... Quoi! tous les jours la même choſe!.... Mar....

SCENE IV.

MARTON, CIDALISE.

CIDALISE.

AH! te voilà.

MARTON.

Votre oncle eſt ſorti, Dieu merci!

CIDALISE.

Je n'en puis plus.

MARTON.

Comment! Vous a-t-il dit encore quelque choſe?

CIDALISE.

Tu n'as rien entendu.

MARTON.

La maudite nation que les oncles !

CIDALISE.

Il y en avoit pour mourir.

MARTON.

Pour moi, je ſuis à bout ; je ne le comprends point.

CIDALISE.

Ni moi non plus.

MARTON.

Qui peut l'irriter de la ſorte ?

CIDALISE.

Je commence à le deviner.

MARTON.

Il ne faut qu'une bagatelle pour le mettre de mauvaiſe humeur.

CIDALISE.

Un rien ſuffit pour le mettre en colere.

MARTON.

Cela eſt vrai. Vous ne vous levâtes pas hier aſſez matin, & vous le fîtes attendre à dîner : il querella deux heures ; je ne vois pas, pour moi....

CIDALISE.

Dîne-t-on devant trois heures à Paris ?

MARTON.

C'eſt ce que je lui dis. Il ſe plaint auſſi que vous voyez trop de monde, & que....

CIDALISE.

Veut-il que je ferme la porte à tous mes amis ?

MARTON.

Quelle apparence ? Vous allez, dit-il, ſouvent aux Comédies, à l'Opéra, au Bal ; & vous jouez gros jeu.

CIDALISE.

Le Carnaval, peut-on faire autre choſe ?

MARTON.

J'en demeure d'accord. L'Été, vous aimez à vous promener, & vous ne revenez pas de bonne heure d'ordinaire.

CIDALISE.

N'eſt-ce pas une choſe bien étrange de ſe promener l'Été ?

MARTON.

Rien n'eſt plus naturel, ſans doute. Vous avez des Amans ; & le nombre, peut-être, pourroit....

CIDALISE.

Eſt-ce un crime d'avoir des Amans ?

MARTON.

Bon ! un crime. Voilà un plaiſant crime, ma foi ! C'eſt un crime bien plutôt de n'en avoir pas, aujourd'hui. Allez, allez, Madame, il ſe moque de nous. Ne vous contraignez point. Pourvu qu'on ait la conſcience nette, qu'importe des diſcours ? Laiſſez quereller Monſieur votre oncle, n'en faites pas moins tout ce que vous voudrez. La liberté eſt une belle choſe ; vous en jouirez tous deux. Il ſe veut fâcher,

il ſe fâchera. Vous voulez vivre à votre maniere, vous y vivrez.

CIDALISE.

Depuis très-peu de temps ma conduite le bleſſe, & j'en découvre les raiſons.

MARTON.

Il faut effectivement qu'il y ait quelque choſe à tout ceci, que je ne comprends point. Depuis deux ans que je ſuis avec vous, nous avons toujours vécu comme nous vivons, & votre oncle ne nous perſécute que depuis trois mois.

CIDALISE.

Et tu ne pénétres point encore d'où cela vient?

MARTON.

Non, ma foi.

CIDALISE.

Tu ne vois pas là l'eſprit de ma tante à découvert?

MARTON.

Non, vous dis-je.

CIDALISE.

Tu ne connois pas que c'eſt elle qui pouſſe mon oncle à me tourmenter?

MARTON.

Et pourquoi?

CIDALISE.

Par jalouſie.

MARTON.

Et de qui?

CIDALISE.

De moi.

MARTON.

Expliquez-vous.

CIDALISE.

Elle s'imagine que je ſuis le ſeul obſtacle à l'amour qu'elle a ſans doute pour Éraſte.

MARTON.

Ah ! par ma foi, Madame, vous avez raiſon. Je rappelle mille & mille choſes qui me convainquent de ce que vous dites. En vérité, je ſuis bien ſotte !

CIDALISE.

Ne remarques-tu pas, toutes les fois qu'Éraſte me vient voir, que ma tante deſcend auſſi-tôt ici ?

MARTON.

Juſtement.

CIDALISE.

Qu'elle me charge toujours de quelque affaire qui m'oblige à ſortir, afin qu'elle demeure ſeule avec lui. J'ai vingt fois eu la penſée d'en avertir mon oncle.

MARTON.

Cela n'auroit de rien ſervi, Madame. Il la verroit dans les bras de trente hommes, qu'il n'en prendroit aucun ſoupçon. Ses dehors affectés, ſes diſcours éternels de morale & de vertu, ſon déchaînement contre tous les plaiſirs, dont elle ſait goûter juſqu'aux moindres délicateſſes, lui donnent un empire abſolu ſur l'eſprit de Monſieur votre oncle.

CIDALISE.

C'eſt auſſi ce qui m'a empêché de hazarder la choſe.

MARTON.

Vous avez fort bien fait.

CIDALISE.

Mais, enfin, ils auront beau me perſécuter : la jalouſie de ma tante, le pouvoir de mon oncle, ni celui de mon pere même ne me forceront point à me remarier contre mon inclination.

MARTON.

Gardez-vous bien, Madame, de rien précipiter là-deſſus. Vertu de ma vie ! ce ne ſont point ici des bagatèlles. Vous iriez prendre quelque brutal de Provincial, peut-être, qui nous tailleroit de la beſogne. Hé ! ne vous mariez point, Madame, ſans avoir bien examiné celui que vous choiſirez. Brutal pour brutal, j'aime mieux un oncle qu'un mari.

CIDALISE.

Il faudra que je ſois bien aſſurée de la complaiſance de celui qui me déterminera au mariage.

MARTON.

Vous parlez en femme de bon ſens. Un choix bon, ou mauvais, eſt excuſable, la premiere fois ; la curioſité peut faire bien des choſes ; mais, la ſeconde, il faut d'autres raiſons que la curioſité.

CIDALISE.

Ah ! je ſais trop ce qu'il m'en a coûté pour avoir obéi aveuglément.

MARTON.

Dans les ſentimens où je vous vois, Monſieur Durcet eſt celui qu'il vous faut.

CIDALISE.

Et ſur quoi juges-tu cela, Marton?

MARTON.

Sur le grand attachement que vous avez pour la liberté.

CIDALISE.

Monſieur Durcet eſt un fort honnête homme: mais, ma pauvre Marton, je n'aime point les gens de robe.

MARTON.

Je ne vous en parlois que pour cette liberté qui vous eſt ſi précieuſe. S'il découvre vos ſentimens, il ſe pendra, Madame, aſſurément. Il eſt vrai que vous ne le traitez pas plus mal que les autres, à qui vous promettez la même choſe.

CIDALISE.

Tant que mon procès durera, dont-il eſt Rapporteur, je me garderai bien de le déſabuſer.

MARTON.

J'ai oui dire que c'étoit un homme admirable pour les procès déſeſpérés. Mais, Madame, Monſieur Baſſet n'eſt point homme de robe, c'eſt un de ceux que vous flattez auſſi de la même eſpérance.

CIDALISE.

Il n'eſt pas Gentilhomme ſeulement.

MARTON.

Comment ! Madame, vous moquez-vous ? Son pere & lui ne ſont-ils pas dans les affaires ?

CIDALISE.

Ce n'eſt pas une conſéquence.

MARTON.

Mais n'eſt-ce pas dans les affaires où l'on s'enrichit ?

CIDALISE.

Ordinairement.

MARTON.

Allez, allez, Madame, il ſera bien tôt noble. Le nom changé fait tout ; au lieu de Baſſet, Monſieur le Marquis. Acheter une Charge, répandre deux milliers de piſtoles à prêter à propos ; il trouvera des amis & des parens à la Cour même. Son pere l'a fait riche ; il fera ſon pere Gentilhomme. La plume uſurpe la Nobleſſe auſſi-bien que l'épée.

CIDALISE.

Quoi qu'il en ſoit, Marton, je ne ſerai jamais la femme de Monſieur Baſſet, ſous quelque nom ni quelque qualité que ce ſoit.

MARTON.

Pourquoi le lui promettez-vous ? Ah ! vraiment, je l'avois oublié. Les mille piſtoles qu'il vous envoya hier, devoient bien m'en faire ſouvenir.

CIDALISE.

En vérité, c'eſt l'homme le plus obligeant que je connoiſſe. Il fit cela de la meilleure grace du monde ;

& ſans lui, en vérité, je ne ſais ce que je ferois, tout mon bien étant ſaiſi comme il eſt.

MARTON.

Enfin donc, Madame, la roture de Monſieur Baſſet, & la robe de Monſieur Durcet vous déterminent en faveur d'Éraſte.

SCENE V.

CIDALISE, M. DURCET, MARTON.

CIDALISE, *bas à Marton.*

TAIS-toi : voici Monſieur Durcet. (*Haut.*) En vérité, Monſieur Durcet, je vous ai des obligations infinies. Vous faites paroître, en tout ce qui me regarde, une exactitude charmante.

M. DURCET.

Vous voyez, Madame, que je n'ai ſeulement pas voulu quitter ma robe pour en être plutôt auprès de vous.

CIDALISE.

L'empreſſement des gens que l'on conſidere fait un extrême plaiſir.

MARTON.

Monſieur ne ſeroit pas de ces gens, qui, au retour d'un voyage, vont deſcendre chez le Baigneur, pour ne pas dégoûter leur Maîtreſſe.

M. DURCET.

Non, je vous en réponds; j'y viendrois tout botté.

MARTON.

Tout botté!

CIDALISE.

Marton, ne plaisante point : il y a bien autant de passion à l'un qu'à l'autre.

MARTON.

Moi, Madame, je ne plaisante point.

CIDALISE.

Hé bien! Monsieur, comment va mon procès?

M. DURCET.

Ah! Madame, le Rapporteur se tiendroit fort heureux, si vous aviez autant d'ardeur pour lui qu'il en a pour tout ce qui vous touche.

CIDALISE.

Dites-moi, je vous prie; en quel état est mon procès?

M. DURCET.

Madame, rien ne m'embarrasse sur votre affaire; &, quand il y auroit plus de difficulté qu'il n'y en a, j'ai des amis qui voudront bien me servir en appuyant mes sentimens. Si l'appel de la Sentence de liquidation de vos conventions matrimoniales eût été plutôt conclu & reçu, il y a long-temps que vous seriez hors d'affaire; & je n'aurois pas manqué de vous accorder tout ce qui auroit dépendu de mon ministere, & au-delà, avec une rude condamnation de tous dépens, dommages & intérêts.

CIDALISE.

Quand tout cela ſera fait, Monſieur, aurai-je gagné mon procès ? Car je ne comprends rien à ces choſes.

M. DURCET.

Tout ira bien, Madame ; ne vous en mettez point en peine.

MARTON.

Hé ! Monſieur, comment pouvez-vous dormir avec tout ce tintamarre-là dans la tête ?

M. DURCET.

Ah ! Marton, ſi je n'avois autre choſe qui m'empêchât de dormir....

CIDALISE.

Achevez, Monſieur ; que voulez-vous dire ?

M. DURCET.

Il vient des gens les ſoirs, qui me réveillent de bon matin, Madame.

CIDALISE.

C'en eſt aſſez, je vous entends ; & je veux bien calmer vos inquiétudes. Les aſſiduités de Monſieur Baſſet vous chagrinent ; croyez qu'elles me chagrinent autant que vous. C'eſt mon oncle qui l'oblige d'être ſans ceſſe ici pour nous épier : je ſuis bien-aiſe de vous en avertir, afin que vous évitiez de le rencontrer. Ces petits ſoins ne partent pas d'une ame tout-à-fait indifférente. Ah ! ne me croyez pas, je vous en dis trop. Je ne vous aime point au moins ; mais-je ne veux pas que vous croyiez que j'en aime quelqu'autre.

M. DURCET.

Ah ! Madame, ſouffrez, je vous prie....

CIDALISE.

Ah ! Monſieur, ç'en eſt aſſez. Après cela, je ne puis plus vous regarder.

M. DURCET.

Adieu, Madame ; ſongez à moi quelquefois.

CIDALISE.

Adieu donc. Allez-vous-en ; ne me regardez pas.

MARTON, *à M. Durcet.*

Ah ! ne me regardez pas.

SCENE VI.

CIDALISE, MARTON.

MARTON *rit.*

AH, ah, ah, Monſieur Durcet auroit grand beſoin d'un bon verre de Limonade. Mais n'appréhendez-vous point, Madame, qu'Eraſte, emporté, fou comme il eſt....

CIDALISE.

A propos d'Eraſte, nous ſommes mal enſemble.

MARTON.

Ah ! vraiment, je ne m'étonne donc plus que nous n'en ayons entendu parler d'aujourd'hui.

CIDALISE.

Il n'eſt point venu ici, dis-tu ?

MARTON.

Non, Madame.

CIDALISE.

Il n'y a point envoyé ?

MARTON.

Perſonne n'eſt venu.

CIDALISE.

Cela ne ſe peut. Tandis que mon oncle nous paſſoit, peut-être....

MARTON.

Cela ſe peut fort bien, Madame; car j'ai deſcendu là-bas tout exprès pour m'en informer.

CIDALISE.

Tu te trompes.

MARTON.

Je ne me trompe point.

CIDALISE.

Le Portier dormoit, ſans doute.

MARTON.

Il ne dormoit point.

CIDALISE.

Il y enverra donc. Attends ici. Voilà ſon portrait. Cette bague eſt de lui. Prends ce miroir encore. S'il vient lui même, remets lui tout cela entre les mains. Si Paſquin vient le premier, qu'il le reporte à ſon Maître; qu'il me rende mes lettres; & que, ſur-tout, il ſache que je ne le veux plus voir.

MARTON.

Et que ne me diſiez-vous cela d'abord ? Je ne vous aurois pas tant queſtionnée, pour ſavoir qui des trois vous aimez davantage.

CIDALISE.

Fais ce que je te dis.

SCENE VII.

MARTON, *ſeule.*

S'Il ne tient qu'à dire à Éraſte, qu'on ne veut plus le voir, la choſe n'eſt pas difficile ; ou, ſi le Maître ne vient point, en inſtruire le Valet, cela eſt fort aiſé. A l'égard de ce qu'il faut remettre entre les mains de l'un ou de l'autre, il y a bien des choſes à dire là-deſſus. Pour la bague, Éraſte me la donneroit ſans doute. Pour ce miroir, je n'aurois qu'à le lui demander. Je ſerois bien ingrate de ne pas garder le portrait d'un homme qui me veut tant de bien.

SCENE

SCENE VIII.

PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

BON jour, Marton.

MARTON.

Bon jour.

PASQUIN.

Bon jour.

MARTON.

Hé bien ! bon jour, bon jour ! N'as-tu que cela à me dire ? Te voilà bien effaré !

PASQUIN.

Oui vraiment, je le ſuis. Tu parles bien à ton aiſe. Vois-tu ! quand on eſt amoureux....

MARTON.

Toi amoureux ?

PASQUIN.

Moi amoureux ? Non, je me donne au diable. Je ne veux point devenir fou comme mon Maître ; je veux dormir, boire & manger : ces choſes ſi utiles à la vie ſont les choſes dont on parle le moins chez nous. Au diantre ſoit l'amour ! Tiens, tiens, voilà une lettre pour ta Maîtreſſe ; je crois qu'elle n'en ſera pas auſſi contente que des autres.

MARTON.

Cidaliſe ne veut entendre parler ni d'Éraſte, ni de ſes lettres.

PASQUIN.

Tant mieux. Je vais lui reporter celle-ci. N'as-tu rien à me dire autre choſe ?

MARTON.

Tu lui diras que j'ai fait humainement pour lui tout ce que j'ai pu faire auprès de ma Maitreſſe ; & qu'elle eſt ſi fort irritée, qu'il m'a été impoſſible de l'adoucir.

PASQUIN.

Ah ! bien, bien, billes pareilles. Mon Maître eſt dans une rage contre elle à n'en revenir jamais. Il avoue qu'on le trompe, & l'avoue pour la premiere fois de ſa vie ; l'aventure d'hier l'a dégagé abſolument.

MARTON.

Mais d'où donc eſt venu tout ce déſordre ?

PASQUIN.

Tu ne le ſais point ?

MARTON.

Non, ma foi.

PASQUIN.

Je vais te l'expliquer. Peſte ! l'affaire eſt délicate ; & l'on tomproit à moins.

MARTON.

Point tant de digreſſions ; achève, je te prie.

PASQUIN.

Mon Maître étoit à la Foire hier avec ta Maîtreſſe.

MARTON.

Hé bien ? ton Maître étoit à la Foire ; après ?

PASQUIN.

Il paſſa un jeune homme que Cidaliſe trouva fort bien fait. Auſſi-tôt Éraſte regarde une jeune perſonne, qu'il trouva fort aimable. Cidaliſe redoubla ſes louanges pour le Cavalier ; Éraſte exagéra les ſiennes pour la jeune perſonne. Ta Maitreſſe reçommençoit toujours, mon Maître ne finiſſoit point ; & la fin de la converſation fut, qu'ils ſe trouverent tous deux ſi laids, ſi laids, qu'ils ſe ſéparerent, avec des ſermens de ne ſe revoir de leur vie.

MARTON.

Tu n'as plus rien à me dire ? Adieu.

PASQUIN.

Demeure ici. J'entends Éraſte, paye-le de ſon impatience ; auſſi-bien lui feras-tu mieux comprendre les choſes.

SCENE IX.

PASQUIN, MARTON, ÉRASTE.

ÉRASTE, *à Pasquin.*

As-tu parlé à Cidalise elle-même ?

MARTON.

Monsieur....

ÉRASTE.

Hé bien, Marton ?

PASQUIN.

Voici la lettre,

ÉRASTE.

Une réponse ? Elle me fait beaucoup d'honneur, vraiment !

MARTON.

Monsieur, je suis chargée....

ÉRASTE.

Attendez, Marton, je vous prie.

PASQUIN.

Monsieur, Marton n'a point voulu ....

ÉRASTE, *à Pasquin.*

Tais-toi.

MARTON.

Monsieur, je suis fâchée....

ÉRASTE, *à Marton.*

Un moment, s'il vous plaît. (*A Pasquin.*) C'eſt ma lettre.

PASQUIN.

Oui, Monſieur.

ÉRASTE, *à Marton.*

Elle ne l'a point voulu recevoir ?

MARTON.

Non, Monſieur.

ÉRASTE, *à Pasquin.*

Pourquoi donc demeurer ſi long-temps ?

PASQUIN.

J'inſtruiſois Marton de votre démêlé.

MARTON.

Je le priois de vous dire qu'il n'auroit pas tenu à moi....

ÉRASTE.

C'eſt aſſez, Marton, voilà qui va le mieux du monde.

(*Il parle à l'oreille à Pasquin, & lui remet une clef.*)

PASQUIN.

Oui, Monſieur.

ÉRASTE.

Pasquin, tu n'as point parlé à Cidaliſe ? Ah ! tu m'as déjà dit que non. Va-t'en.

PASQUIN.

Je ſuis ici dans un moment.

(*Il ſort.*)

SCENE X.

ÉRASTE, MARTON.

ÉRASTE.

HÉ bien donc, Marton, on ne me veut plus voir ?

MARTON.

Monſieur....

ÉRASTE.

J'en ſuis ravi, je vous jure. Elle m'a prévenu, comme vous voyez. Elle vous a entretenue de ſon procédé avec moi ?

MARTON.

Non, Monſieur, je vous aſſure. J'ai ſu qu'elle ne vouloit plus vous voir, ſans en apprendre la cauſe.

ÉRASTE.

Que je ſois le dernier des hommes, que tous les malheurs imaginables m'arrivent, ſi je lui parle de ma vie, ſi je ne romps avec elle pour jamais, ſi je ne l'oublie, ou ſi je m'en ſouviens que pour me venger de ſes perfidies ! Où eſt-elle ?

MARTON.

Elle eſt dans ſa chambre, Monſieur.

ÉRASTE.

Ah ! qu'elle y demeure ; je ſuis las d'eſſuyer ſes caprices. Que fait-elle ?

MARTON.

Je crois qu'elle eſſaye une robe.

ÉRASTE.

Elle peut faire tout ce qu'il lui plaira ; mais je n'en ſerai plus la victime, ſur ma parole. Elle n'eſt point ſortie depuis qu'elle eſt levée ?

MARTON.

Non, Monſieur.

ÉRASTE.

Qu'elle ſorte, qu'elle ne ſorte point ; qu'elle aille au bout du monde, j'y prends peu d'intérêt. Que vouloit ce laquais qui ſortoit quand je ſuis entré ?

MARTON.

Je n'ai vu de laquais ici que le vôtre.

ÉRASTE.

Ah ! mon enfant, je n'ai point de curioſité, je vous jure. Je croirai, ſi vous voulez, que perſonne ne l'eſt venu voir d'aujourd'hui.

MARTON.

Non, je vous en réponds.

ÉRASTE.

Hé ! que m'importe ? Je ne veux rien apprendre de ce qui la regarde. Qu'elle ſoit tranquile comme je le ſuis, & comme elle l'eſt ſans doute.

MARTON.

Je ne ſais point lire dans les cœurs.

ÉRASTE.

Qu'elle me mépriſe.

MARTON.

Cela ſeroit difficile.

ÉRASTE.

Qu'elle me haïſſe.

MARTON.

Elle ne hait perſonne.

ÉRASTE.

Adieu, Marton. (*Il va pour ſortir, & revient ſur ſes pas.*) Je vous demande en grace qu'elle ne ſache point que je ſuis venu ici.

MARTON.

Je ferai ce que vous voudrez.

ÉRASTE.

Je vous en prie au moins.

MARTON.

Cela ſuffit.

ÉRASTE.

Vous vous en ſouviendrez ?

MARTON.

Je vous en réponds.

ÉRASTE *va pour ſortir, & revient ſur ſes pas.*

Non, Marton.... Je vous prie, dites-lui que vous m'avez vu.

MARTON.

Je le veux bien.

ÉRASTE.

Peignez-moi à ſes yeux auſſi indifférent que je vous le paroîs.

MARTON.

Je n'y manquerai pas.

ÉRASTE.

Dites-lui bien tout ce que je vous ai dit.

MARTON.

Je le ferai.

ÉRASTE.

Que je ne ſonge plus à elle.

MARTON.

C'eſt aſſez.

ÉRASTE.

Que je ne l'aime plus.

MARTON.

Je lui dirai.

ÉRASTE.

Que je ne la veux plus voir.

MARTON.

Je n'oublierai rien.

ÉRASTE.

Adieu, Marton.

MARTON.

Adieu, Monſieur.

ÉRASTE *va pour ſortir, & revient ſur ſes pas.*

Il faut qu'elle apprenne mes ſentimens de ma propre bouche.

MARTON.

Oh! pour cela, Monſieur, je ne puis.

ÉRASTE.

Comment donc?

SCENE XI.

PASQUIN, MARTON, ÉRASTE.

PASQUIN.

MONSIEUR....

ÉRASTE, *à Pasquin.*

Attends un moment. (*A Marton.*) Ma pauvre Marton, fais-moi le plaiſir, au moins, de lui dire que je ſuis ici.

MARTON.

Vous me ferez gronder.

ÉRASTE.

Oblige-moi; je t'en conjure.

MARTON.

Cela ne ſervira de rien.

ÉRASTE, *lui donne une bague.*

Tiens, Marton; va, je te prie.

MARTON, *mettant la bague à ſon doigt.*

On ne peut vous rien refuſer.

(*Elle ſort.*)

SCENE XII.

PASQUIN, ÉRASTE.

ÉRASTE.

M'As-tu apporté tout ce que je demandois.

PASQUIN.

Voilà, premiérement, la clef de votre cassette : les lettres que vous me demandiez n'y étoient point.

ÉRASTE.

Elles étoient dans mon écritoire.

PASQUIN.

Je les y ai trouvées aussi.

ÉRASTE.

Les as-tu enfin ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

ÉRASTE.

Donne donc.

SCENE XIII.

MARTON, ÉRASTE, PASQUIN.

ÉRASTE.

Hé bien, Marton? (*A Pasquin.*) Attends.

MARTON.

Je vous l'avois bien dit, Monſieur, que je ſerois querellée. Elle ne veut plus vous voir abſolument. On m'appelle. Adieu, Monſieur, j'en ſuis au déſeſpoir.

SCENE XIV.

PASQUIN, ÉRASTE.

ÉRASTE.

Où ſont ces lettres?

PASQUIN.

Les voici.

ÉRASTE.

Les tablettes?

PASQUIN.

Les voilà.

ÉRASTE.

Le Portrait ?

PASQUIN.

Je le tiens.

ÉRASTE.

Le Cachet ?

PASQUIN.

Vous le voyez.

ÉRASTE.

Donne tout cela à Marton ; qu'elle le rende à ſa Maîtreſſe.

PASQUIN.

Je vais lui donner tout-à-l'heure.

SCENE XV.

PASQUIN, *ſeul.*

OUI-dà ! Oh ! quelque ſot, ma foi. Donnant, donnant ; autrement point d'affaire. J'ai bonne mémoire ; il nous revient un miroir, un portrait, auſſi une bague. Si l'on rend, nous rendrons ; & ſi l'on garde, nous garderons.

SCENE XVI.

PASQUIN, MARTON.

MARTON.

TON Maître eſt ſorti ?

PASQUIN.

Oui ; pourquoi ? Veut-on parler d'accommodement ? Faut-il ménager quelque entre-vue ? Parle ; je ſuis Plénipotentiaire abſolu. Tu n'as qu'à dire.

MARTON.

Tu ne dis que des ſottiſes ; tais-toi. J'ai oublié de lui demander les lettres de ma Maîtreſſe.

PASQUIN.

Je ſuis ici reſté pour te redemander celles de mon Maître.

MARTON.

Je crois que j'ai les ſiennes ici.

PASQUIN.

Je penſe avoir celles de ta Maîtreſſe auſſi.

(*Ils ſe remettent mutuellement un paquet de lettres.*)

MARTON.

N'as-tu plus rien à me dire ?

PASQUIN.

N'as-tu plus rien à me faire ſavoir ?

MARTON.

J'ai, ce me ſemble, encore quelque choſe à te donner.

PASQUIN.

J'ai, ſi je ne me trompe, quelque choſe encore à te rendre.

MARTON.

Non, je m'abuſe. Mais rends-moi ce que tu veux dire.

PASQUIN.

Non, je rêvois, Marton; je n'ai plus rien à te donner.

MARTON.

Que parles-tu là d'un Cachet?

PASQUIN.

Que murmures-tu d'une bague?

MARTON.

Ah! vraiment, je m'en reſſouviens. Tiens, tiens, Paſquin, voici....

PASQUIN.

Ah! je m'en reſſouviens auſſi. Tiens, tiens, Marton, voilà....

MARTON.

(On m'a chargé de remettre ceci entre tes mains.)

(*Elle rend un porte-lettres.*)

PASQUIN.

J'ai ordre de remettre ceci entre les tiennes.

(*Il rend un bracelet de cheveux.*)

MARTON.

Ce n'eſt point là le Cachet.

PASQUIN.

Ce n'eſt point là la Bague.

MARTON.

Peſte ſoit du frippon !

PASQUIN.

Fripponne toi-même ! Que veux-tu dire ? Rends-moi le bracelet, je te rendrai le porte-lettre.

MARTON.

Je dirai tout cela à ton Maître.

PASQUIN.

Et moi je le dirai à ta Maitreſſe. Tiens, vois-tu ! ſans tant barguigner, rends-moi la bague, & voilà le cachet.

MARTON.

La bague vaut mieux.

PASQUIN.

Tiens ; voilà encore les tablettes par-deſſus ; j'y perds, par ma foi.

MARTON.

Donne.

PASQUIN.

Au voleur.

MARTON.

Prends donc, maraud. Te tairas-tu ? Donne-moi le portrait de ma Maitreſſe, je te rendrai celui de ton Maître.

PASQUIN.

Et le miroir ?

MARTON.

Le voilà.

PASQUIN.

Tiens. Mais je ne veux plus de commerce entre nous ; j'aime les gens de bonne foi.

MARTON.

Point de chagrin.

PASQUIN.

Va, va ; je ſuis bon Prince.

MARTON.

Sois diſcret, au moins.

PASQUIN.

Ne babille pas ſeulement.

MARTON.

Bouche cloſe.

PASQUIN.

Chut.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CIDALISE, MARTON.

MARTON.

VOus avez mis Éraſte au déſeſpoir.

CIDALISE.

Ce n'eſt point cela à préſent dont il eſt queſtion. Que fait mon oncle ? Que dit-il ?

MARTON.

Votre oncle eſt parti pour aller trouver votre pere.

CIDALISE.

Pour aller trouver mon pere ?

MARTON.

Rien n'eſt plus aſſuré.

CIDALISE.

Qui te l'a dit ?

MARTON.

Perſonne ; mais il eſt ſorti à ſix chevaux, il a pris la petite caleche ; où voudriez-vous qu'il allât ?

CIDALISE.

Il y a bien de l'apparence à ce que tu dis. J'ai peur de quelque extravagance. C'eſt un homme dont je crains tout.

MARTON.

On appelle cela juſtement avoir peur de ſon ombre. Que vous peut-il faire ?

CIDALISE.

Il étoit ce matin dans une furieuſe colere.

MARTON.

Il étoit, il y a huit jours, dans une rage effroyable.

CIDALISE.

Quand donc ? Je ne m'en ſouviens point.

MARTON.

Vous avez bien-tôt perdu la mémoire. Quoi ! Vous avez oublié cette charmante nuit, où tous les élémens ſe déchaînerent pour nous faire enrager ; cette nuit, où le vent, l'eau & le vin nous cauſerent tant de déſordre ; point de flambeaux, plus de laquais, le cocher ivre mort, ſes chevaux & nous au milieu d'un bourbier ?

CIDALISE.

Ce jour que nous revînmes à huit heures au matin ?

MARTON.

Celui-là même. Ne vous ſouvient-il point non plus que Monſieur votre oncle nous attendoit dans la cour ; qu'il ſe promenoit en long, en large ; qu'il prenoit le Ciel à témoin ; qu'il tempêtoit ; qu'il menaçoit ?

CIDALISE.

Oh ! pour ce jour-là, je t'avoue que j'en eus pitié.

MARTON.

Madame votre tante ne vous fit-elle point de pitié auſſi, qui le contrefaiſoit en tout, & l'adouciſſoit d'une maniere à l'irriter mille fois davantage ?

CIDALISE.

Je crois qu'elle s'évanouit auſſi ?

MARTON.

Elle en fit ſemblant du moins : mais je lui jettai une aiguiérée d'eau par le nez, qui lui fit bien-tôt changer de réſolution. Mort de ma vie ! je n'aime point les hypocrites ; elle n'étoit fâchée que de n'avoir pas été avec nous.

CIDALISE.

Il n'en faut point douter.

MARTON.

Oh ! çà donc, croyez-moi, ne vous allez point mettre de fariboles dans la tête, qui ne ſont bonnes à rien. Que Monſieur votre oncle ſe fâche ou ne ſe fâche point, tout cela eſt la même choſe à votre égard.

CIDALISE.

Tu as raiſon.

MARTON.

Voyons donc pour Éraſte.

SCENE II.

CIDALISE, MARTON, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

MONSIEUR Baſſet, Madame.

CIDALISE, *à Marton.*

Faites monter.

SCENE III.

CIDALISE, *ſeule.*

LA viſite de cet homme m'embarraſſe. On n'aime point à voir les gens à qui l'on a de certaines obligations.

SCENE IV.

CIDALISE, M. BASSET.

CIDALISE.

Hé! bon jour, Monſieur Baſſet: j'ai bien des remerciemens à vous faire.

M. BASSET.

Je ſuis ravi, Madame, d'avoir eu une occaſion en ma vie de vous faire un petit plaiſir.

CIDALISE.

Il eſt certain que peu de gens aiment auſſi délicatement que vous. La plupart ne vous diſent que des ſottiſes : ils croient avoir bien rencontré de vous dire qu'ils vous adorent, & qu'ils vont mourir pour vous, ſi vous ne les aimez; que, ſi vous leur faites cette grace, ils vous ſerviront tout leur vie; comme ſi l'on avoit bien affaire de leurs ſervices! &, dans les choſes eſſentielles, ils demeurent tout court.

M. BASSET.

Pour moi, Madame, je ne m'amuſe point à la bagatelle : vous me trouverez toujours, mon coffre-fort ouvert.

CIDALISE.

Je ne crois pas, Monſieur, que je vous mette ſouvent à de pareilles épreuves. Vous êtes bien perſuadé qu'auſſi-tôt que mes affaires ſeront terminées....

M. BASSET.

Ne parlons plus de cela, Madame, je vous prie; ce ſont des bagatelles, vous dis-je, qui ne méritent pas qu'on s'en ſouvienne.

CIDALISE.

Vous avez l'ame belle, Monſieur.

M. BASSET.

Point du tout, Madame, cela ne me coûte rien: mes droits de préſence me valent cela en une année.

CIDALISE.

En vérité, Monſieur, je ne ſaurois aſſez vous témoigner....

M. BASSET.

Si vous aviez autant d'envie de reconnoître la tendreſſe que j'ai pour vous, qui mériteroit bien mieux d'être récompenſée....

CIDALISE.

Oh! Monſieur Baſſet, je vous prie, laiſſez-moi terminer mes affaires. Je n'ai plus qu'une année à paſſer pour être abſolument maîtreſſe de mes volontés; donnez-vous patience juſques-là, s'il vous plaît; alors je vous permets de vous plaindre ſi vous n'avez pas lieu d'être content de moi.

M. BASSET.

Vous me faites une belle promeſſe, Madame; vous me permettez de me plaindre.

CIDALISE.

Oh! Monſieur Baſſet, que vous donnez un mauvais ſens aux choſes qu'on vous dit!

M.

M. BASSET.

Hé bien ! Madame, je prendrai patience, pourvu que vous ne voyiez plus Monſieur Durcet.

CIDALISE.

Ah ! vraiment, j'oublios bien de vous en parler. C'eſt un homme qui me déſeſpere. Il eſt ici preſque tous les jours ; j'ai découvert ce qui l'amene. Mon oncle l'a prié d'obſerver ceux qui viennent ici : &, dans la penſée que mon pere & lui ont de me faire épouſer un Gentilhomme de leur Province, ils veulent m'ôter la liberté de voir qui que ce ſoit. Ils vous redoutent plus qu'un autre ; c'eſt pourquoi je vous prie bien fort d'éviter, autant que vous pourrez, la préſence de Monſieur Durcet.

M. BASSET.

En vérité, Madame, vous me rendez la vie.

SCENE V.

MARTON, CIDALISE, M. BASSET.

MARTON.

Ucile, votre jeune couſine, voudroit vous parler un moment.

CIDALISE.

Hélas ! la pauvre petite perſonne ! Je ſerai bien-aiſe de la voir. Adieu, Monſieur Baſſet ; que rien ne vous inſulte.

M. BASSET.

Quand on aime comme je fais....

CIDALISE.

Adieu, Monſieur Baſſet.

SCENE VI.

CIDALISE, LUCILE, MARTON.

CIDALISE.

HÉ bien! ma chere enfant, il y avoit long-temps que je ne vous avois embraſſée. Vous ne me dites mot?

LUCILE.

Ma couſine, au moins je vous prie bien fort de ne point dire à ma mere que je ſuis venue ici.

CIDALISE.

Pourquoi donc cette précaution? Eſt-ce qu'il y a du mal à me venir voir?

LUCILE.

Hé! mon Dieu, ne ſavez-vous pas ſon humeur? Elle ne me croit jamais bien qu'avec elle, &, pour ſurcroît encore, Céphiſe, votre tante, l'achève de gâter. Ma mere m'a envoyée chez elle; mais j'ai pris ce temps-là pour vous prier de me faire une grace.

CIDALISE.

J'apprends tous les jours des choſes nouvelles de

ma chere tante. Marton, Céphiſe n'a pas manqué de parler de moi chez la mere de ma couſine dans ſes termes ordinaires.

MARTON.

Sans mentir, voilà un méchant eſprit.

LUCILE.

Ne lui en témoignez rien, je vous prie.

CIDALISE.

N'ayez aucune peur. Mais que dit-elle de moi à votre mere ?

LUCILE.

Oh ! ma couſine, je n'oſerois vous le dire.

MARTON.

Allez, allez, ne craignez rien ; nous ſommes accoutumées à ſon langage ; car je crois qu'elle ne m'épargne pas plus que les autres.

LUCILE.

Ah ! vraiment non ; elle commence toujours par vous.

MARTON.

Hé bien ?

LUCILE.

Hé bien ! elle dit que vous êtes la plus méchante fille du monde ; que c'eſt vous qui entraînez ma couſine dans le libertinage où elle vit ; que c'eſt vous qui l'empêchez de ſe remarier, parce que tous ſes Amans vous font des préſens ; que vous avez intérêt de faire durer ce manege autant de temps que vous le pourrez, puiſqu'un mariage feroit bien-tôt ceſſer ce commerce. Que ſais-je, moi ? Je n'aurois jamais fait, ſi je vous diſois tout ce qu'elle dit.

MARTON.

Par ma foi ! Madame, avec tout le reſpect que je vous dois, voilà une impudente carogne !

CIDALISE.

Ne vous contraignez point, Marton ; je vous avoue de tout. Et de moi, ma couſine, que dit-elle ?

LUCILE.

Mais elle dit que vous ne la voulez point croire ; que vous ne faites rien qu'à votre tête ; qu'elle s'eſt bannie de chez vous, parce que vous vous moquiez de ſes corrections ; que cependant elle avoit pour vous toutes ſortes de complaiſances ; que vous la traîniez dans tous les plaiſirs, qu'elle prenoit comme autant de mortifications.

MARTON.

La ſcélérate !

CIDALISE.

Après, ma couſine ?

LUCILE.

Mais après, elle dit que vous donnerez la mort à ſon mari ; qu'il y a huit jours que vous ne revîntes qu'à huit heures du matin ; & que cela, joint avec d'autres choſes qu'elle ne dit point, ſuffiront pour avoir des moyens de vous punir.

CIDALISE.

Oh ! je la mets au pis. Si l'on approfondiſſoit ſon cœur & le mien, malgré cette vertu dont elle fait tant de bruit, on y trouveroit de terribles différences. Mais, pourſuivez, je vous prie.

LUGILE.

Mais, elle me fait ſans ceſſe de grands ſermons, qui durent deux heures, de ne jamais parler à pas un homme; que ce ſont tous des trompeurs.

MARTON.

Hé! d'où diantre le ſait-elle? Quelqu'un l'a-t-il jamais voulu tromper?

LUCILE.

Ah! vraiment vous n'auriez qu'à lui dire cela!

CIDALISE.

Enſuite, ma couſine?

LUCILE.

Mais enſuite, je m'endors; & ma mere me donne un ſoufflet pour me réveiller.

CIDALISE.

Mais, ma chere couſine, je vous en prie, tâchez de vous reſſouvenir de toutes les fauſſetés dont elle me noircit.

LUCILE.

Oh! Dame, ma couſine, je ne ſuis pas venue ici pour cela. Chacun ſonge à ſes affaires, voyez-vous!

CIDALISE.

Hé! mon enfant, quelles affaires avez-vous?

LUCILE.

J'aurai bien de la peine à vous le dire.

CIDALISE.

Je ne puis pas non plus le deviner.

LUCILE.

Mais, ma couſine, vous n'en parlerez donc à perſonne au moins ?

MARTON.

Voulez-vous que je m'en aille ?

LUCILE.

Bien au contraire, puiſque vous êtes ſi habile, vous m'aiderez, s'il vous plaît.

CIDALISE.

Dites donc vîte ; car il pourroit venir quelqu'un.

LUCILE.

Tenez, Marton ſait bien ce que c'eſt ; car elle me regarde.

MARTON.

Je parie qu'elle aime quelqu'un.

LUCILE.

Hé bien ! oui, puiſque vous voulez le ſavoir.

CIDALISE.

Hé bien ! ma couſine, ce n'eſt pas un grand crime.

LUCILE.

Ah ! vraiment ſi vous entendiez & ma mere & Céphiſe, il n'y a point aſſez de tourmens pour punir une fille qui aime.

CIDALISE.

Mais c'eſt ſelon, ma couſine. Il y a des amours criminels, dont je ne vous crois point capable.

LUCILE.

Mais quel crime peut-il y avoir d'aimer bien ten-

drement, de ſouhaiter d'être inceſſamment avec la perſonne qu'on aime, & d'être au déſeſpoir de ne le pouvoir pas....

CIDALISE.

Eſt-ce un homme de qualité ?

LUCILE.

Aſſurément. On l'appelle Monſieur le Comte ; mais ſi vous le voyiez, ma couſine, vous l'aimeriez : il eſt petit ; mais il a le meilleur air du monde, les yeux ſi beaux ! il chante comme un Ange ; il danſe, qu'on ne peut pas mieux.

CIDALISE.

Vous lui avez donc parlé ?

LUCILE.

Fort ſouvent, ma couſine. Il paſſoit le ſoir par-deſſus la muraille du jardin d'un de ſes amis ; ce jardin donnoit dans le nôtre ; une Demoiſelle de ma mere, qu'on a chaſſée pour cela, le faiſoit monter dans ſa chambre, & nous cauſions tous trois toute la nuit.

MARTON.

Ces pauvres enfans !

LUCILE.

Oh ! Marton, vous ne ſavez pas tout ; il a été une fois trois jours au logis à ne vivre que de confitures.

MARTON.

Et il n'en eſt point mort ?

LUCILE.

J'en ſerois bien fâchée.

CIDALISE.

Mais enfin de quoi s'agit-il ?

LUCILE.

Il va venir ici, ma couſine, ſi vous le trouvez bon. Comme nous ne pouvons plus nous voir chez nous, j'ai cru que vous voudriez bien me faire le plaiſir de ſouffrir qu'il vînt ici quelquefois. Je demanderai congé pour aller voir Céphiſe ; je n'y demeurerai qu'un moment, & je viendrai paſſer quelques heures avec vous & avec lui.

MARTON.

La pauvre petite innocente !

CIDALISE.

Très-volontiers, ma couſine ; & même je vous réponds, ſi c'eſt un parti qui vous convienne, d'en faire parler à votre mere par des gens qu'elle aura peine à refuſer.

LUCILE.

Hélas ! ma couſine, que je vous aurai d'obligation !

SCENE VII.

CIDALISE, PASQUIN, MARTON, LUCILE.

CIDALISE.

HÉ bon Dieu ! Pasquin, que veut dire ceci ? Que signifie cet équipage ?

PASQUIN.

Il ne signifie rien de bon.

MARTON.

Explique-toi.

PASQUIN.

Hélas ! j'ai le cœur si serré.

CIDALISE.

Hé de quoi ?

PASQUIN.

Ah ! Madame....

MARTON.

Hé bien ? Parleras-tu ?

PASQUIN.

Adieu, parens, amis, patrie. Adieu, Paris. Adieu, Saint Cloud, Boulogne & Vincennes. Peut-on quitter de si braves gens sans étouffer de douleur.

CIDALISE.

Et pourquoi les quitter ?

PASQUIN.

Pour ne vous plus voir, Madame. Nous allons chercher, mon Maître & moi, un pays où l'on ne compte point.

MARTON.

Et où le trouveras-tu ce pays ?

PASQUIN.

Par-tout où il n'y aura point de femmes.

MARTON.

Mais tu trouveras des femmes par-tout.

PASQUIN.

Elles ne seront peut-être pas comme ici.

MARTON.

Elles seront par-tout de même

CIDALISE.

Oh ! finis, je t'en prie, ...ez-vous-en donc, vous-en ?

PASQUIN.

Mon Maître ... faire ses ...

PASQUIN.

Le déſeſpoir où vous l'avez mis ce matin. Franchement, Madame, vous en avez uſé un peu cavalièrement avec nous. Enfin, même de vos nouvelles, il s'eſt jeté dans ſon canapé. Je ne ſais ma foi car, ſi j'y avois été, je l'aurois bien empêché de rompre les glaces, ſans dire par parenthèſe. Il eſt entré chez lui; il a donné mille coups de canne à tous ſes gens.

MARTON.

Y étois-tu pour tout cela, Pasquin?

PASQUIN.

Non, Marton, heureuſement quand je ſuis arrivé, l'expédition étoit faite. Il eſt enfermé dans ſa chambre; j'y étois pour lui. Ah, que c'eſt misérable, a-t-il dit, de n'avoir à ſe battre que contre de Coquette de Paris. Je ne vous dis pas le reſte de ſes paroles, mais c'eſt le ſens même. Allons, allons, a-t-il pourſuivi, mépriſons cette vile race de femmes, c'eſt trop long-temps perdre pour une ingrate. Je vous dis pour la dernière fois, qu'il n'eſt pas poſſible de trouver plus de coups de canne contre les femmes, que j'en ai reçus au viſage. Je m'en vais faire mes adieux à la ville. Enfin, me voilà, laſſé de la vie, le poignard à la main, il eſt entré comme un mobile; la [illegible] cédé à ſes efforts, il eſt traîné [illegible] lit; ſes gens [illegible] eſt mourant ſur ſes ſous l[illegible]

MARTON.

Il s[illegible]

PASQUIN.

CIDALISE.

Et pourquoi les quitter ?

PASQUIN.

Pour ne vous plus voir, Madame. Nous allons chercher, mon Maître & moi, un pays où l'on ne trompe point.

MARTON.

Et où le trouveras-tu ce pays ?

PASQUIN.

Par-tout où il n'y aura point de femmes.

MARTON.

Mais tu trouveras des femmes par-tout.

PASQUIN.

Elles ne seront peut-être pas comme ici.

MARTON.

Elles seront par-tout de même.

CIDALISE.

Oh ! finis, je t'en prie. Que demandes-tu ? Que veux-tu ?

PASQUIN.

Mon Maître m'a chargé, Madame, de venir vous faire ses adieux.

CIDALISE.

Où va-t-il ?

PASQUIN.

Il ne me l'a point dit, Madame.

CIDALISE.

Mais qui le fait partir si promptement ?

PASQUIN.

Le déſeſpoir où vous l'avez mis ce matin. Franchement, Madame, vous en avez uſé un peu cavaliérement avec nous. Enfin, rebuté de vos mépris, il s'eſt jetté dans ſon carroſſe, à ce qu'on m'a dit; car, ſi j'y avois été, je l'euſſe bien empêché d'en rompre les glaces, ſoit dit par parentheſe. Il eſt entré chez lui; il a donnné mille coups de bâton à tous ſes gens.

MARTON.

Y étois-tu pour lors, Paſquin?

PASQUIN.

Non, Marton, heureuſement: quand je ſuis arrivé, l'expédition étoit faite. Il eſt enſuite monté dans ſa chambre; j'y étois pour lors. Ah! que je ſuis miſérable, a-t-il dit, de m'attacher à la plus franche Coquette de Paris. Je ne redis pas fidelement les paroles, mais c'eſt le ſens toujours. Allons, allons, a-t-il pourſuivi, mépriſons ceux qui nous mépriſent, c'eſt trop long-temps paſſer pour une dupe. Je ne vous dis point qu'il aſſaiſonnoit chaque parole de coups de pied contre les fauteuils, d'égratignures au viſage; cela s'en va ſans dire. Enfin, Madame, laſſé de faire le poſſédé, il eſt demeuré immobile; la nature a cédé à des efforts ſi violens; il s'eſt traîné contre ſon lit; ſes genoux ſe ſont dérobés ſous lui; ſa tête eſt tombée ſur ſes bras.

MARTON.

Il s'eſt évanoui?

PASQUIN.

Non, Marton.

CIDALISE.

Eſt-il mort ?

PASQUIN.

Non, Madame ; il s'eſt endormi.

MARTON.

Peſte ſoit du maraud !

PASQUIN.

Après trois bonnes heures, il s'eſt réveillé en ſurſaut. Mon cher Paſquin, m'a-t-il dit, allons, partons, courons au bout du monde. Que le même Soleil n'éclaire plus deux perſonnes que leurs inclinations ont ſi fort ſeparées. Elle ne jouira plus de mes peines. Si je ſuis aſſez lâche pour en ſoupirer, elle n'en triomphera pas du moins, l'ingrate ! la perfide ! & cent autres belles épithetes qui convenoient parfaitement au ſujet.

CIDALISE.

Acheve, je t'en prie.

PASQUIN.

Enfin, Madame, comme je me préparois à remplir ſa valiſe, il m'a rappellé d'un ton à fendre le cœur le plus dur. Je veux lui écrire, a-t-il repris, avant que de la quitter. Paſquin, apporte-moi mon écritoire. Vous ne pleurez point, Madame ?.... Apporte-moi de la bougie. (*A Marton.*) Tu ne pleures point, vilaine ?

CIDALISE.

Finiras-tu ?

PASQUIN.

Tout eſt fini, Madame. Il a écrit une lettre, qu'il m'a dit de vous apporter.

MARTON.

Pourquoi ces bottes ?

PASQUIN.

Pour rendre la choſe plus touchante.

CIDALISE *lit la lettre d'Éraſte.*

» Puiſque vous aimer & vous eſtimer ſont deux » choſes incompatibles, je renonce à vous pour ja- » mais. Je pars pour aller en Flandre ; & je fuirai » déſormais tous les lieux où vous ſerez. Je ne de- » meurois ici que pour vous. Un peu de mérite, & » toute la paſſion imaginable, n'ont pu vous rendre » fidele ; rien ne me retient plus. Je ne vous parle » point de l'état où vous m'avez mis : ſi vous étiez » ſenſible, vous ne pourriez le concevoir ſans mou- » rir de douleur ; mais la dureté de votre cœur y a » mis bon ordre, & celle qui a fait tout le malheur » de ma vie pourroit apprendre ma mort ſans répan- » dre une larme.

PASQUIN.

Peut-on écrire plus tendrement ? Puiſque vous eſtimer & partir pour la Flandre ſont deux choſes incompatibles, je ſuivrai déſormais toute la paſſion imaginable pour ne vous plus aimer. Je ne demeurois ici que pour la dureté de votre cœur, & je pourrois apprendre votre mort ſans répandre une larme.

CIDALISE.

Tais-toi donc, Paſquin.

PASQUIN.

Rien ne me retient plus..... Quoi ! vous riez encore !

MARTON.

Le moyen de s'en empêcher ?

PASQUIN.

Allez, cela n'eſt pas bien du tout. Vous devriez mourir de honte. Le Ciel vous punira toutes deux.

CIDALISE.

Mais que veux-tu ?

PASQUIN.

Non, Madame, encore une fois, cela n'eſt pas bien. Je vais tout à l'heure dire à mon Maître la maniere dont on reçoit ſes adieux. Il eſt au coin de la rue, le pauvre cher homme ! tout vis-à-vis un Fourbiſſeur. Adieu. Adieu. Nous allons en Flandre.

MARTON.

Quoi ! Paſquin....

PASQUIN.

Laiſſe-moi là, tigreſſe. Le Ciel vous a fait toutes deux pour faire damner le genre humain.

MARTON.

Peſte ſoit du fou !

SCENE VIII.

CIDALISE, MARTON, LUCILE.

CIDALISE.

JE crains bien qu'Éraſte ne ſoit pas content de la réponſe, & qu'il ne vienne ici nous chagriner.

MARTON.

Je le crains bien auſſi.

LUCILE.

Ma couſine, cet homme-là eſt donc à vôtre Amant?

CIDALISE.

Oui, ma couſine.

LUCILE.

Vraiment, je l'aime bien d'être ſi affectionné pour ſon Maître. Mais il me ſemble que vous ne prenez pas grand' peine à l'appaiſer.

MARTON.

Oh! c'eſt une méthode qui paſſe les jeunes filles comme vous.

LUCILE.

Je ne veux point l'apprendre; Monſieur le Comte n'aimeroit pas cela.

MARTON.

En enrageant, il vous en aimeroit davantage.

SCENE IX.

CIDALISE, LUCILE, MARTON, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

UN jeune Monſieur, que je n'ai jamais vu ici, demande s'il ne vous incommodera point, Madame.

LUCILE.

Ma couſine, c'eſt Monſieur le Comte.

CIDALISE, *au Laquais.*

Faites monter.

(*Le Laquais ſort.*)

SCENE X.

CIDALISE, LUCILE, MARTON.

MARTON.

Or... vous allez être bien-aiſe !

LUCILE.

ient.

CIDALISE.

Mais, ma couſine, il faut un peu ſe contenir : il eſt bon quelquefois de ne pas laiſſer voir tant d'empreſſement.

LUCILE.

Oh ! ma couſine, je ne ſuis pas ſi ſavante que vous.

SCENE XI.

CIDALISE, LUCILE, LE COMTE, MARTON.

LUCILE.

HÉ ! vous voilà, Monſieur le Comte. Il y a plus d'une heure que je ſuis ici.

LE COMTE, *à Cidaliſe.*

Le deſſein que j'ai, Madame, vous fera excuſer la liberté que je prends.

LUCILE, *au Comte.*

J'ai dit tout cela à ma couſine : on vous pardonne. Parlez-moi donc.

CIDALISE, *à part.*

Voilà le petit homme, Marton, que je vis à la Foire, qui m'a brouillée avec Éraſte.

LUCILE, *au Comte.*

Vous ne répondez rien ?

LE COMTE, *à Cidaliſe.*

Madame, encore une fois, je vous prie de n'imputer qu'à ma tendreſſe....

CIDALISE.

Dans la penſée que vous avez, Monſieur, ne doutez point que je ne ſois la premiere à favoriſer vos deſſeins. (*A part, à Marton.*) Qu'il eſt bien fait!

MARTON, *bas à Cidaliſe.*

Il eſt trop petit.

LE COMTE, *à Lucile.*

Pour vous, Mademoiſelle, vous voulez bien à préſent que je vous témoigne....

LUCILE.

Laiſſez-moi là.

LE COMTE.

Que voulez-vous dire?

LUCILE.

Laiſſez-moi.

CIDALISE.

Hé! ſi, ma couſine! que vous faites l'enfant!

MARTON.

Ah! vraiment voici bien une autre chanſon; j'entends nos fous qui reviennent.

SCENE XII.

CIDALISE, ÉRASTE, MARTON, PASQUIN, LE COMTE, LUCILE.

LE COMTE.

QUi donc, Madame?

CIDALISE.

Ce n'eſt rien.

ÉRASTE, *à Cidaliſe.*

Enfin donc, Madame, vous voulez me voir mourir. Vous n'avez point de pitié d'un homme qui vous a ſi tendrement aimée. Il faut vous contenter, Madame; il faut ceſſer de vivre; il faut vous quitter.

CIDALISE.

Vous n'êtes pas ſage, Éraſte; vous ne ſongez pas qu'il y a des gens ici....

ÉRASTE.

Hé! Madame, toute la terre ſait que je vous aime depuis ſi long temps! que je n'ai jamais laiſſé paſſer un moment ſans le penſer, ſans vous l'écrire, ou ſans vous le dire; & toute la terre ſait que vous ne m'avez jamais aimé, que vous ne l'avez jamais penſé, que vous mentiez quand vous me l'avez écrit, & que vous m'avez toujours trompé.

CIDALISE.

Je vous prie de vous taire, encore une fois. *(Au*

Comte.) C'eſt un extravagant, Monſieur; il ne faut pas prendre garde....

ÉRASTE.

Ah! je ſuis donc un extravagant? J'en ſuis bien-aiſe. (*Appercevant le Comte.*) Mais que vois-je? (*A Cidaliſe.*) Ah! volage! N'eſt-ce pas, perfide!.... Je ne me trompe point, ame ſans foi! c'eſt lui-même. Vous avez bien-tôt fait connoiſſance. Hier à la Foire, aujourd'hui dans votre chambre; c'eſt faire bien du chemin en peu de temps, & cela demeureroit impuni! Non. Que tous les foudres du Ciel me tombent ſur la tête....

CIDALISE, *à Éraſte.*

Mais écoutez.

ÉRASTE.

Laiſſez-moi là.

MARTON, *à Éraſte.*

Ce n'eſt point....

ÉRASTE.

Ote-toi, malheureuſe!

CIDALISE, *à Éraſte.*

Vous ne voulez pas?....

ÉRASTE.

Je ne veux rien. (*Au Comte.*) Pour vous, mon petit Monſieur, nous nous verrons ailleurs.

LE COMTE.

Prenez garde à ce que vous dites, Monſieur.

LUCILE, *effrayée.*

Monſieur le Comte, paſſez là-dedans, s'il vous plaît.

LE COMTE.

Je ne veux point.

MARTON, *au Comte.*

Oh ! paſſez donc, puiſqu'on vous le dit.

(*Le Comte & Lucile ſortent.*)

SCENE XIII.

CIDALISE, MARTON, ÉRASTE, PASQUIN.

MARTON, *à Éraſte.*

OH ! çà, Monſieur, préſentement voulez-vous qu'on vous diſe....

ÉRASTE, *à Marton.*

Ne te préſente jamais devant mes yeux.

CIDALISE, *à Éraſte.*

Quoi ! votre opiniâtreté....

ÉRASTE, *à Cidaliſe.*

Retirez-vous, vous dis-je; je ne veux plus vous voir, je vous mépriſe; je vous abhorre; je vous déteſte; je maudis tous les momens de ma vie que j'ai perdus pour vous. Puiſſe le Ciel un jour vous punir comme vous le méritez ! La mort la plus affreuſe n'aura rien d'horrible pour moi, puiſqu'elle me ſéparera de vous.

CIDALISE.

Marton, laiſſe-le là; ſuis-moi.

SCENE XIV.

ÉRASTE, PASQUIN.

ÉRASTE.

ALLONS, Paſquin, partons.

PASQUIN.

Allons, Monſieur.

ÉRASTE.

Quittons cet Enfer.

PASQUIN.

Quittons ces Diables.

ÉRASTE.

Non, cela ne ſe peut concevoir!

PASQUIN.

Cela ne ſe peut imaginer!

ÉRASTE.

Tant de ſoins!

PASQUIN.

Cela eſt vrai.

ÉRASTE.

Tant de ſoupirs!

PASQUIN.

Vous avez raiſon.

ÉRASTE.

Me traiter ainſi !

PASQUIN.

Cela eſt horrible.

ÉRASTE.

Allons, abandonnons tous les lieux où elle ſera ; ils ne me peuvent être que funeſtes.

PASQUIN.

Allons, Monſieur. Pour moi, je vous ſerai toujours fidele.

SCENE XV.

MARTON, ÉRASTE, PASQUIN.

MARTON.

En vérité, Monſieur, vous devriez un peu ſonger où vous êtes. On n'en uſe point ainſi chez une femme de qualité. Allez ailleurs, ſi vous voulez faire un bruit de la ſorte.

ÉRASTE.

Va, je veux bien t'obéir, puiſqu'il ne faut que te quitter.

(*Il ſort.*)

SCENE XVI.

MARTON, PASQUIN.

MARTON.

En voilà déja un de parti.

PASQUIN.

O temps! O mœurs! O déloyauté ſans exemple! Non, j'aimerois mieux être en galere toute ma vie; j'aimerois mieux ne point boire de vin.... ſi ſouvent; j'aimerois mieux.... Que diantre ſais-je?

MARTON.

Oh! çà, Paſquin, veux-tu bien te taire?

PASQUIN.

Non; non, je ne veux pas me taire; je ne veux pas me taire, te dis-je.

MARTON.

Nous allons voir.

PASQUIN.

Je veux parler, moi. Il ne ſera pas dit que je vois un pauvre homme trompé, & que je demeure comme une ſouche. C'eſt une choſe qui crie vengeance au Ciel, & nos neveux un jour.... Foin des neveux! Non, non, je diſois fort bien: nos neveux ne pourront croire....

MARTON, *lui donnant un ſoufflet.*

Tiens, va porter delà à tes neveux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

AH! malheureuſe!

MARTON.

Qu'y a-t-il? Tu es éternellement comme un poſſédé.

PASQUIN.

Tu m'as, vraiment, bien accommodé.

MARTON.

Pourquoi faiſois-tu tant de bruit?

PASQUIN.

Quel bruit?

MARTON.

Je ſuis fâchée...

PASQUIN.

De quoi?

MARTON.

D'avoir été obligée de te battre, pour te faire taire.

PASQUIN.

Ah ! ce n'eſt point cela dont il eſt queſtion : les malheurs que l'on craint, font perdre le ſouvenir de ceux qui ſont paſſés.

MARTON.

Parle plus intelligiblement.

PASQUIN.

Hé bien ! Marton, je te pardonne les vieux ſoufflets, ſi tu peux m'empêcher d'en avoir de tout neufs. Cela eſt-il clair ?

MARTON.

Pourquoi des ſoufflets ?

PASQUIN.

Mon Maître plus fou, plus enragé, & pourtant plus amoureux que jamais, m'envoie ici pour redemander ſon portrait, cette bague, enfin toutes ces choſes que tu as eu tant de peine à me rendre ce matin.

MARTON.

Hé bien ! que feras-tu ?

PASQUIN.

Je ne ſais.

MARTON.

Comment donc tu ne ſais ?

PASQUIN.

Non, ma foi. Mon ame eſt ſuſpendue entre le deſir de garder les bijoux, & la crainte d'avoir des coups de bâton.

MARTON.

Poltron ! Tu peux balancer là-deſſus ?

PASQUIN.

Oui, vraiment.

MARTON.

Des coups de bâton d'un côté, des bijoux de l'autre; & l'on ne prend pas d'abord ſon parti?

PASQUIN.

Mais, Marton, tu ne comprends pas bien la choſe.

MARTON.

Miſérable!

PASQUIN.

Ce n'eſt pas comme cela, te dis-je.

MARTON.

Va, tu ne mérites pas de vivre.

PASQUIN.

Que tu es étrange! Mais, Marton, écoute donc; mon enfant, on ne me donne point à choiſir. Pour avoir les bijoux, il faut recevoir les coups de bâton.

MARTON.

Hé bien! Quand cela ſeroit?

PASQUIN.

Mais il ne faut point dire quand cela ſeroit; car cela ſera.

MARTON.

Si j'étois à ta place....

PASQUIN.

He bien?

MARTON.

Je recevrois vingt naſardes.

PASQUIN.

La peſte!

MARTON.

Autant de ſoufflets.

PASQUIN.

Tudieu!

MARTON.

Cent coups de pied au cul.

PASQUIN.

Comme vous y allez!

MARTON.

Mille coups d'étrivieres.

PASQUIN.

Vous n'y ſongez pas.

MARTON.

Cent mille coups de bâton, plutôt que de rendre la moindre bagatelle.

PASQUIN.

La belle ame!

MARTON.

Tiens, vois-tu? quand j'ai une fois réſolu une choſe, je me ferois hacher, plutôt que d'en démordre.

PASQUIN.

Vingt naſardes, autant de ſoufflets, cent coups de pied au cul, mille coups d'étrivieres, cent mille coups de bâton: voilà des bijoux qui marchent en bien mauvaiſe compagnie. Mais, dis-moi, ne ſauroit-on trouver quelque accommodement à la choſe?

Gardons les bijoux, je veux bien y consentir, à ton exemple : mais détournons ces orages de maux, dont les noms seuls me font trembler.

MARTON.

Cela ne se peut.

PASQUIN.

Comment donc ? cela ne se peut ?

MARTON.

Non, te dis-je.

PASQUIN.

Je rendrai les bijoux.

MARTON.

Tu n'en auras pas moins des coups de bâton.

PASQUIN.

Et pourquoi ?

MARTON.

Pour avoir eu intention de garder les bijoux.

PASQUIN.

On ne punit pas les intentions, Marton.

MARTON.

Cela ne devroit pas être, Pasquin ; mais cela sera.

PASQUIN.

De sorte donc, que je garde les bijoux, que je ne les garde point, j'aurai toujours des coups de bâton ?

MARTON.

Indubitablement.

PASQUIN.

Il faut tout garder. Battu pour battu, j'aime mieux l'être avec les bijoux.

MARTON.

Te voilà dans le beau chemin. Sors vîte, j'entends Madame.

SCENE II.

MARTON, *seule.*

CE maraud-là n'a pas le sens commun.

SCENE III.

MARTON, CIDALISE.

CIDALISE.

AH! ma pauvre Marton, que je suis inquiette!

MARTON.

Je ne vois rien encore qui vous doive alarmer.

CIDALISE.

Mon oncle arrive de chez mon pere.

MARTON.

Que fait cela?

CIDALISE.

Il n'aura pas manqué de ſe plaindre de moi.

MARTON.

Qu'en arrivera-t-il ?

CIDALISE.

Mon pere m'ordonnera de l'aller trouver.

MARTON.

Hé bien ! nous irons.

CIDALISE.

Et nous y demeurerons, Marton.

MARTON.

Ah ! voilà le diable !

CIDALISE.

Nous avons pouſſé mon oncle un peu trop fort.

MARTON.

Il ne faut jamais ſonger au paſſé. Ce qui eſt fait eſt fait : pour moi, je ne m'en repens point. Si je pouvois, avant que de partir, laver un peu la tête à Madame votre tante, j'en ſerois plus légere de moitié. Par ma foi, ſi j'étois à votre place, je ſais bien ce que je ferois.

CIDALISE.

Que ferois-tu ?

MARTON.

J'épouſerois Éraſte, dès aujourd'hui.

CIDALISE.

Je ne le puis, ſans le conſentement de mon pere.

MARTON.

Vous moquez-vous ? N'êtes-vous pas veuve ?

CIDALISE.

Cela ne suffit pas, il faut avoir vingt-cinq ans.

MARTON.

Je dirois que j'en ai soixante.

CIDALISE.

Le mariage ne seroit pas bon.

MARTON.

Au bout de l'année, vous vous remarieriez encore.

CIDALISE.

Mon pere me déshériteroit.

MARTON.

La méchante masque que Madame votre tante ! il en faut bien revenir là.

CIDALISE.

Je t'avoue que, si je pouvois me venger d'elle avant que de partir, je ne serois point si fâchée.

MARTON.

Comment faudroit-il faire ?

CIDALISE.

Mais, bien plutôt, si nous songions à l'adoucir.

MARTON.

Hé ! comment ?

CIDALISE.

Il faudroit qu'Éraste l'aimât.

MARTON.

Ou qu'il le feignît, voulez-vous dire ?

CIDALISE.

Qu'il le feignît, ou qu'il l'aimât, tout me seroit égal.

MARTON.

Vous ne l'aimez donc plus lui ?

CIDALISE.

Je ne sais.

MARTON.

Aimeriez-vous déja ce petit Comte ?

CIDALISE.

Je ne sais, te dis-je. Laissons cela. Songeons au plus pressé.

MARTON.

Hé bien ! il faudroit, dites-vous, qu'Éraste feignît de l'amour pour votre tante ; car pour l'aimer, cela n'est pas permis. Après ?

CIDALISE.

Tâcher adroitement de me mettre de la confidence.

MARTON.

Ensuite ?

CIDALISE.

Ensuite elle auroit intérêt de me ménager, & nous n'irions point dans ce vilain Château de mon pere.

MARTON.

Je vais trouver Éraste.

CIDALISE.

Mais comment feras-tu ? Nous sommes horriblement mal ensemble.

MARTON.

Bon ! bon ! vous avez raiſon, avec deux mots de votre part, je le rendrai plus ſouple qu'un gant : & ce ſeroit une étrange choſe, ſi nous ne nous ſervions pas de l'unique fois où vous avez eu raiſon avec lui.

CIDALISE.

Fais tout comme tu l'entendras.

MARTON.

Je ſuis ici dans un moment.

SCENE IV.

CIDALISE, MARTON, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MADAME, votre tante demande à vous parler.

CIDALISE.

Elle vient fort à propos. Je vais tâcher de diſpoſer les choſes ; dépêche-toi.

MARTON.

Je vous amene Eraſte, tout-à-l'heure.

SCENE V.

CÉPHISE, CIDALISE.

CÉPHISE.

ENFIN, ma niece, il faut nous ſéparer. Vous partirez demain, s'il vous plaît, pour aller trouver votre pere : j'ai bien voulu me charger du ſoin de vous l'apprendre, de crainte que mon mari ne vous le dît avec plus d'aigreur.

CIDALISE.

Je reçois, tous les jours de ma vie, Madame, de nouvelles marques de vos bontés. Mais, Madame, voudriez-vous bien joindre une grace à toutes les obligations que je vous ai ?

CÉPHISE.

Si c'eſt quelque choſe qui dépende de moi, ma niece ?

CIDALISE.

La choſe vous ſera facile, Madame.

CÉPHISE.

Ne me priez point, ſur-tout, de parler à mon mari pour vous.

CIDALISE.

Non, Madame.

CÉPHISE.

Cela ſeroit inutile.

CIDALISE.

J'en ſuis perſuadée, Madame.

CÉPHISE.

Il ne veut point ſouffrir que vous ſoyez davantage chez lui.

CIDALISE.

Je ne veux point y demeurer malgré lui, ni malgré vous, Madame.

CÉPHISE.

Que voulez-vous donc que je faſſe?

CIDALISE.

Permettre que je puiſſe parler à mon oncle avant que de le quitter.

CÉPHISE.

Non, ma niece, je ne vous le conſeille pas; il eſt dans un trop grand emportement contre vous.

CIDALISE.

Mais au moins ne puis-je ſavoir les crimes dont on m'accuſe?

CÉPHISE.

Hé! mon Dieu, ma niece, rendez-vous un peu de juſtice. Pour moi, je vous crois la plus innocente perſonne du monde; mais, en vérité, les apparences ſont terriblement contre vous.

CIDALISE.

Il eſt aiſé d'empoiſonner les choſes les plus innocentes. Mais, cependant....

CÉPHISE.

Mais, ma niece, je vous prie de me dire quel bon

tour vous voulez que nous donnions au refus que vous faites d'un Gentilhomme que votre pere & mon mari ſouhaitent que vous épouſiez. Quelles bonnes couleurs trouverez-vous aux fréquentes viſites d'Éraſte, que votre oncle vous a défendu de voir, & à mille autres choſes que j'aurois honte de répéter ?

CIDALISE.

Pour le Gentilhomme dont vous me parlez, je n'ai point d'autre raiſon à vous donner que le peu d'inclination que j'ai pour lui ; mais pour Éraſte, Madame, mon oncle ſeroit bien plus en colere qu'il n'eſt contre lui, s'il ſavoit la véritable cauſe de ſes viſites.

CÉPHISE.

Je crois qu'il n'en a d'autre que la paſſion qu'il a pour vous.

CIDALISE.

Pour moi, Madame ?

CÉPHISE.

Oui, pour vous.

CIDALISE.

Vous vous trompez, Madame.

CÉPHISE.

Je vous avouerai franchement que je ne conçois pas bien l'averſion de mon mari pour Éraſte ; car, en vérité, je le trouve aſſez ſage.

CIDALISE.

Vous changeriez bien-tôt de ſentimens, Madame, ſi vous ſaviez, comme moi, juſqu'où va ſa témérité.

CÉPHISE.

Il me ſemble pourtant que l'on en dit aſſez de bien.

CIDALISE.

Vous n'en penſeriez pas, vous dis-je, ſi vous pénétriez ce qui ſe paſſe dans ſon cœur.

CÉPHISE.

Expliquez-vous, ma niece.

CIDALISE.

Eh ! de quel front, Madame, pourrois-je vous dire ?... Ah ! je frémis ſeulement d'y penſer.

CÉPHISE.

Pourſuivez, je vous prie.

CIDALISE.

Quoi ! j'oſerois vous faire entendre qu'il ſent pour vous....

CÉPHISE.

Continuez, de grace.

CIDALISE.

Je ne puis.

CÉPHISE.

Il ſent pour moi ?... Achevez.

CIDALISE.

La paſſion la plus violente ; il ſe meurt pour vous ; il ne venoit ici que pour vous y trouver.

CÉPHISE.

Je ne me ſuis point apperçue de ce que vous me dites.

CIDALISE.

Le reſpect lui fait étouffer ſes ſoupirs, il mourra, dit-il, mille fois, plutôt que de découvrir ſa tendreſſe.

CÉPHISE.

Vous voyez qu'il eſt bien plus ſage, que vous ne me diſiez.

CIDALISE.

Appellez-vous ſageſſe, Madame, d'oſer aimer une perſonne comme vous? Avant que de partir, je prétends en avertir mon oncle.

CÉPHISE.

Ah! ma niece, gardez-vous en bien. Je ſais à préſent ce que je dois faire.

SCENE VI.

CÉPHISE, CIDALISE, MARTON.

MARTON, *à Cidaliſe.*

ERASTE, Madame; le fera-t-on entrer?

CIDALISE, *à Céphiſe.*

Voyez, Madame; que voulez-vous qu'on diſe?

CÉPHISE.

Mais, ma niece, je crois qu'il ſeroit à propos....

CIDALISE.

De le renvoyer ? je vous entends. Marton, dites qu'il n'y a perſonne ici ; allez.

CÉPHISE.

Attendez, Marton. Ma niece, il aura vu vos gens, votre carroſſe ; & d'ailleurs....

CIDALISE.

Vous avez raiſon, Madame. (*A Marton.*) Dites-lui que je ſuis malade ; dépêchez.

CÉPHISE.

Arrêtez, Marton. (*A Cidaliſe.*) Il peut ſavoir que vous ne l'êtes point.

CIDALISE, *à Marton.*

Dites-lui donc que je le prie de m'excuſer. (*A Céphiſe*) Je vous remercie, Madame ; cela ſera bien mieux. (*A Marton.*) Et que je ſuis ici pour des affaires. Ne m'entendez-vous pas ? Marchez.

CÉPHISE.

Demeurez là, Marton. Ma niece, il faut aller plus doucement ; il pourroit croire, parce que je ſuis ici....

CIDALISE.

Hé quoi ! Madame, après ſon inſolence, voudriez-vous ?...

CÉPHISE.

La charité, ma niece, m'oblige de le voir, & de lui parler ; & je ne veux pas qu'on puiſſe me reprocher de n'avoir pas employé mes efforts, pour lui arracher du cœur cette penſée criminelle.

CIDALISE.

Vous pouſſez la charité bien loin, Madame. Marton, faites monter.

SCENE VII.

CIDALISE, CÉPHISE.

CIDALISE.

ON a beſoin d'une vertu comme la vôtre, pour ſe forcer à tant de violence.

SCENE VIII.

ÉRASTE, CÉPHISE, CIDALISE, MARTON.

ÉRASTE, *à part, à Marton.*

QUe diable veux-tu que je lui diſe?

MARTON, *à part, à Éraſte.*

Hé bien! ne dites mot; faites de grands ſoupirs, cela ſuffira.

CÉPHISE, *à Éraſte.*

On vient de m'apprendre des choſes étranges,

Monſieur. Là, là, remettez-vous ; ce n'eſt point par des paroles fâcheuſes que je prétends faire éclater ma vertu.

MARTON, *à part.*

Comme elle ſe radoucit !

CÉPHISE.

Ma niece, vous pourriez à préſent aller trouver votre oncle.

CIDALISE.

Mais, Madame, ſi ſa colere eſt au point où vous me l'avez dit....

MARTON, *à part, à Cidaliſe.*

Faites ce que Madame vous conſeille : d'un moment à l'autre les choſes changent.

CÉPHISE.

Que dites-vous, Marton ?

MARTON.

Je dis, Madame, que la colere des gens prompts ne dure pas.

CÉPHISE.

Elle a raiſon. (*A Cidaliſe.*) Eſſayez par des honnêtetés, à le ramener.

CIDALISE.

Mais, vous-même, ſi vous vouliez lui parler ?

CÉPHISE.

Parlez-lui la premiere ; je ferai enſuite tout ce qu'il faudra.

CIDALISE.

J'y vais, Madame, puiſque vous me l'ordonnez.

ÉRASTE, *bas à Marton.*

Je n'en puis plus.

MARTON, *bas.*

Courage.

SCENE IX.

ÉRASTE, CÉPHISE.

ÉRASTE, *à part.*

J'Enrage.

CÉPHISE.

Hé bien ! cette étourdie ! je penſe, en vérité, qu'elle nous laiſſe ſeuls ici.

ÉRASTE.

Il eſt vrai, Madame; & je vais l'appeller, s'il vous plaît.

CÉPHISE.

Je ne dis pas cela, Monſieur. Mais vous ſavez qu'aujourd'hui on juge ſur les apparences : & comme deux perſonnes ſeules peuvent faire tout ce qu'il leur plaît, on peut d'elles auſſi dire tout ce qu'on veut.

ÉRASTE.

Les perſonnes comme vous, d'une vertu confirmée, peuvent tout hazarder, ſans craindre qu'on en juge mal.

CÉPHISE.

Je ne dis pas cela, Monſieur. Mais on ne ſauroit

assez se mettre en garde contre la médisance d'aujourd'hui.

ÉRASTE.

Lorsque la médisance n'est appuyée sur aucun fondement, elle est aisée à détruire ; & ceux qui pourroient s'imaginer que je fusse assez téméraire pour vous aimer, n'ignorent pas que vous êtes trop vertueuse pour m'écouter. Mais, pour vous obéir, j'appellerai Marton, si vous voulez.

CÉPHISE.

Non, non, Monsieur : demeurez. Que parlez-vous d'aimer ? Achevez, je vous prie.

ÉRASTE, *à part.*

Je suis au désespoir.

CÉPHISE.

Qu'avez-vous ? Vous me semblez fâché.

ÉRASTE.

Et qu'aurois-je, Madame ?

CÉPHISE.

Je ne sais ; mais vous me paroissez tout-à-fait embarrassé.

ÉRASTE.

Il est vrai, Madame, je vous l'avoue, je le suis autant qu'on le peut être ; & je ne me suis jamais trouvé dans l'état où je me vois.

CÉPHISE.

Ma niece m'a dit que vous m'aimiez ; est-il vrai ?

ÉRASTE.

Ah ! Madame.

CÉPHISE.

Non, non; parlez-moi franchement.

ÉRASTE.

Ah! Madame.

CÉPHISE.

Parlez-moi ſincérement, vous dis-je; les paroles ne me font pas de peur; mes ſcrupules ne vont point juſques-là. Eſt-il donc vrai ce qu'on m'a dit? Répondez-moi.

ÉRASTE.

Que vous a-t-on dit, Madame?

CÉPHISE.

Que vous aviez de l'amour pour moi. Vous ne me parlez point.

ÉRASTE.

Eh bien! oui, Madame. (*A part.*) Je ſuis mort.

CÉPHISE.

Le puis-je croire?

ÉRASTE.

Non, Madame.

CÉPHISE.

Que dites-vous?

ÉRASTE.

Eh! Madame, je ne ſais ce que je dis, ni ce que je fais; je ſuis tellement troublé....

SCENE X.

CIDALISE, CÉPHISE, ÉRASTE, MARTON.

CIDALISE, *à Céphiſe.*

J'Ai profité de vos conſeils, Madame; j'ai parlé à mon oncle : un mot de votre bouche achevera le reſte.

CÉPHISE.

Quoi ! ma niece, il conſent que vous continuïez de demeurer avec nous ?

CIDALISE.

Il ne s'en éloigne pas, Madame.

CÉPHISE.

Il ne vous a point dit qu'il prétendoit abſolument que vous allaſſiez demain trouver votre pere ?

CIDALISE.

Il me l'a dit d'abord, Madame; mais enſuite....

CÉPHISE.

Hé bien ? enſuite ?

CIDALISE.

Il m'a fait voir beaucoup moins de rigueur.

CÉPHISE.

Vous vous trompez, ma niece.

CIDALISE.

Non, Madame, je ne me trompe point ; & je ſuis ſûre que vous le trouverez entiérement diſpoſé à ce que je ſouhaite, ſi vous avez la bonté de lui parler en ma faveur.

CÉPHISE.

Je le ferai tout-à-l'heure même.

CIDALISE.

Le voilà qui deſcend, Madame.

CÉPHISE.

Il ne faut pas qu'il trouve Éraſte ici.

CIDALISE.

Faites-le ſortir par le petit eſcalier.

MARTON, *à Éraſte.*

Allons, Monſieur.

ÉRASTE, *bas à Marton.*

Je n'ai jamais tant ſouffert.

SCENE XI.

CIDALISE, CÉPHISE, MARTON.

CIDALISE, *à Céphiſe.*

MADAME, j'entends mon oncle ; il ne tiendra qu'à vous....

CÉPHISE.

Laiſſez-moi ſeule avec lui ; j'en viendrai mieux à bout.

CIDALISE.

Et pourquoi, Madame, ne voulez-vous pas ?...

CÉPHISE.

Avez-vous quelque défiance ? Je ne m'en mêle plus.

CIDALISE.

Moi, Madame ? Je me retire.

MARTON, *à Céphiſe.*

Madame, ne m'oubliez pas non plus ; il n'eſt pas mal fâché contre moi.

CÉPHISE.

J'aurai ſoin de tout.

MARTON, *à part.*

On appelle cela juſtement ſe mettre entre les mains des larrons.

SCENE XII.

CÉPHISE, DAMIS.

DAMIS.

HÉ bien ? Madame, que ferons-nous ?

CÉPHISE.

Ah ! ne me parlez plus.

DAMIS.

DAMIS.

Qu'eſt-ce donc ?

CÉPHISE.

Vous devriez mourir de honte.

DAMIS.

Que voulez-vous dire ?

CÉPHISE.

Eh ! ſi, Monſieur.

DAMIS.

Je ne vous comprends point du tout.

CÉPHISE.

Je vous comprends bien, moi, je vous aſſure. Ah ! que votre niece a bien raiſon de ſe moquer de vous, comme elle fait ! C'eſt vous qui la perdez. Hé ! que ſon pere un jour, toute ſa famille, elle-même, auront bien des graces à vous rendre !

DAMIS.

Expliquez-vous.

CÉPHISE.

Vous devriez rougir de votre foibleſſe.

DAMIS.

Qu'ai-je donc fait ?

CÉPHISE.

Vous promettez à votre niece de la ſouffrir chez vous, pour y vivre ſans doute dans ſes libertés accoutumées ?

DAMIS.

Non ; elle m'a promis qu'elle changeroit de conduite.

CÉPHISE.

Oh bien ! Monſieur, laiſſez-vous tromper comme elle vous a trompé toute ſa vie ; mais pour moi vous me permettrez de me retirer, s'il vous plaît. Je ne veux plus entendre les reproches que des gens d'honneur me font continuellement. Je vous laiſſerai ici avec votre niece, & je ne ſerai point coupable de ſon déréglement.

DAMIS.

Comment donc ? Qu'eſt-ce à dire ceci ? Qu'elle s'en aille. Eſt-ce que je vous ai jamais mis en compromis avec elle ? Qu'elle s'en aille, vous dis-je. Mais elle m'avoit, ce me ſemble, fait entendre que vous étiez portée à lui pardonner.

CÉPHISE.

Hé ! comment voulez-vous que je faſſe ? M'attirerai-je ſans ceſſe la haine de tout le monde ? Il eſt vrai, je lui ai promis que je ne ſerois point contre elle ; parce que je croyois que vous ſeriez aſſez raiſonnable pour perſiſter dans vos réſolutions.

DAMIS.

Mais je ne me ſuis rendu qu'à cela, & aux promeſſes qu'elle m'a faites de vivre plus régulièrement.

CÉPHISE.

Dans le temps qu'elle vous le promettoit....

DAMIS.

Hé bien ?

CÉPHISE.

Non ; je ne veux rien dire. Puiſqu'on veut être trompé, qu'on le ſoit.

DAMIS.

Expliquez-moi ce myſtere.

CÉPHISE.

Je ſuis bien folle de me tant tourmenter !

DAMIS.

Je veux ſavoir ce que vous voulez me dire.

CÉPHISE.

Pour aller en inſtruire votre niece auſſi-tôt.

DAMIS.

Non, je ne lui en parlerai point.

CÉPHISE.

Me le promettez-vous ?

DAMIS.

Oui, je vous le promets.

CÉPHISE.

Aſſurément ?

DAMIS.

Je vous en donne ma parole.

CÉPHISE.

Oh bien ! ſachez.... Vous le tiendrez ſecret au moins ?

DAMIS.

Ah ! que de diſcours !

CÉPHISE.

Que je viens de la ſurprendre avec Éraſte tout-à-l'heure.

DAMIS.

Comment! Dans le temps qu'elle me promettoit de ne le plus voir!

CÉPHISE.

Ce n'eſt pas tout. Elle a eu l'effronterie de me dire que c'étoit de moi qu'il étoit amoureux.

DAMIS.

Ah! quel monſtre!

CÉPHISE.

Jugez un peu ſi cela ſe pardonne.

DAMIS.

La miſérable!

CÉPHISE.

Je ſuis à préſent fâchée de vous l'avoir dit.

DAMIS.

Non, cela ne ſe peut concevoir.

CÉPHISE.

Si ma conſcience ne m'avoit engagée à vous le découvrir....

DAMIS.

J'étouffe.

CÉPHISE.

Je ſerois morte plutôt que de le révéler.

DAMIS.

Elle partira.

CÉPHISE.

On ouvre cette porte, je me retire. Point d'éclairciſſement. Sur-tout, qu'elle parte demain, cela ſuffit.

DAMIS.

C'eſt aſſez : elle partira, elle partira.

CÉPHISE.

Songez à ce que vous m'avez promis.

DAMIS.

Elle partira, elle partira, elle partira.

SCENE XIII.

CIDALISE, DAMIS, MARTON.

CIDALISE.

HÉ bien, mon oncle ! n'avez-vous pas trouvé ma tante tout-à-fait bien intentionnée ?

DAMIS.

Oui, ma niece, fort bien.

CIDALISE.

Hélas ! mon oncle, que je vous ſuis obligée ! Vous verrez déſormais....

DAMIS, *à part.*

Je creve.

CIDALISE.

Qu'avez-vous ?

DAMIS.

Moi ? rien ; je ſuis fatigué.

CIDALISE.

Allez vous repoſer.

DAMIS.

Adieu.

SCENE XIV.

CIDALISE, MARTON.

CIDALISE.

AH ! Marton....

MARTON.

Hé bien, Madame ?

CIDALISE.

Tout va le mieux du monde.

MARTON.

La vieille a donné dans le panneau ?

CIDALISE.

Tu l'as dit.

MARTON.

Vous avez bien de l'obligation à ce pauvre Éraſte.

CIDALISE.

Cela eſt vrai. Mais écoute-moi. Si le petit

Comte vient pour me voir, fais-le monter ; m'entends-tu bien ?

MARTON.

Oui, oui, cela eſt aſſez clair, je vous entends. Mais Éraſte, à qui....

CIDALISE.

Ne raiſonne pas, & fais ce que l'on te dit.

MARTON.

Madame, Madame ! tromper Éraſte, Monſieur Baſſet, Monſieur Durcet, votre oncle, votre tante, votre couſine, & toute la Ville ; voici bien de la beſogne au moins.

CIDALISE.

Ah ! que de diſcours !

SCENE XV.

ÉRASTE, CIDALISE, MARTON.

ÉRASTE.

Sont-ils ſortis ?

MARTON.

Oui, oui, entrez ; nous parlions de vous.

ÉRASTE.

Hé bien, Madame ? partirez-vous ?

CIDALISE.

Non, Éraſte ; & je me ſouviendrai toute ma vie du plaiſir que vous m'avez fait.

ÉRASTE.

Quelque indigne qu'il m'ait paru de vous rendre un pareil ſervice, je n'ai rien conſulté que mon attachement pour vous. Mais enfin, Madame, à votre tour, il faut faire auſſi quelque choſe pour moi ; quelle ſera la fin de cette aventure ?

MARTON.

La fin de toutes les Comédies ; un mariage, quand elle aura vingt-cinq ans.

ÉRASTE.

Vous ne répondez rien, Madame !

CIDALISE.

Marton ne vous en dit-elle pas aſſez ?

ÉRASTE.

Ne me tromperez-vous point ?

CIDALISE.

Vous êtes toujours dans de perpétuelles défiances.

ÉRASTE.

Que ne m'en guériſſez-vous ?

CIDALISE.

Que faut-il faire ?

ÉRASTE.

Prenez au moins Paſquin auprès de vous.

CIDALISE.

J'y conſens.

MARTON.

Et ne faudra-t-il point auſſi que je demeure avec vous ? Par ma foi, vous donneriez des démangeaiſons de vous tromper à qui n'en auroit nulle envie. L'affaire du petit Comte & de Lucile ne devroit-elle pas vous avoir rendu ſage ?

ÉRASTE.

Tout autre que moi n'eût-il pas ?...

CIDALISE.

Ne parlons plus de cela.

SCENE XVI.

CIDALISE, ÉRASTE, MARTON, PASQUIN.

CIDALISE.

Que veut Paſquin ?

ÉRASTE.

Je ne ſais. Que ne demeures-tu là-dedans ?

CIDALISE.

Laiſſez-le là.

ÉRASTE.

Enfin, Madame, vous me promettez....

PASQUIN *appelle de loin Éraſte.*

Hem, hem.

CIDALISE.

Il veut vous parler assurément.

ÉRASTE, *à Pasquin.*

As-tu quelque chose à me dire ?

PASQUIN.

Moi ? Non, Monsieur. (*Il l'appelle.*) Hem. (*Bas.*) Le brutal !

ÉRASTE, *à Cidalise.*

Si j'étois assez malheureux pour être séparé de vous....

PASQUIN *appelle de loin Éraste.*

Hem, hem.

MARTON, *à Pasquin.*

Crache, vilain, & ne tousse point tant.

PASQUIN.

J'ai une toux seche, Marton, (*Il appelle.*) Hem, hem. (*Bas.*) Le cheval !

CIDALISE, *à Éraste.*

Je vous réponds qu'il a quelque chose à vous dire.

ÉRASTE, *à Pasquin.*

Viens ici.

PASQUIN *s'approche à côté de son Maître, lui parle entre les dents, tourne derriere lui dos à dos, & se trouve devant Cidalise.*

Monsieur, un homme, une femme, une lettre. On veut vous parler.... Madame, je vous donne le bon jour.

CIDALISE.

Que murmures-tu là, Pasquin ?

ÉRASTE.

Je n'y comprends rien.

PASQUIN *tourne de même, & se trouve devant Marton.*

Un homme, une lettre, une femme, vous dis-je. On vous veut parler.... Bon jour, Marton.

ÉRASTE.

Ce maraud-là me feroit perdre patience.

PASQUIN.

Une femme....

ÉRASTE.

Une femme..... parleras-tu ? Je te donnerai mille coups de bâton.

PASQUIN.

Oh bien ! puiſque vous voulez qu'on le diſe tout haut, il y a un homme au logis qui veut vous rendre une lettre.

ÉRASTE.

Pourquoi tout ce myſtere ? Et de quelle part ?

PASQUIN.

Oh ! de quelle part ? il vous le dira.

CIDALISE.

Allez, Monſieur ; voyez ce qu'on vous veut.

ÉRASTE.

Hélas ! Madame, que pourroit-ce être, qui pût me tenir lieu du plaiſir que je perds ?...

CIDALISE.

Allez, vous dis-je.

ÉRASTE.

J'y vais, Madame. Mais, auparavant, je vous prie de me rendre votre portrait : je ne puis vivre

ſans vous, ou ſans quelque choſe qui vous reſſemble.

CIDALISE.

Vous rêvez, je penſe. Ne l'avez-vous pas mon portrait ? Mais je vois bien que vous voulez me rendre le vôtre que je vous ai renvoyé ce matin.

ÉRASTE.

Je n'ai point reçu le mien, Madame ; & je vous ai renvoyé le vôtre.

CIDALISE.

Je vous ai renvoyé le vôtre, Monſieur ; & je n'ai point reçu le mien.

ÉRASTE.

Vous l'avez, Madame, aſſurément. Paſquin ?

CIDALISE.

Je n'ai ni le mien ni le vôtre, Monſieur, aſſurément. Marton ?

MARTON, *bas à Éraſte.*

Monſieur.

PASQUIN, *bas à Cidaliſe.*

Madame.

ÉRASTE, *bas à Marton.*

Que voulez-vous ?

CIDALISE, *bas à Paſquin.*

Qu'y a-t-il ?

MARTON, *bas à Éraſte.*

J'ai oublié de rendre à Madame ce que Paſquin m'avoit remis.

PASQUIN, *bas à Cidaliſe.*

Je n'ai pas ſongé à donner à mon Maître les bijoux que j'ai reçus de votre part.

MARTON, *bas à Éraſte.*

Vous me ferez gronder, Monſieur, ſi vous en parlez davantage.

PASQUIN, *bas à Cidaliſe.*

Vous me ferez donner mille coups de bâton, Madame, ſi vous en dites encore une parole.

ÉRASTE.

Que vous dit là Paſquin, Madame?

PASQUIN, *bas à Cidaliſe.*

Courage, Madame.

CIDALISE, *à Éraſte.*

Ce n'eſt rien. Mais que je ſache un peu de quoi vous entretenoit Marton.

MARTON, *bas à Éraſte.*

Ne dites mot, je vous prie.

ÉRASTE, *à Cidaliſe.*

D'une bagatelle qui ne vaut pas la peine d'en parler. Mais je ne comprends pas ce que Paſquin peut avoir avec vous à démêler.

CIDALISE.

Ce n'eſt rien, vous dis-je. Mais je comprends bien moins quel ſecret il peut y avoir entre Marton & vous.

ÉRASTE.

Moins que rien, croyez-moi.

CIDALISE.

Je veux le ſavoir, ou je romps avec vous.

ÉRASTE.

Vous me direz ce que Paſquin vous a dit, ou je ne vous verrai jamais.

PASQUIN, *à part.*

Tout ceci ne ſent rien de bon pour moi.

CIDALISE.

Monſieur...

ÉRASTE.

Madame...

CIDALISE.

Vous plaît-il de m'éclaircir ce myſtere?

ÉRASTE.

Promettez-moi de ne point quereller Marton.

CIDALISE.

Je vous le promets.

ÉRASTE.

Et que vous me direz ce que vous a dit Paſquin.

CIDALISE.

J'y conſens, aux mêmes conditions.

ÉRASTE.

Je le veux bien. (*Bas à Marton.*) Ma pauvre Marton!

CIDALISE, *bas à Paſquin.*

Mon pauvre Paſquin!

PASQUIN.

Il eſt traître, Madame, ne vous y fiez pas.

CIDALISE, *à Éraſte.*

Eh bien ?

ÉRASTE, *à Cidaliſe.*

Elle n'a pas ſongé à vous rendre ce que Paſquin lui avoit mis entre les mains.

CIDALISE, *à Marton.*

Vous êtes bien inſolente !

ÉRASTE.

Ah ! Madame....

CIDALISE, *à Éraſte.*

Non ; voilà qui eſt fait.

ÉRASTE.

Et Paſquin ?

CIDALISE.

Il a oublié de vous donner les choſes qui lui avoient été rendues de ma part.

ÉRASTE, *à Paſquin.*

Comment, coquin !

CIDALISE.

Éraſte !.....

ÉRASTE.

Madame, je vous demande pardon. Marton, rendez-moi le portrait ſeulement, ceci vous ſera plus utile.

(*Il donne ſa Bourſe.*)

CIDALISE.

Paſquin, cela vous ſera plus de plaiſir que ce portrait que je vous redemande.

(*Elle donne ſa Bourſe.*)

MARTON.

Tenez, Monſieur.

PASQUIN.

Tenez, Madame.

CIDALISE, *à Éraſte.*

Allez au plus vîte chez vous. Paſquin, prends chez Franc-cœur ce que j'y ai laiſſé ce matin.

ÉRASTE, *à Paſquin.*

Suis-moi.

PASQUIN, *à Éraſte.*

Sans rancune.

ÉRASTE, *à Paſquin.*

Remercie Madame.

MARTON.

Madame!...

CIDALISE, *à Marton.*

Je n'y ſonge plus.

PASQUIN, *à part, à Marton.*

Nous en ſommes quittes à bon marché.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

M. DURCET ET LE LAQUAIS.

M. DURCET, *au Laquais.*

MON enfant, puis-je voir Madame?

LE LAQUAIS.

Non, Monſieur: elle m'a dit de dire à tout le monde qu'elle dormoit.

M. DURCET.

Elle t'a dit de dire qu'elle dormoit?

LE LAQUAIS.

Oui, en vérité.

M. DURCET.

Tu veux bien que j'attende ici?

LE LAQUAIS.

Vous ferez ce qu'il vous plaira.

(*Il ſort.*)

SCENE II.

M. DURCET, *seul.*

QUEL plaisir n'aurai-je point de lui annoncer, le premier, une si bonne nouvelle !

SCENE III.

M. BASSET, M. DURCET.

M. BASSET, *à part.*

QUE j'ai d'impatience de revoir Cidalise !

M. DURCET, *à part.*

Non, je ne voudrois.... (*Appercevant M. Basset.*) Mais que vois-je ?

M. BASSET, *à part.*

Je mourrois, si j'étois un jour..., (*Appercevant M. Durcet.*) N'est-ce pas là ?...

M. DURCET, *à part.*

Ah ! juste Ciel !

M. BASSET, *à part.*

Ah ? ventrebleu !

M. DURCET, *à part.*

Je ſuis perdu !

M. BASSET, *à part.*

C'eſt fait de moi !

M. DURCET, *à part.*

L'aborderai-je ?

M. BASSET, *à part.*

Irai-je lui parler ?

M. DURCET, *à part.*

Oui.

M. BASSET, *à part.*

Allons.

M. DURCET, *à part.*

Que je ſuis embarraſſé !

M. BASSET, *à part.*

Je ne ſais par où commencer.

M. DURCET, *à part.*

Il faut le prévenir.

M. BASSET, *à part.*

Offrons lui de l'argent.

M. DURCET, *haut.*

Monſieur....

M. BASSET, *haut.*

Monſieur....

M. DURCET.

Si mes prieres....

M. BASSET.

Si deux cents piſtoles....

M. DURCET.

Pouvoient vous obliger....

M. BASSET.

Pouvoient vous empêcher....

SCENE IV.

MARTON, M. BASSET, M. DURCET.

MARTON, *bas*

AH! vraiment voici bien autre choſe! (*haut.*) Que faites-vous donc ici, Meſſieurs?

M. DURCET, *bas à Marton.*

Il m'a vu.

MARTON, *bas à M. Durcet.*

Oui, de par le diantre, il vous a vu.

M. DURCET, *bas à Marton.*

J'en ſuis bien fâché.

MARTON, *bas à M. Baſſet.*

Hé! mort de ma vie! vous êtes bien indiſcret.

M. BASSET, *bas à Marton.*

Je ne croyois pas que Monſieur Durcet fût ici.

M. DURCET, *bas à Marton.*

ous dit-il?

MARTON, *bas à M. Durcet.*

Il dit qu'il avertira l'oncle de Cidaliſe que vous venez la voir.

M. DURCET, *bas à Marton.*

Voilà un méchant homme !

M. BASSET, *bas à Marton.*

De quoi vous parle-t-il ?

MARTON, *bas à M. Baſſet.*

D'apprendre à Damis que vous venez voir ma Maîtreſſe.

M. BASSET, *bas à Marton.*

Voilà un pauvre eſprit.

MARTON, *bas à M. Durcet.*

Je tâche de l'adoucir. (*Bas à M. Baſſet.*) Je tâche de le rendre traitable. (*Bas à M. Durcet.*) Allez-vous-en ſans lui parler. (*Bas à M. Baſſet.*) Sortez d'ici ſans lui rien dire.

M. DURCET, *haut.*

Ha Dieu ! Monſieur Baſſet, quel perſonnage vous faites ici !

MARTON, *bas à M. Durcet.*

Que faites-vous ?

M. BASSET, *haut.*

Je ſerois bien fâché, Monſieur Durcet, d'en faire un auſſi méchant que vous.

MARTON, *bas à M. Baſſet.*

Hé ! Monſieur.

M. DURCET.

Savez-vous, Monſieur Baſſet, ſur quel pied vous êtes ici ?

MARTON, *bas à M. Durcet.*

Encore !

M. BASSET.

Et vous, Monſieur Durcet, puiſqu'il faut tout vous dire, croyez-vous qu'on ne voye pas claire ? Sans la robe que vous portez....

MARTON, *bas à M. Baſſet.*

Eh ! taiſez-vous.

M. DURCET.

Vraiment ! mon petit ami, c'eſt bien à vous à faire comparaiſon avec un homme comme moi !

MARTON, *bas à M. Durcet.*

Ah ! Monſieur....

M. BASSET.

Je ſerai, quand je voudrai, ce que vous êtes, & vous ne ſerez jamais ce que je ſuis.

MARTON, *bas à M. Baſſet.*

Taiſez-vous donc.

M. DURCET.

Vous ſeriez un illuſtre ſuppôt de Thémis.

MARTON.

Oh ! querellez-vous bien fort ; je vais vous écouter.

M. BASSET.

Thémis, Thémis ! il ne faut point parler Latin pour me dire des injures : parlez, parlez François ſeulement, & vous verrez que je vous répondrai fort juſte.

M. DURCET.

Le peu de ſoin que l'on a pris de votre éducation nous marque bien le lieu d'où vous ſortez.

M. BASSET.

Vous n'êtes guere obligé aux ſoins que l'on a pris pour vous ; car je vous jure qu'il n'y paroît point du tout.

M. DURCET.

Ma Charge dément ce que vous dites.

M. BASSET.

Vous fûtes bien ſervi, Monſieur Durcet ; un Perroquet en auroit fait autant, ſi on l'avoit interrogé comme vous.

M. DURCET.

Vous en ſavez beaucoup pour un Financier ! vous avez envie d'être de la Robe ?

M. BASSET.

Aſſez d'habiles gens la portent ſans moi.

M. DURCET.

Vous faites bien de mépriſer ce que vous ne ſauriez prétendre.

M. BASSET.

Avec de l'argent on fait tout. Si l'on y regardoit de ſi près, croyez-moi, vous ne ſeriez pas Officier.

M. DURCET.

Adieu, Monſieur Baſſet. Vous aurez quelque jour beſoin de nous.

M. BASSET.

Adieu, Monſieur Durcet. Quand j'en aurai beſoin, ceux qui méritent de porter le nom que vous uſurpez me rendront juſtice; & je ſais comme il faut gagner tous ceux qui vous reſſemblent.

M. DURCET.

Adieu, adieu, Monſieur Baſſet.

M. BASSET.

Adieu, adieu, Monſieur Durcet.

SCENE V.

MARTON, *ſeule.*

PAR ma foi, j'ai la tête remplie & de Baſſets & de Durcets. Je croyois qu'ils n'auroient jamais fait.

SCENE VI.

MARTON, CIDALISE.

MARTON.

AH ! vous avez bien opéré vraiment ! Monſieur Baſſet & Monſieur Durcet ſe ſont dit mille injures ; chacun ſe prenoit pour l'eſpion de l'autre. J'ai peur qu'ils n'éclairciſſent tout ; ils ſont ſortis enſemble.

CIDALISE.

Je les entendois de ma chambre.

MARTON.

Cela n'étoit-il pas bien divertiſſant ?

CIDALISE.

J'en ai penſé mourir de rire.

MARTON.

Et ſi Eraſte étoit venu là-deſſus ?

CIDALISE.

Il en auroit ri comme moi.

MARTON.

Je ne ſais ; c'eſt un mauvais plaiſant ſur certaines choſes.

CIDALISE.

Oh ! tais-toi. J'ai d'autres choſes dans la tête. Le Comte ne vient point.

MARTON.

Hé ! que diantre en voulez-vous faire ? Il n'eſt pas plus haut que ma jambe.

CIDALISE.

Je ſuis piquée, je le l'avoue.

MARTON.

Et de quoi ?

CIDALISE.

De ſon indifférence.

MARTON.

L'aimez-vous ?

CIDALISE.

Moi ? Non ; mais je ne ſerois point fâchée qu'il m'aimât à préſent.

MARTON.

Et pourquoi ?

CIDALISE.

Pour le punir de ne m'avoir pas aimée d'abord.

MARTON.

Vous rafinez ſur les plus habiles Coquettes.

SCENE VII.

UN LAQUAIS, CIDALISE, MARTON.

UN LAQUAIS.

MADAME, votre Avocat m'envoie ici vous dire que votre procès eſt gagné.

CIDALISE.

Mon procès eſt gagné ? Tiens. (*Elle lui donne de l'argent.*) Et dis-lui que j'aurai ſoin de le remercier.

SCENE VIII.

CIDALISE, MARTON.

MARTON.

HÉ bien ! Madame, nous n'avons plus beſoin du Conſeiller.

CIDALISE.

Je vais me délivrer de deux ennuyeux perſonnages.

MARTON.

Pour le Conſeiller, j'y conſens ; mais, Madame, Meſſieurs Baſſets ne ſont pas gens à dédaigner.

CIDALISE.

Je les laiſſe de bon cœur à ceux qui en auront be-

soin ; & je romprois à l'heure même avec eux, si je n'appréhendois de faire crier toute la terre contre moi.

MARTON.

Il faut du moins les chasser de bonne grace.

CIDALISE.

Il faut, premiérement, rendre à Monsieur Basset les mille pistoles qu'il m'a prêtées.

MARTON.

Quand vous voudrez les rendre, donnez-les-moi à reporter.

CIDALISE.

Non, Marton. Je n'ai pas oublié les bijoux.

MARTON.

C'est Éraste, Madame.

SCENE IX.

CIDALISE, ÉRASTE, MARTON.

CIDALISE.

HÉ bien ! Éraste, avez-vous su ce qu'on vous vouloit ?

ÉRASTE.

Non, Madame, je n'ai rien appris. Cet homme, trop impatient, s'est lassé de m'attendre ; il doit, dit-on, revenir à neuf heures.

CIDALISE.

Mais quoi ! vous n'avez pu démêler ?....

ÉRASTE.

Hé ! Madame, de quoi nous embarraſſons-nous ? Ne perdons plus, de grace, des momens ſi précieux, & que notre amour ne ſoit pas toujours la derniere choſe dont vous me parliez.

CIDALISE.

Oh ! Éraſte, que vous me fatiguez ! vous me dites toujours la même choſe ; cela ennuie à la fin, voyez-vous ! Que ne m'entretenez-vous de quelque aventure qui me réjouiſſe ?

ÉRASTE.

Hélas ! Madame, je ſuis ſi occupé de la mienne....

CIDALISE.

Encore une fois, briſons là. J'aimerois autant lire Clélie, que de vous entendre.

SCENE X.

LUCILE, CIDALISE, MARTON, ÉRASTE.

LUCILE.

AH ! ma Couſine, vous ne ſavez pas ; je paſſerai tout le ſoir avec vous ; ma mere ne revient que demain.

CIDALISE.

Vous coucherez auſſi avec moi, ſi vous voulez.

LUCILE.

J'ai ordre de coucher chez ma tante ; mais n'importe, c'eſt à faire à être un peu grondée. (*A Éraſte.*) Ah ! vous voilà, Monſieur : vraiment vous avez querellé tantôt Monſieur le Comte bien mal-à-propos.

ÉRASTE.

Mademoiſelle, je ſuis prêt à lui faire toutes les ſatisfactions que vous m'ordonnerez.

LUCILE.

Écoutez ; ſans moi, je vous réponds qu'il n'auroit pas ſouffert ce que vous lui avez dit ; Monſieur le Comte a du courage, au moins.

ÉRASTE.

Puiſque vous l'aimez, je lui crois tout le mérite qu'un Gentilhomme peut avoir.

LUCILE.

Ma Couſine, il eſt là.

CIDALISE.

Faites-le entrer, Marton.

(*Marton ſort.*)

SCENE XI.

CIDALISE, LUCILE, ÉRASTE.

LUCILE.

MONSIEUR, faites-lui bien des honnêtetés, je vous prie.

ÉRASTE.

Il sera content, je vous en réponds.

SCENE XII.

CIDALISE, LUCILE, ÉRASTE, LE COMTE.

LUCILE.

VOus arrivez toujours le dernier, Monsieur le Comte; hem, patience.

ÉRASTE, *au Comte.*

Je crois, Monsieur, que vous voudrez bien me pardonner, si tantôt.

LE COMTE.

Vous n'êtes pas excusable, Monsieur, d'avoir pu croire qu'on me préférât à vous.

CIDALISE.

Oh ! demeurons-en là, s'il vous plaît. Ces Meſſieurs, ſi l'on vouloit les laiſſer faire, paſſeroient bien plus de temps à ſe louer, qu'ils n'en ont mis à ſe quereller. Paſquin n'eſt point revenu ?

ÉRASTE.

Où l'avez-vous envoyé ?

CIDALISE.

Il eſt allé chercher des truffes.

LUCILE.

Des truffes ?

CIDALISE.

Oui, ma Couſine.

LUCILE.

Vraiment, j'en ſuis bien aiſe ; car je les aime bien.

LE COMTE, *à Cidaliſe.*

Lucile m'a dit, Madame, que vous feriez parler à Madame ſa mere de la choſe du monde que je ſouhaite le plus.

CIDALISE.

Nous parlerons de cela dans un autre temps.

SCENE XIII.

CIDALISE, LUCILE, ÉRASTE, PASQUIN, LE COMTE.

CIDALISE.

HÉ ! voilà Pasquin.

PASQUIN.

Oui vraiment, me voilà ; & j'ai bien vu l'heure que vous ne me voyiez d'aujourd'hui.

ÉRASTE.

Comment ?

PASQUIN.

J'ai pris querelle à votre porte.

CIDALISE.

Avec qui ?

PASQUIN.

Avec Messieurs du Guet. Ces Messieurs-là se connoissent fort mal en gens. Si je n'avois point été embarrassé, comme je l'étois....

LE COMTE.

Qu'aurois-tu fait ?

PASQUIN.

J'aurois couru comme un diable, & je me serois bien moqué d'eux.

SCENE XIV.

CIDALISE, LUCILE, ÉRASTE, LE COMTE, PASQUIN, MARTON.

MARTON.

Bon ſoir, Paſquin.

PASQUIN.

Bon ſoir, Marton. Ils me prenoient pour un voleur, à ce qu'ils diſoient; mais je crois, par ma foi, qu'ils me vouloient voler eux-mêmes. La peſte! qu'ils ont le nez fin! Ils m'ont ſuivi plus de trois rues: ces truffes que je portois les guidoient merveilleuſement. Enfin je ſuis arrivé à la petite porte; j'ai voulu l'ouvrir avec la clef qu'Éraſte m'a laiſſée; au diablezot; j'ai trouvé, je penſe, plus de quarante mille trous de ſerrure, ſans trouver le véritable. Ces Meſſieurs ſe ſont arrêtés; ma crainte a redoublé, & leurs ſoupçons auſſi. (*Avec trois ſons de voix différens.*) Il veut crocheter cette porte, diſoit l'un. C'eſt un voleur, diſoit l'autre.... Il faut le mener au Châtelet... Enfin j'ai vu l'heure que nous allions capituler; & je me trouvois déja fort heureux de me retirer ſain & ſauf, ſans armes ni bagages, c'eſt-à-dire, ſans truffes, ratafia, ni vin de Champagne.

ÉRASTE.

Tu as ouvert la porte à la fin?

PASQUIN.

Ah! ma foi, il étoit temps. Oh! çà, que ferai-je de tout ceci?

CIDALISE.

Marton, aidez-lui. Suis-la, Pasquin.

SCENE XV.

CIDALISE, LUCILE, LE COMTE, ÉRASTE.

CIDALISE.

Allons, divertissons-nous bien ce soir. Je vous prie, Éraste, serez-vous de bonne humeur aujourd'hui? Ne vous passera-t-il rien par la tête?

ÉRASTE.

Non, Madame, de ma vie. Si vous continuez de répondre à ma tendresse, vous me trouverez toujours l'homme du monde le plus reconnoissant.

CIDALISE.

Et plus de jalousie, sur-tout?

ÉRASTE.

Je ferai un effort pour n'en plus avoir. Mais vous, de votre côté, essayez, autant que vous pourrez, d'éviter les occasions qui pourroient m'en donner.

CIDALISE.

Je vous le promets.

LE COMTE, *à Lucile.*

Et vous, Mademoiselle, que me promettez-vous ?

LUCILE.

D'être toujours comme je suis.

SCENE XVII.

CIDALISE, LUCILE, ÉRASTE, LE COMTE, MARTON.

MARTON, *parle à l'oreille de Cidalise.*

MADAME....

ÉRASTE, *à Cidalise.*

Que vous dit-elle ?

CIDALISE, *à Éraste.*

Ne vous voilà-t-il pas d'abord en campagne ? (*A Marton.*) Dites que je suis empêchée.

MARTON.

Mais, Madame....

ÉRASTE.

Oh ! pour cela, Madame, je ne puis y tenir. Je ne sais pas ce que je n'aimerois point mieux, que de voir parler à l'oreille. Ne me faites point souffrir davantage, je vous prie.

LUCILE, *à Cidalise.*

Hé ! ma Cousine....

LE COMTE, à *Cidalise.*

Hé ! Madame.....

CIDALISE.

Non, il ne le ſaura pas. (*A Marton.*) Je veux leur parler.

(*Marton ſort.*)

SCENE XVII.

CIDALISE, LUCILE, ÉRASTE, LE COMTE.

ÉRASTE.

JE veux pénétrer ce myſtere.

CIDALISE, *à Éraſte.*

Monſieur....

ÉRASTE.

Madame.

CIDALISE.

Vous me fâchez bien fort.

ÉRASTE.

Dites-moi donc ce que c'eſt.

CIDALISE.

Je vous le dirai ; mais je romps avec vous....

ÉRASTE.

Voilà qui eſt fait, je ne vous le demande plus ; mais j'en mourrai.

CIDALISE.

A préſent que vous êtes raiſonnable, je veux bien vous le dire ; mais, quand vous l'aurez ſu, ne ceſſez pas de l'être.

ÉRASTE.

Non, je vous le proteſte.

CIDALISE.

Ce ſont deux hommes que vous ne connoiſſez point, qui viennent d'éclaircir que depuis long-temps je me moquois d'eux. Ils vouloient m'épouſer l'un & l'autre. Ne vous alarmez point, j'avois intérêt de les ménager ; l'un étoit mon Rapporteur ; l'autre me prêtoit de l'argent : mon procès eſt gagné, je n'ai plus beſoin d'eux, dictez-moi la réponſe, je la leur ferai, ou parlez-leur vous-même.

LE COMTE.

Il paroît de la bonne foi dans le procédé de Madame.

CIDALISE.

Tout cela ne le ſatisfait point encore. (*A Eraſte.*) A quoi rêvez-vous ?

ÉRASTE.

A rien, Madame.

SCENE XVIII.

CIDALISE, ÉRASTE, LUCILE, LE COMTE, PASQUIN, M. DURCET, M. BASSET.

CIDALISE.

QU'entends-je là ?

PASQUIN, *à M. Durcet.*

Non, vous n'entrerez pas.

M. DURCET.

Retire-toi, mon ami.

PASQUIN.

Il n'y a ami qui tienne ; vous n'entrerez pas.

M. BASSET, *à Pasquin.*

Ote-toi de-là, mon enfant.

PASQUIN.

Voilà un méchant pese.

(*Il sort.*)

SCENE XIX.

CIDALISE, LUCILE, ÉRASTE, LE COMTE, M. DURCET, M. BASSET.

M. DURCET, *à Cidaliſe.*

LEs ſoins que j'ai pris pour vous, Madame, méritoient une autre récompenſe.

M. BASSET, *à Cidaliſe.*

Je ſuis honteux d'avoir été ſi long-temps votre dupe.

M. DURCET.

Je ſuis ravi d'être déſabuſé.

M. BASSET.

Monſieur Durcet me fuyoit, & je fuyois Monſieur Durcet, quand nous n'avions que vous à fuir.

CIDALISE.

Qu'y a-t-il donc, Meſſieurs?

M. DURCET.

Nous ne ſommes pas ici en lieu, Madame, de nous expliquer davantage.

M. BASSET.

Et moi je voudrois que tout Paris fût ici pour lui donner plus de confuſion.

ÉRASTE, *à M. Basset.*

Tout beau, tout beau, Monsieur. Je ne sais qui vous êtes ; mais apprenez à parler plus civilement à des Dames.

M. BASSET.

Ah ! vraiment il y a long-temps que l'on ne m'apprend rien. C'est moi qui montre aux autres.

ÉRASTE, *à Cidalise.*

Qui est cet homme-là, Madame ?

CIDALISE, *à Eraste.*

Laissez-le en repos, je vous prie.

M. BASSET.

Je m'appelle Monsieur Basset, entendez-vous ?

ÉRASTE.

Hé bien ! Mons. Basset, n'étoit la considération que j'ai pour ces Dames, je vous jetterois par les fenêtres.

M. BASSET.

Tout cela s'appelle des façons de parler.

ÉRASTE.

Mon petit drôle....

CIDALISE, *à Eraste.*

Hé ! taisez-vous. (*A M. Basset.*) Mon pauvre Monsieur Basset, il ne faut point vous abuser davantage ; je ne vous ai jamais aimé. Vous m'avez fait plaisir, & je l'ai reconnu en vous pardonnant l'audace que vous avez eu de vouloir m'épouser. Pour les mille pistoles que je vous dois, je vous les rendrai au premier jour.

M. BASSET.

Vous ſerez ſort bien, Madame; vous ſerez fort bien.

(Il ſort.)

SCENE XX.

CIDALISE, LUCILE, ERASTE, LE COMTE, M. DURCET.

CIDALISE, *à M. Durcet.*

Pour vous, Monſieur, dans la néceſſité de mes affaires, il m'étoit important de gagner les bonnes graces de mon Rapporteur: vous m'avez perſuadée que j'y avois réuſſi par les ſoins que vous avez eus de mon procès, je vous en remercie; & croyez que j'aurois regardé comme l'honneur que vous me faiſiez de vouloir m'épouſer, ſi je n'avois été engagée depuis long-temps avec Monſieur.

M. DURCET.

Meſſieurs, Meſdames, toute la Compagnie, je vous donne le bon ſoir.

SCENE XXI.

CIDALISE, LUCILE, ÉRASTE, LE COMTE.

ÉRASTE.

CE Monſieur Baſſet-là a les épaules bien larges.

LE COMTE.

En vérité, Monſieur, vous devriez être content; vous lui en avez aſſez dit, & trop même.

ÉRASTE.

Oui; mais j'en ai trop peu fait.

CIDALISE, *à Éraſte.*

Ne deviendrez-vous jamais ſage?

ÉRASTE.

Hé! Madame... Je m'en vais.

(*Il ſort.*)

SCENE XXII.

CIDALISE, LUCILE, LE COMTE.

LUCILE.

OU va-t-il donc?

CIDALISE.

Que ſait-il? C'eſt un fou; je ne prends pas garde à ce qu'il fait.

SCENE XXIII.

CIDALISE, LUCILE, LE PETIT CHEVALIER, LE COMTE.

CIDALISE.

HÉ ! ma Couſine, voilà votre petit frere. (*Au petit Chevalier.*) Hé ! bon ſoir, le petit bon-homme.

LE PETIT CHEVALIER.

Oui, oui, bon ſoir. Ah ! Ah ! ma ſœur, vous dites que vous allez chez ma tante, & je vous trouve ici !

LUCILE.

Et vous, Monſieur, qui vous a permis d'y venir à l'heure qu'il eſt ?

LE PETIT CHEVALIER.

C'eſt ma mere qui eſt revenue, & qui m'envoie vous chercher. Hé ! là, là, vous ne ſerez pas mal grondée. (*Appercevant le Comte.*) Et voilà auſſi mon gourmand qui mangeoit toutes les confitures ſans m'en donner !

LUCILE.

Ah ! ma Couſine, il dira tout à ma mere.

CIDALISE.

Laiſſez-moi faire. Oh ! çà, mon cher petit Couſin, voudrois-tu nous faire un plaiſir ?

LE PETIT CHEVALIER.

C'eſt ſelon. Vous ne me tromperez pas. Premierement, ma mere m'a envoyé ici, pour voir ce que ma ſœur y faiſoit, & je m'en vais le lui dire.

CIDALISE.

En vérité, vous êtes un franc petit ſot.

LE PETIT CHEVALIER.

Sot, tant qu'il vous plaira; mais je le ferai comme je vous le dis.

CIDALISE.

Quoi! mon Couſin, ſi, par exemple, on vous donnoit des confitures tout plein vos poches, & un Louis d'or pour aller jouer à la paume, pour dire ſeulement que vous avez trouvé votre ſœur couchée & endormie chez ma tante; vous ne le feriez pas?

LE PETIT CHEVALIER.

Il faudroit voir. Il eſt bien aiſé déja de prendre un Louis & des confitures; mais pour mentir à ma mere, cela n'eſt pas ſi aiſé que vous croyez.

CIDALISE.

Pour ne nous point embrouiller, débarraſſons-nous des choſes aiſées. Tiens, voilà le louis; & je te vais donner des confitures.

LE PETIT CHEVALIER.

Voyez-vous! il faut me recommencer les choſes plus d'une fois à moi; d'abord j'ai de la peine à les comprendre.

LUCILE.

Mais, mon frere, il ne faut que dire à ma mere que je ſuis chez ma tante, & que je ſuis couchée.

LE PETIT CHEVALIER.

Taiſez-vous, vous ne ſavez ce que vous dites; ma Couſine ſe fait bien mieux entendre que vous.

CIDALISE.

Mais point, mon Couſin; elle vous dit la choſe comme il faut.

LE PETIT CHEVALIER.

Pardonnez-moi, elle n'a point parlé de confitures.

CIDALISE.

Hé bien ! en voilà; nous entendez-vous mieux ?

LE PETIT CHEVALIER.

Oh ! je vous entends à préſent. Que faut-il faire ? Dire à ma mere que ma ſœur eſt chez ma tante ?

CIDALISE.

Oui.

LE PETIT CHEVALIER.

Qu'elle eſt couchée ?

CIDALISE.

Oui.

LE PETIT CHEVALIER.

Ne trouvez-vous point encore quelque petite difficulté ?

LUCILE.

Oh ! faites ce qu'on vous dit, ou rendez l'argent & les confitures.

LE PETIT CHEVALIER.

Allez, allez, je me moquois de vous. Ma mere n'eſt point revenue : mais je me ſuis bien douté que ma ſœur étoit ici avec Monſieur le Comte.

CIDALISE.

Peſte ſoit du petit fripon ! Voyons ce que fait Lafle : & que l'on mette le couvert.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CIDALISE, MARTON.

CIDALISE.

AH! juſte Ciel! Qui a jamais ouï parler d'une ſemblable perfidie?

MARTON.

Madame....

CIDALISE.

J'étois prête d'entrer dans la chambre de mon oncle, pour lui donner le bon ſoir....

MARTON.

Hé bien?

CIDALISE.

Ma tante étoit auprès de lui; j'ai eu la curioſité d'écouter ce qu'ils diſoient.

MARTON.

Que diſoient-ils?

CIDALISE.

Ils prenoient leurs meſures pour me faire partir demain. Je ſuis au déſeſpoir.

MARTON.

Allons, allons, Madame, ne vous affligez point. Contre fortune, bon cœur. Quand on a de l'esprit, on se divertit par-tout.

CIDALISE.

Que ferons-nous dans ce vilain Château?

MARTON.

Nous médirons de Madame votre tante; il y aura là de quoi nous occuper six mois.

CIDALISE.

On ne peut pas toujours médire.

MARTON.

Nous trouverons mille amusemens.

CIDALISE.

Hé! quoi encore?

MARTON.

Mais que sais-je, moi? Casser les vitres, les miroirs; rompre, briser les meubles; mettre le feu à la maison; il y a cent petites choses récréatives comme cela.

SCENE

SCENE II.

CIDALISE, ÉRASTE, MARTON, PASQUIN, LE COMTE, LUCILE, LE PETIT CHEVALIER.

CIDALISE.

AH! Éraſte, je vais vous dire adieu.

ÉRASTE.

Que dites-vous?

CIDALISE.

Oui, je vous dis adieu; & c'eſt vous qui en êtes la cauſe.

ÉRASTE.

Moi?

CIDALISE.

Oui, vous. Les honnêtetés que vous fîtes à ma tante, les premiers jours que vous vîntes ici, & qu'elle prit pour les commencemens d'une grande paſſion, l'ont déterminée à ce que vous voyez aujourd'hui.

ÉRASTE.

A quoi donc, Madame?

CIDALISE.

A m'éloigner, pour ne plus trouver d'obſtacles à ſa tendreſſe.

ÉRASTE.

Ah ! ſi elle ſe flatte par-là de me rendre ſenſible....

CIDALISE.

N'en parlons plus, me voilà réſolue à tout.

ÉRASTE.

A quoi donc, Madame ?

CIDALISE.

A partir demain.

ÉRASTE.

Quoi ! Madame, je ne vous verrai plus ?

CIDALISE.

Je ſuis la plus à plaindre, Éraſte. On trouve ici de quoi diſſiper ſes chagrins ; mille plaiſirs, qu'on ne peut éviter, conſolent de n'être pas auprès de ce qu'on aime, & bien ſouvent une conquête nouvelle ne vous en laiſſe pas le moindre ſouvenir : mais moi qui vais paſſer une année entiere à la Campagne, que la plus belle ſaiſon ne pourroit me rendre agréable, qui, pour objets les plus plaiſans..... Ah ! je vous prie, laiſſez-moi m'étourdir là-deſſus ; les réflexions me tuent. J'ai encore une nuit à demeurer ici, je veux en employer tous les momens à déſeſperer mon oncle, & ma tante.

MARTON.

Bon cela.

ÉRASTE.

Hé ! Madame, ne ferions-nous pas mieux de prendre des meſures ?.....

CIDALISE.

Je veux paſſer toute la nuit à danſer.

MARTON.

Fort bien.

CIDALISE.

Commençons par faire medianoche. Quelle heure eſt-il ?

MARTON.

Il n'eſt que dix heures.

PASQUIN.

Si vous voulez, Madame, je ferai ſonner minuit à la pendule.

ÉRASTE.

Hé ! de grace, Madame, parlez-moi.

CIDALISE.

Tout-à-l'heure. Je veux avoir des violons ce ſoir.

MARTON.

Ne voulez-vous pas auſſi des tambours & des trompettes, pour réveiller toute la maiſon ?

CIDALISE.

Je ne raille point ; je veux donner le bal.

ÉRASTE.

Hé ! Madame, vous les animerez d'une maniere.....

CIDALISE.

Je n'ai plus rien à ménager.

ÉRASTE.

Mais, croyez-moi.....

CIDALISE.

Ah ! je vous prie, laiſſez-moi en repos.

ÉRASTE.

En vérité, Madame, vous avez bien peu de conſidération pour moi. Quoi! dans le temps qu'il faut nous ſéparer, tout ce que vous penſez n'a pas le moindre rapport à ma tendreſſe!

CIDALISE.

Ah! Éraſte, que vous me fatiguez! Que voulez-vous que je vous diſe?

ÉRASTE.

Ce que je veux que vous me diſiez!

CIDALISE.

Marton, ſongez à notre ſoupé.

MARTON.

C'eſt aſſez.

ÉRASTE.

M'écrirez-vous?

CIDALISE, *à Éraſte.*

Oui. (*à Marton.*) Faites mettre des bougies partout.

MARTON.

Il y en aura.

ÉRASTE.

Hé! Madame, de grace, écoutez-moi....

CIDALISE.

Je vous écoute..... je vous écoute, vous dis-je. Mais, à propos, que vouloit cet homme de tantôt? L'avez-vous vu?

ÉRASTE.

Oui, Madame; ...

CIDALISE.

Que vouloit-il ?

ÉRASTE.

Me rendre une lettre.

CIDALISE.

De qui ?

ÉRASTE.

De quelqu'un qui vouloit ſe divertir apparemment.

CIDALISE.

Eſt-ce l'écriture d'une femme ?

ÉRASTE.

Je ne ſais.

CIDALISE.

Montrez-la moi.

ÉRASTE.

Je vais vous la donner.

(*Il cherche la lettre dans ſes poches.*)

CIDALISE.

Dépêchez-vous.

ÉRASTE.

Un moment, s'il vous plaît.

CIDALISE.

L'avez-vous ?

ÉRASTE.

Pas encore.

CIDALISE.

Vous me faites mourir.

ÉRASTE.

La voici.

CIDALISE.

Ah ! Je reſpire.

ÉRASTE.

Non ; ce n'eſt pas elle.

CIDALISE.

Eſt-elle eſt perdue ?

ÉRASTE.

La voilà.

CIDALISE.

Je la veux lire.

(*Elle lit.*)

» Je ne veux point vous laiſſer acheter, par des » ſoins, une tendreſſe que rien ne ſauroit payer, que » la vôtre. Si vous m'aimez, comme on me l'a voulu » faire croire, je ſuis contente ; mais ceſſez d'en » faire confidence à d'autres qu'à moi ; cachez mê- » me, ſi vous pouvez, à celui qui vous rendra ma » lettre, le plaiſir qu'elle doit vous donner ; & trou- » vez les moyens de me faire tenir une réponſe, où je » trouve dans chaque ligne que vous m'aimerez éter- » nellement.

Marton, c'eſt une lettre de ma tante.

MARTON.

Ah ! Madame !

ÉRASTE.

Que voulez-vous dire ?

CIDALISE, *à Eraſte.*

Vous le ſaurez. Je ne ſortirai point de Paris, Eraſte.

(*Elle veut mettre la lettre dans ſa poche & la laiſſe tomber à terre.*)

ÉRASTE.

Vous n'en ſortirez point ?

CIDALISE.

Non, vous dis-je. Que ferons-nous ? N'irons-nous pas au Bal ?

ÉRASTE.

Vous ſavez que je fais tout ce qu'on veut.

LUCILE.

Monſieur le Comte, le voulez-vous bien ? Nous ſouperons après, ma couſine.

LE COMTE, *à Lucile.*

Vous n'avez qu'à commander, Mademoiſelle.

CIDALISE.

Avez-vous là votre carroſſe ?

ÉRASTE.

J'ai le mien au bout de la rue.

LE COMTE.

Le mien y eſt auſſi.

CIDALISE.

Voilà qui eſt bien. Comment nous déguiſerons-nous ? Pour moi je ne veux qu'un maſque.

LUCILE.

Et moi, ma couſine ?

MARTON.

Prenez-en un auſſi.

LE PETIT CHEVALIER.

Et moi ?

LUCILE.

Et vous, vous irez vous coucher.

LE PETIT CHEVALIER.

Non pas, s'il vous plaît.

SCENE III.

CÉPHISE, CIDALISE, LUCILE, MARTON, ÉRASTE, LE COMTE, LE PETIT CHEVALIER, PASQUIN.

CÉPHISE *frappe à la porte.*

CIDALISE.

NE heurte-t-on pas ?

LE COMTE.

On heurte aſſurément, Madame.

LUCILE.

Ah ! ma couſine, c'eſt peut-être ma tante.

CIDALISE.

Hé bien ! Quand ce ſeroit elle, faut-il tant s'étonner ? Laiſſez-moi parler. Paſſez dans ma chambre, Eraſte.

LE COMTE.

Et moi, Madame ?

CIDALISE.

Et vous auſſi.

SCENE IV.

CÉPHISE, CIDALISE, LUCILE, MARTON.

CIDALISE *va à la porte.*

QUI eſt là ?

CÉPHISE, *de dehors.*

Ouvrez.

CIDALISE.

Qui eſt là ?

CEPHISE.

Ouvrez, vous dis-je.

CIDALISE, *ayant ouvert la porte.*

Ah ! ah ! c'eſt ma tante.

CÉPHISE, *entrant.*

Oui, ma niece, c'eſt moi.

CIDALISE.

Eh ! qui vous fait venir ici à l'heure qu'il eſt ?

CÉPHISE.

Monſieur Durcet a pris la peine de m'avertir qu'on ſe préparoit ici à paſſer une bonne nuit.

CIDALISE.

Madame, je me trouvois mal.

CÉPHISE.

Vous trouvez là de bons remedes.

MARTON.

Le Medecin lui a ordonné de faire medianoche.

CIDALISE.

J'ai voulu attendre minuit pour manger gras.

CÉPHISE.

Et vous, Lucile, que faites-vous ici ?

CIDALISE.

J'ai cru que vous ne trouveriez pas mauvais ſi je la tenois à coucher avec moi.

CÉPHISE, *à Lucile.*

Vous uſez bien des permiſſions qu'on vous donne ! Laiſſez-moi faire, on trouvera les moyens de vous mettre à la raiſon.

CIDALISE, *à Céphiſe.*

Oh ! Madame, je vous prie, faites-nous bonne mine. (*A Lucile.*) Ma couſine, ne vous chagrinez point ; elle eſt bonne perſonne, je la connois ; un quart-d'heure d'entretien tête-à-tête nous la rendra favorable.

CÉPHISE.

Nous verrons à la fin qui plaiſantera le plus longtemps.

CIDALISE.

En vérité, Madame, ſi vous êtes ſi farouche, je vous ferai prier par des gens pour qui vous ne ſerez pas ſi cruelle!

CÉPHISE.

Que voulez-vous donc dire? expliquez-vous.

CIDALISE.

J'ai bien de la peine à me faire entendre. (*Elle appelle.*) Éraſte.

SCENE V.

ÉRASTE, CÉPHISE, CIDALISE, LUCILE, MARTON.

CIDALISE, *à Eraſte.*

PRIEZ Madame de ne ne nous point être ſi contraire.

CÉPHISE, *à part.*

Je ſuis trahie.

SCENE VI.

CIDALISE, CÉPHISE, LUCILE, ÉRASTE, LE COMTE, LE PETIT CHEVALIER, PASQUIN, MARTON.

LE PETIT CHEVALIER.

HÉ! bon ſoir, ma tante; voulez-vous venir au Bal?

CIDALISE.

Oui-dà, elle y viendra: pourquoi non?

CÉPHISE.

Vous voulez bien que je me retire.

CIDALISE.

Nous avons le plus joli ſoupé du monde; vous en ſerez, s'il vous plaît.

(*Éraſte, par un regard de tendreſſe affectée, invite Céphiſe à reſter.*)

CÉPHISE, *amoureuſement.*

Je ferai tout ce que vous voudrez.

CIDALISE.

Ne vous avois-je pas bien dit que c'étoit la meilleure perſonne du monde? Elle entend les choſes à demi-mot.

SCENE VII.

DAMIS, CIDALISE, CÉPHISE, LUCILE, MARTON, ÉRASTE, LE COMTE, LE PETIT CHEVALIER, PASQUIN.

DAMIS *frappe à la porte.*

LUCILE.

ON frappe à la porte.

MARTON, *à Cidalise.*

Madame, c'eſt votre oncle.

CIDALISE, *à Céphiſe.*

Madame, voyez; c'eſt à préſent votre affaire: empêchez-le d'entrer, ſi vous pouvez.

CÉPHISE.

Ne remuez point, tous; ne faites point de bruit; cachez les flambeaux.

(*Paſquin met les bougies ſous la table.*)

CÉPHISE *va à la porte.*

Qui eſt là?

DAMIS, *de dehors.*

Eſt-ce vous, ma femme?

CÉPHISE.

Eſt-ce vous, Monſieur?

DAMIS, *de dehors.*

C'eſt moi-même, ouvrez.

CÉPHISE.

Avez-vous là de la lumiere?

DAMIS, *de dehors.*

Oui.

CÉPHISE.

Éteignez-la.

DAMIS, *de dehors.*

Eh pourquoi?

CÉPHISE.

Éteignez-la, vous dis-je.

DAMIS, *de dehors.*

Elle eſt éteinte.

CÉPHISE, *ayant ouvert la porte, le fait entrer.*

Donnez-moi la main. Que venez-vous faire ici?

DAMIS.

Qu'y venez-vous faire vous-même?

CÉPHISE.

Monſieur Durcet me vient d'envoyer dire qu'on ſe préparoit à faire médianoche ici, & qu'Éraſte & d'autres encore devoient s'y trouver.

DAMIS.

Monſieur Baſſet m'a fait dire la même choſe.

CÉPHISE.

Cela n'eſt pas vrai cependant : il y a près d'une demi-heure que je ſuis ici, je n'entends rien.

DAMIS.

Et comment y êtes-vous entrée ?

CÉPHISE.

N'ai-je pas une clef de cet appartement ? Allez, retirez-vous. Prenez garde de tomber ſur la montée. Je veux examiner ceci. A moins qu'ils ne ſoient dans la chambre où elle couche.... Laiſſez-moi faire ; s'il me paroît la moindre choſe, j'irai vous avertir.

DAMIS, *s'en allant.*

Bon ſoir, Madame.

CÉPHISE.

Bon ſoir, Monſieur.

(*Paſquin veut reprendre les bougies.*)

CÉPHISE, *à Paſquin.*

Attendez.

DAMIS.

Que dites-vous ?

CÉPHISE, *à Damis.*

Je dis que vous n'alliez pas ſi vîte, de peur de vous bleſſer.

(*Après que Damis eſt ſorti, & que Céphiſe a fermé la porte, Paſquin met les bougies ſur la table.*)

SCENE VIII.

ÉRASTE, LE COMTE, LE PETIT CHEVALIER, CIDALISE, CÉPHISE, LUCILE, MARTON, PASQUIN.

ÉRASTE.

LE voilà parti.

CÉPHISE.

Vous voyez, ma niece, que je ne ſuis pas ſi mauvaiſe qu'on s'imagine.

CIDALISE.

Moi, ma tante? Vous êtes la meilleure perſonne du monde, quand vous voulez. Oh!çà, voyons donc, n'irons-nous pas au Bal?

CÉPHISE.

Je vous prie de m'en diſpenſer.

CIDALISE.

Oh! ma tante, vous y viendrez.

LE PETIT CHEVALIER.

Ma tante danſe à merveille.

CÉPHISE.

Ce n'eſt point parce que je danſe mal que je n'y veux point aller.

MARTON, *à part.*

La vieille folle !

LUCILE.

Marton, ne vient-elle pas ?

MARTON.

Pourquoi non ?

CIDALISE.

Il faut que Pasquin reste ici pour nous ouvrir la porte.

ÉRASTE, *à Pasquin.*

Parle donc, hé !

PASQUIN.

Monsieur ?

ÉRASTE.

Ne t'endors pas au moins, quand il faudra nous ouvrir.

MARTON.

Je ne m'y fie pas ; je vais prendre la clef.

SCENE IX.

PASQUIN, *ſeul.*

BONNE petite vie, par ma foi ! Si l'oncle revenoit, cela ſeroit tout-à-fait drôle. Ce ſont leurs affaires ; la mienne eſt, à préſent, de voir s'il n'y a point quelqu'une de ces bouteilles de trop. Voilà, juſtement, ce qu'il me faut. A vous, Monſieur Paſquin. ....Monſieur je vous ſuis fort obligé..... Allons donc, point de façon.... Je ſuis votre ſerviteur.... Il faut que vous me faſſiez raiſon de la ſanté que je viens de vous porter.... Ah ! de tout mon cœur... Buvez donc. Voilà un brave homme. Ta, ta, ta, lera. Je ſuis un peu rond, franchement ; il ne faut pourtant point ſe rebuter. A vos inclinations, Monſieur Paſquin.... Ah ! il ne ſera pas dit que Monſieur Paſquin demeure court. (*Appercevant la Lettre que Cidaliſe a laiſſé tomber.*) Mais quel eſt ce papier ? Je gage que c'eſt quelque lettre que mon maître aura laiſſé tomber. (*Il la ramaſſe.*) Juſtement. Il faut toujours que je répare ſes ſottiſes.

SCENE X.

DAMIS, PASQUIN, UN LAQUAIS, *avec une lumiere.*

DAMIS *frappe à la porte.*

PASQUIN.

ON frappe. Qui eſt là ?

DAMIS, *de dehors.*

Ouvrez.

PASQUIN.

Je ne ſaurois.

DAMIS, *de dehors.*

Eh ! faut-il tant de façons? Qui peut ouvrir le jardin à l'heure qu'il eſt ? (*Entrant, avec le Laquais, à Paſquin.*) Que fais-tu là ?

PASQUIN.

Vous voyez, je tâche d'adoucir les miſeres de la vie.

DAMIS.

Où eſt Cidaliſe ?

PASQUIN.

Où elle eſt ?

DAMIS.

Oui.

PASQUIN.

Je ne ſais. Tenez, Monſieur Damis, voulez-vous boire un coup ?

DAMIS.

A qui parles-tu, coquin ?

PASQUIN.

Il eſt de Champagne, Monſieur Damis.

DAMIS, *au Laquais.*

Allez dire à ma femme qu'elle deſcende ici.

(*Le Laquais ſort.*)

SCENE XI.

DAMIS, PASQUIN.

PASQUIN.

MADAME Damis ? Elle eſt allée au Bal, Monſieur.

DAMIS.

Ma femme au Bal !

PASQUIN.

Oui-dà, au Bal ; elle danſe fort bien.

DAMIS.

Je ſuis bien fou de m'arrêter à ce que me dit un ivrogne. Mais quel papier tiens-tu là ?

PASQUIN.

Je n'en ſais encore rien. Je l'ai trouvé, & je vais le lire.

DAMIS.

C'eſt ſans doute un billet de ma niece pour ton Maître : donne, je veux le voir.

PASQUIN.

Un moment. Il faut être prudent ; &, conſcien-cieuſement, je ne puis vous le donner qu'après l'avoir lu.

DAMIS *lui prend la lettre.*

Eh ! donne donc, Maraud.

(*Il lit la ſuſcription.*)

» Pour Eraſte ». Juſtement.

PASQUIN.

Souvenez-vous que c'eſt un vol que vous me faites.

DAMIS, *liſant la Lettre.*

Que vois-je ? Ai-je bien lu ? Quoi ! ma femme !... Voilà donc le motif qui la faiſoit agir ! Voilà donc la cauſe de ſa haine pour ma Niece ! C'étoit ſon amour pour Éraſte qui l'engageoit à tout employer pour m'empêcher de conſentir à ſon mariage avec Cidaliſe. La malheureuſe ! Contraignons-nous. Ne faiſons point un éclat indiſcret. (*Il met la lettre dans ſa poche.*) Et toi, maraud, ſors d'ici, & garde-toi d'y jamais revenir.

PASQUIN.

En vérité, ce n'eſt pas ma faute.

DAMIS.

Sors d'ici, ou je t'aſſomme.

PASQUIN.

Je ſuis trop honnête pour ne pas obéir.

(*Il ſort.*)

SCENE XII.

DAMIS, *ſeul.*

QUEL parti prendre? Celui de la punir; & de me venger, en mariant ma Niece à l'objet de ſes amours: après quoi je ſaurai..... Les voici. Sans entrer en aucun détail, mettons cet inſtant à profit.

SCENE XIII.

CIDALISE, ÉRASTE, DAMIS.

CIDALISE, *à Eraſte.*

LE carroſſe du Comte s'eſt rompu bien mal-à-propos.

ÉRASTE.

Le mien eſt allé les reprendre, & doit remener Lucile, & votre tante qui s'eſt très-dangereuſement bleſſée en tombant.

CIDALISE.

Ah Ciel ! Je vois mon oncle.

DAMIS.

Ma niece, mes remontrances, mes avis, mes menaces même, n'ont pu vous contraindre à prendre un train de vie plus convenable ; un mari ſera peut-être plus heureux que moi. Demain vous épouſerez Monſieur. Votre pere me laiſſe le maître de diſpoſer de votre ſort ; & je me flatte qu'une fois, au moins, vous voudrez m'obéir.

CIDALISE.

Ah ! mon oncle.....

ÉRASTE.

Que de graces à vous rendre, Monſieur !

DAMIS.

Point de remerciemens. Je me contente, & cela me ſuffit. Mais j'exige qu'auſſitôt unis enſemble vous ſortiez de ma maiſon, & ne me revoyiez jamais. Je l'exige ; j'ai mes raiſons. A demain la noce ; je vais donner mes ordres pour cela. (*A part.*) Perfide ! je te rendrai, du moins, tourment pour tourment ; & ta douleur me vengera de l'outrage que tu me fais.

(*Il ſort.*)

SCENE XIV. ET DERNIERE.

CIDALISE, ÉRASTE.

CIDALISE.

QUE penſer de ſon trouble ? Quel changement inopiné ! A quoi l'attribuer ?

ÉRASTE.

Eh ! qu'importe ? Ne ſongeons qu'à mon bonheur. Le partagez-vous ?

CIDALISE.

Oui, Éraſte : vous méritez que je vous aime, tâchez donc d'en être ſûr ; & ſur-tout plus de jalouſie.

ÉRASTE.

Je vous le promets. Puiſque vous conſentez à m'épouſer, je vous connois aſſez pour être perſuadé que déſormais je n'ai plus rien à craindre.

FIN.

Dufresny, Charles, sieur de La Rivière

LA COQUETTE DE VILLAGE, OU LE LOT SUPPOSÉ, COMÉDIE EN TROIS ACTES.

Représentée pour la premiere fois le 27 Mai 1715.

ACTEURS.

LE BARON, *Seigneur du Château.*

LA VEUVE, *voisine du Baron.*

ARGAN, *voisin du Baron.*

GIRARD, *Receveur du Village.*

LUCAS, *Fermier du Baron.*

LISETTE, *Fille du Fermier.*

LA COQUETTE DE VILLAGE, OU LE LOT SUPPOSÉ.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GIRARD, LA VEUVE.

GIRARD *tient deux lettres, & lit le deſſus d'une des deux.*

DE Paris. A monſieur le Baron du hameau.

Gardons-lui cette lettre ; il n'eſt pas au château.

Il met dans ſa poche la lettre du baron, & ouvre l'autre.

Et l'autre à moi Girard. J'oſe bien me promettre
Que la liſte des lots me vient dans cette lettre.
Juſtement ; mon couſin, imprimeur à Paris
Favoriſe par-là le parti que j'ai pris.
L'amour qui m'a guidé dans cette fourberie,
Fera qu'à la faveur de cette loterie,
Et de vous, j'obtiendrai la fille de Lucas.

LA VEUVE.

J'attens monſieur Argan, pourquoi ne vient-il pas ?

GIRARD, *lit la lettre.*

De Paris. Mon cher Couſin, avant que d'avoir diſtribué les liſtes que j'imprime pour la grande loterie, je vous envoye deux liſtes fauſſes & faites exprès, où j'ai mis en gros caracteres; le gros lot pour Lucas, cent mille franc; *avec la deviſe & le numero ; c'eſt ce que vous m'avez demandé pour plaiſanter dans votre Village, en faiſant croire à votre émule le Fermier Lucas qu'il a le gros lot de cent mille francs.*
Avec ceci, j'eſpere obtenir ma Liſette.
Lucas, par ce gros lot, croyant fortune faite,
Des fermes du pays me cedera les baux :
Il eſt homme à donner dans de pareils panaux.
Au fond, c'eſt pour ſon bien ; je vous ai fait comprendre
Que cela l'obligeant à me faire ſon gendre,

Il y gagnera. Mais qui vous fait tant rêver ?

LA VEUVE.

C'eſt que monſieur Argan me doit venir trouver.

GIRARD.

Bientôt dans ce château ce voiſin va ſe rendre.

LA VEUVE.

J'ai de l'impatience.

GIRARD.

Eh bien ! devez-vous en prendre.
Vous ne vous piquez pas de l'aimer tendrement ;
C'eſt un vieux épouſeur qu'on attend froidement.

LA VEUVE.

Tais-toi, Girard, tais-toi ; tu ſais que je l'eſtime.

GIRARD.

Croire vieux un vieillard, ce n'eſt pas un grand crime :
Je l'honore de plus, étant ſon receveur ;
La recette eſt petite, & pour vous de bon cœur
Je voudrois lui payer cent mille écus de rente.

LA VEUVE.

Ce ſeroit trop pour moi, demoiſelle ſuivante,
Car c'étoit mon état quand j'étois à Paris,
Mais ici j'ai de plus un garde que j'ai pris
Avec feu mon mari doyen de ce baillage.
C'eſt ainſi que je vins m'annoblir au Village ;
Bonne nobleſſe au fond, & qui vaut prix pour prix
Celle que du Village on va prendre à Paris.

GIRARD.

Reparlons de Liſette & reprenons querelle :

Se peut-il qu'ayant pris tant d'empire ſur elle,
Par droit de voiſinage & droit de parenté,
Au lieu de l'affagir par votre autorité,
Vous travailliez encore à la rendre coquette ?

LA VEUVE.

Langage de Paris ; c'eſt la rendre parfaite.

GIRARD.

Belle perfection ! helas ! bien mal lui prit
Quand vous vintes ici lui rafiner l'eſprit,
Et lui rendre le faux-plus beau & plus ſuperbe.

LA VEUVE.

A neuf ans elle étoit déjà coquette en herbe ;
Je n'ai fait que tourner ſon naturel à bien,
Afin que ſa beauté ne tournât pas à rien,
Qu'elle lui profitât par un bon mariage.
Je veux que Liſette ait le moyen d'être ſage.
Elle a pour la fortune un naturel exquis,
J'ai joint à ſes talens tout ce que j'ai d'acquis.

GIRARD.

Tant de perfections en ont fait un prodige,
Mais, en coquetterie.

LA VEUVE.

Eh ! c'eſt tant mieux, te dis-je.
C'eſt ce qui fait valoir l'eſprit & la beauté ;
Nous avons là-deſſus tant de fois diſputé.
Par coquette, j'entends une fille très-ſage,
Qui du foible d'autrui ſçait tirer avantage,
Qui toujours de ſang froid, au milieu du danger,

Profite du moment qu'elle a su ménager,
Et sauve sa raison où nous perdons la nôtre ;
Une coquette sage est plus sage qu'une autre,
Puisqu'étant exposé elle a plus combattu.
On ne le peut nier ; la plus forte vertu
C'est celle qui soutient l'épreuve la plus rude.
La coquette a des droits bien plus beau que la prude :
Le beau droit, que celui de faire des heureux !
Une prude en sa vie épouse un homme ou deux :
Mais l'habile coquette, en n'épousant personne,
Flatte, fait espérer, promet, jamais ne donne,
Et laissant à chacun l'amour & ses desirs,
Par sa sagesse enfin fait durer les plaisirs.

GIRARD.

Lisette, à mon avis, fait trop durer ma peine ;
J'ai beau m'en plaindre au pere ; hélas ! ma plainte est vaine,
Il me mépriſe.

LA VEUVE.

Oui, car tu sors de ton état ;
Tu brigues ma parente, & tu n'es qu'un pied plat.

GIRARD.

Et très-plat, d'accord : mais c'est sans me méconnoître.
Dois-je à Lucas respect ? il m'en devroit peut-être,
Mais, non ; chacun de nous prime sur son pallier,
Et qu'un Receveur soit le gendre d'un fermier,
C'est le droit du jeu.

LA VEUVE.

Bon! c'eſt le vieux jeu, ſans doute.
Je vois avec regret ton projet en déroute;
Liſette ſe repend d'avoir eu des égards,
Et n'en veut plus, dit-elle, avoir pour des Girards;
Enfin, le pere fier, & la fille cruel,
Trouvent que ta fortune eſt encor trop nouvelle:
Maltotier de village, encor dans le regrats,
Tu dois en tout pays trouver des cœurs ingrats.
Mais pendant quelque tems, agiote, grapille,
Contrôle, taille, rogne, en plein pille & répille;
A force d'encaiſſer, de compter, d'eſcompter,
Tu pourras parvenir à te faire écouter.

GIRARD.

Mon amour aujourd'hui vous paroît téméraire,
Vous blâmez mon projet, ouais, quel eſt ce myſtere?
J'ai depuis près d'un mois, rôdé, tourné, couru;
En mon abſence, helas! qu'eſt-il donc ſurvenu?
J'ouvre les yeux enfin. Lucas vient, je vous laiſſe.
Juſqu'au revoir, Madame.

LA VEUVE.

Allons à ce qui nous preſſe.

SCENE II.

LA VEUVE, LUCAS.

LUCAS.

O Forteune, ô Forteune, eſt c' baintôt que j't'aurai?

Tu t'enfuis toujour d'moi, quant eſt-c'que j't'attraprai ?

LA VEUVE.

Toujours fortune en tête ?

LUCAS.

Oui, c'eſt qu'à m'fait envie.
Je ſis ſi las, ſi las, de labourer ma vie !
Labourer pour ſtici, labourer pour ſtila !
J'ai labouré trente ans ; après trente ans me vla.
Labourer pour autrui c'eſt un p'tit labourage.
Faut labourer pour ſoi, c'eſt ça qui donn'courage.
Pour égaliſer tout, faudroit-il pas, morgoi
Que les autre' à leur tour labouriſſent pour moi ?

LA VEUVE.

Lucas voudroit d'abord monter ſur le pinacle.

LUCAS.

Tout d'un coup, oui, m'trouver tout vnu comme un miracle.
J'ai l'principal pour ça, puiſque j'ſis hazardeux ;
C'eſt pu d'a moiqué fait, il n'faut pu qu'être heureux.
A quite ou double auſſi j'ai joué, car ça m'ennuye,
J'ai quarante billets à cette loterie.

LA VEUVE.

C'eſt placer de l'argent très-prudemment.

LUCAS.

Oui dea.
Car j'aime les gros lots, j'frai ma forteun'par-là.

LA VEUVE.

Vous la ferez bientôt, Lucas, par votre fille,
Et l'amour du Baron augmente.

LUCAS.

Il en petille,
Mais ma fill'n'aura pas l'adreſſe d'l'épouſer.

LA VEUVE.

Elle eſt maligne & fine.

LUCAS.

A cmence à s'éguiſer.

LA VEUVE.

Et le Baron, qui n'eſt qu'un Baron de village,
N'as pas, comme tu ſais, grand eſprit en partage.

SCENE III.

LA VEUVE, LUCAS, LISETTE.

LUCAS.

N'Faut pas dir' c'eſt un ſot, car tout l'monde l'ſçait bien:
Mais Liſett' nous écoute. Eh vient, ma fille, eh vient:
Madame m'diſoit la, q'ton eſprit la contente,
A dit q'tes ſi ſubtile, a dit q'tes ſi ſavante....

LISETTE.

Mon pere, je ne ſçais que ce qu'elle m'apprend.

LUCAS.

Tant pis, ma fill' tant pis. Car quand la terr'ne rend

Pas pu que c'que j'y ſmons, ça n'vaut pas la culture.

LA VEUVE.

Vous avez aujourd'hui joint un peu de parure
A la ſimplicité de ce champêtre habit.

LISETTE.

C'eſt pour plaire au Baron, comme vous m'avez dit.
Je m'en ſuis fait aimer, je ſuis obéiſſante;
Et je voudrois, afin que vous fuſſiez contente,
Qu'il m'épouſât bien vîte. Ainſi c'eſt pour cela
Que j'ai pris aujourd'hui cette parure là.

LA VEUVE.

Vous l'avez fait aimer, c'eſt déjà quelque choſe:
Mais pour faire épouſer il faut doubler la doſe
De regards, de ſoupirs, de petites façons;
Mettez en œuvre enfin vos dernieres leçons.
Par de ſimples appas d'abord tâchons de plaire,
Peu d'affectation, baiſſer les yeux, ſe taire;
Paroître embarraſſé; un homme de ſang-froid
Voyant trop minauder, en croit moins qu'il n'en voit,
Il ſoupçonne, examine, & reconnoît la feinte;
Mais quand la dupe eſt priſe, affectez tout ſans craintes
Les traits les plus groſſiers de l'affectation
Loin de le rebuter charment ſa paſſion,
Et l'art eſt pris par lui pour la belle nature.

LUCAS.

Je n'comprens qu'à moitié vot'bell' prédicature.
Faut que c' qu'ou dit' ſoit beau, car vous m'ébahiſſez.

LA VEUVE.

Liſette m'entend bien.

LISETTE.

Pas tant que vous penſez :
Vous m'avez bien appris, me parlant de ces mines,
Que celles qui les font ſont des femmes bien fines ;
Mais moi qui ne ſuis pas fine comme elles ſont,
Je ne pourrois jamais faire comme elles font.

LA VEUVE.

Ah ! que vous irez loin ! vous ſavez plaire & feindre.

LISETTE.

Vous vous trompez ; en rien je ne puis me contraindre.
Si je plais au Baron, ſans feindre je lui plais ;
S'il falloit le tromper je ne pourrois jamais.
Quant je veux dire un mot contraire à ma penſée,
On le voit à mon air, je ſuis embarraſſée.

LA VEUVE.

Si le Baron pouvoit par un tendre retour,
Reparler du Contrat qu'il promit l'autre jour ;
Il eſt journalier, quinteux dans ſa tendreſſe,
On penſa profiter de ſon jour de foibleſſe.
Vous a-t-il aujourd'hui repromis ?

LISETTE.

Hélas ! non.

LA VEUVE.

Il aura réfléchi, c'eſt ſon jour de raiſon,
Son bon jour : mais l'accès pourra bien lui reprendre.

Pour le faire ſigner, c'eſt ce qu'il faut attendre.
Si quelque choſe peu hâter cet heureux jour,
C'eſt la feinte; feignez un violent amour.

LISETTE.

Helas! je feindrois mal.

LA VEUVE.

Ça, je ſuis inquiette.
Je veux me marier auſſi-bien que Liſette.
Monſieur Argan m'occupe, & je vais voir chez lui,
Si, comme il m'a promis, il termine aujourd'hui.

SCENE IV.

LUCAS, LISETTE.

LUCAS.

FAut feindre, a dit la veuve, & toi t'as la ſottiſe
De n'ſavoir pas encor ben feindre d'la feintiſe.
Tu dis trop c'que tu penſe, & c'eſt un défaut qu'ça;
Faut avoir la vartu d'mentir par-ci par-là.
Tu n'las guer', ça m'fâche.

LISETTE.

Oh! conſolez-vous, mon pere:
Si je ſuis ſotte encor, je ne le ſuis plus guere.
Je ſçai feindre bien mieux que la veuve ne croit,
J'ai de la ruſe encor, bien plus qu'elle n'en voit;
Si je lui dis toujours que je ſuis innocente,
Que malgré ſes leçons je ſuis une ignorante,

C'eſt tout exprès, afin qu'elle ſe fie à moi.

LUCAS.

Oh ! tu fais ben c'qu'at'dit, & je ne m'plains pu d'toi.

LISETTE.

Vous allez voir comment je vais faire fortune.

LUCAS.

La forteun'c'eſt notr'maître.

LISETTE.

Il eſt vrai, c'en eſt une ;
Mais s'il m'alloit manquer ?

LUCAS.

Ha, ha ! j'voi ben qu'tu veux,
Afin qu'un n'te manqu'pas, en avoir putôt deux.

LISETTE.

Oui, tout au moins, mon pere, & c'eſt à quoi je tâche :
Mais l'autre a moins de bien ; c'eſt-là ce qui me fâche.
Pour Monſieur le Baron, voici ce que je crains.
Quoique la veuve diſe, ah ! j'ai bien des chagrins !
Des diſcours qu'il me tient, je ne ſuis pas contente ;
J'ai l'air tant fait parler en faiſant l'innocente....
Non, pour le mariage il n'entend point raiſon ;
Il dit qu'il veut reſter encor dix ans garçon.

LUCAS.

Reſter garçon encor, garçon ! oh, oh, qu'eux drille !
Il voudroit t'épouſer qu'tu reſtiſſe auſſi fille !

LISETTE.

A l'entendre parler, les amours d'un ſeigneur,

Aux filles comme moi, font encor trop d'honneur.

LUCAS.

Non, non, d'ces ſigneurs-là, l'amour ſans épouſaille
Ote aux filles toujours plus d'honneur qu'il n'en baille.

LISETTE.

L'un a beaucoup de bien, mais il me trompera;
L'autre n'en a pas tant, mais il m'épouſera.

LUCAS.

L'autre amoureux c'eſt donc monſieur Girard peut-être?

LISETTE.

Fi!

LUCAS.

J'l'y dirai donc ſi, drès qu'j'l'verrai paroître;
Je l'chaſſrai.

LISETTE.

Le chaſſer? ah! gardez-vous en bien.
Laiſſez-le être amoureux, cela ne gâte rien;
Si les autres manquoient & lui qu'il fit fortune,
Que ſçait-on?

LUCAS.

C'eſt ben dit en vla donc tras pour une?
Mais qu'eſt donc c'nouveau-la q'tu dis qu'eſt l'pu certain?

LISETTE.

S'il m'épouſe, la veuve aura bien du chagrin.

LUCAS.

Diantre!

LISETTE.

J'empêcherai par-là ſon avantage.

LUCAS.

Morgué !

LISETTE.

Car je romprai par-là ſon mariage.

LUCAS.

Tarigué !

LISETTE.

Ce qui va bien plus vous étonner,
Par-là j'aurai les biens qu'on vouloit lui donner :
J'épouſe ſon amant.

LUCAS, *s'écriant.*

Ah, jarni ventre-bille !
Tu la ruine ell' qui t'aim'comme ſi t'étois ſa fille.

LISETTE.

Puis-je faire autrement ? J'avois dit non d'abord,
Et j'aurois bien voulu ne lui point faire tort ;
Mais elle m'a donné des leçons de fortune,
Qu'il faut bien profiter de ma jeuneſſe ; & d'une.
L'autre leçon qu'encor hier elle me fit ;
C'eſt que l'on doit aimer d'abord pour ſon profit.
J'aime la Veuve, mais....

LUCAS.

Mais, t'aim'pu c'qui profite.
Ces ç'ons-là c'eſt ſa faute, a n'a que c'qu'a mérite.

LISETTE.

J'en ſuis au déſeſpoir ; au fond j'ai le cœur bon.

J'aimerois

J'aimerois mieux pour elle épouſer le Baron.

LUCAS.

Oui, car il eſt plus riche, & tu gagn'rois au change;
En cas des tras amans, vla c'ment l'trio s'arrange.
L'Baron vaut mieux qu'Argan, il a ſix fois plus d'bien;
Argan vaut mieux qu'Girard; Girard vaut mieux que rien.

LISETTE.

C'eſt comme rien, oui; mais à l'égard des deux autres,
Il faut tenir ſecrets mes deſſeins & les vôtres.

LUCAS.

Faut bien du s'gret, oui, car d'ces deux bons épouſeux,
Gni'en auroit pu pas un, s'ils ſçavions qu'ils ſont deux.

LISETTE.

Monſieur le Baron rentre.

LUCAS.

Oüi; ça j'men vas donc faire
C'que tu m'as dit.

LISETTE.

Feignez d'être bien en colere.
Il faut voir s'il m'épouſe.

SCENE V.

LUCAS, LISETTE, LE BARON;

LUCAS, *à Liſette.*

OH! c'eſt l'définitif,
Il t'épous'ra, morgué, car le vla tout penſif.

LE BARON, *à part.*

Lucas veut me quitter! ouf, cela m'inquiette:
Pourrois-je me réſoudre à ne plus voir Liſette?

LISETTE, *bas à ſon pere.*

Criez bien fort, & puis ſortez ſans lui parler.

LUCAS.

Oui, j'veux quitter notr' maître, & j'men vas m'en aller.

LISETTE.

Eh, ne le quittez pas.

LUCAS.

J'ly ai dit, je n'ſis point traître.
J'ly ai dit tantôt, j'm'en vas.

LISETTE.

Quitter un ſi bon maître!

LUCAS.

Auſſi ben te vla grande, & c'eſt eun' ſmaunté;
Dans un villag' tu pars ton tems & ta biauté:
A Paris, en mariage on vend mieux ſa jeuneſſe;
Oüi, j't'emmene à Paris, & drès d'main, car ça preſſe;

Tanquia qu'un vartigo m'a fâché tout-à-fait.
Et j'n'entens pu raiſon, drès qu'j'ai là mon toupet.

Enfonçant ſon chapeau dans ſa tête & paſſant devant le Baron.

J'ſis fâché de l'quitter; mais morgué j'm'en conſole.

SCENE VI.

LISETTE, LE BARON.

LE BARON.

IL m'a tantôt bruſqué ſur un ſujet frivole;
Eſt-il devenu fou? que peut il donc vouloir?

LISETTE *tire ſon mouchoir.*

Je ne vous verrai plus, j'en ſuis au déſeſpoir.

LE BARON.

Toujours ſur la fortune il a quelque chimere.

LISETTE.

Il a tort....car, Monſieur, je voi ce qu'il eſpere.

LE BARON.

Il voudroit tout d'un coup devenir grand Seigneur.

LISETTE, *regardant tendrement le Baron.*

Oui; me voir grande dame, & c'eſt-là mon malheur.
Il s'imagine.... mais....c'eſt ce qui ne peut être,
La fille d'un fermier n'eſt pas tant que ſon maître.

LE BARON.

Vous ſerez avec moi comme mon propre enfant.

LISETTE.

Oh ! que ce n'eſt pas là, Monſieur, ce qu'il entend.

LE BARON.

Il veut me payer moins de la ferme, je penſe?

LISETTE.

Il veut bien autre choſe.

LE BARON.

Oui, quelque récompenſe ?

LISETTE, *commençant à pleurer.*

Non, ce n'eſt point cela que vous diſiez un jour;
Là ce jour, que pour moi vous aviez tant d'amour;
Vous vouliez, diſiez-vous, écrire une promeſſe;
Vous ne m'aimez plus tant.

Elle pleure.

LE BARON.

Ce jour-là ma tendreſſe
Etoit comme aujourd'hui, pour vous pleine d'égards.
Je vous aime, Liſette.

LISETTE.

Et ſi pourtant je pars.

LE BARON.

De mon amour enfin vous aurez un ſûr gage.
Un contrat....

LISETTE, *ſuſpendant ſes pleurs.*

Aujourd'hui ?

LE BARON.

Contrat de mariage.
Il eſt écrit déjà, j'ai fait le premier pas,

ſigner c'eſt le ſecond.

LISETTE.

Vous ne ſignerez pas !

LE BARON.

Je ſignerai.

LISETTE.

Mais quand ? car mon pere m'emmene,
Il eſt ſi méfiant !

LE BARON.

Ma parole eſt certaine.

LISETTE.

Je vous croi ; mais mon pere....

LE BARON.

Oui, je vous fais ſerment.

LISETTE, *pleurant.*

Ne jurez pas pour moi, je vous croi bonnement.
Mais mon pere....

LE BARON.

Je vais l'appaiſer, je vous jure.

LISETTE, *pleurant & l'arrêtant par le bras.*

Non, il va m'emmener, c'eſt de quoi je ſuis ſûre.

LE BARON.

Non, non. Je me fais fort de retenir Lucas.

LISETTE.

C'eſt moi qui veut partir, car vous ne m'aimez pas.

ARGAN.

En vous même ?

LISETTE.

Hélas oüi.

ARGAN.

Quelle naïveté!

LISETTE.

Pourquoi vous le cacher, ſi c'eſt la vérité ?

ARGAN.

Voilà l'amour, voilà la ſincérité pure;
Voilà ce qui s'appelle aimer comme nature.
Ça, Liſette, voici le parti que j'ai pris:
Je veux vous emmener en ſecret à Paris;
Car d'abord en ſecret ici je vous épouſe.
Cachons tout à la Veuve, elle en ſeroit jalouſe;
Je vous épouſerai ſans qu'elle en ſçache rien;
Au lieu d'elle, en un mot, vous aurez tout mon bien.

LISETTE.

Ah! je ne veux que vous, rien que votre perſonne;
Donnez-lui votre bien.

ARGAN.

Mais ſi je le lui donne,
Nous deux & nos enfans, de quoi donc vivrons-nous?

LISETTE.

Je n'en veux point pour moi, mais il en faut pour vous.

ARGAN, *lui prenant la main.*

Ça ſéparons-nous. Non....demeurez.

LISETTE.

Je demeure.

ARGAN,

ARGAN.

Allez & trouvez-vous vers le bois dans une heure.

Il lui baiſe la main.

Allez vîte. Attendez ; le mariage eſt fait.

LISETTE, *appercevant la Veuve.*

Ah ! tout eſt découvert. *Elle ſort.*

ARGAN.

Je ſuis un indiſcret.

SCENE X.

LA VEUVE, ARGAN *interdit.*

LA VEUVE.

QU'ai-je entendu ! j'en ſuis muette de ſurpriſe.

ARGAN.

Et moi je ſuis muet de honte....par franchiſe,
Je vais vous avouer....ce que vous avez vû.
J'ai tort....mon mariage avec vous reſolu
Devoit bien m'empêcher d'en contracter un autre ;
Mais comme l'amitié ſeule faiſoit le nôtre,
L'amour eſt le plus fort, il fera celui-ci :
Au fond j'ai tort pourtant de vous trahir ainſi ;
Mais ſi vous compreniez combien Liſette m'aime ;
Par amitié pour moi vous me diriez vous-même,
Epouſez-là, Monſieur, de bon cœur j'y conſens.
Quel plaiſir, à mon âge, à cinquante & quatre ans,

D'être aimé pour moi-même ; oui, là, pour ma perſonne :
Car elle refuſoit mon bien que je lui donne,
N'en voulant que pour moi....Mais j'ai tort doublement ;
Vous trahir, vous fâcher ! Je devois prudemment
Ne vous jamais parler de Liſette : oui, Madame,
J'ai tort, cent fois tort ; mais, elle ſera ma femme.

SCENE XI.

LA VEUVE, *ſeule.*

JE n'en puis revenir, ce coup eſt aſſommant ;
J'excuſe Argan au fond, il aime aveuglément ;
Moi, j'ai bien mérité que Liſette me trompe :
Mais, pour ſon mariage, il faut que je le rompe ;
Le bon Argan dût-il jamais ne m'épouſer,
Par amitié tâchons de le déſabuſer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA VEUVE, GIRARD.

GIRARD, *tenant à ſa main le paquet de lettres pour le Baron.*

SAns lever le cachet, & ſans me compromettre,
De Monſieur le Baron j'entrouvre ainſi la lettre ;
J'y mets l'imprimé faux à la place du vrai.
La main me tremble, car c'eſt-là mon coup d'eſſai
En fauſſetés.

LA VEUVE.

Argon épouſeroit Liſette !

GIRARD.

Il n'épouſera point ma charmante coquette,
Ceci lui fera voir....ce que je vous ai dit.

LA VEUVE.

Fort bien ; mais laiſſez-moi digérer mon dépit.
Celui qui m'épouſoit, épouſe la coquette ;
Etoit-ce donc pour lui que j'élevois Liſette ?
Liſette impunément m'aura joué ce tour.

Lorſque je l'inſtruiſois à feindre de l'amour,
J'étois donc le jouet de ſon apprentiſſage ?
J'ai cru qu'elle n'avoit de malice en partage,
Que ce que j'en ſemois dans mon inſtruction,
Quelque grain ſeulement pour la perfection.
Je devois par moi-même être bien informée,
Qu'en un cœur féminin la malice ſemée,
Profite, multiplie, & croit comme chiendent.

GIRARD.

En malice Liſette eſt fertile, & pourtant
Je l'aime, je l'adore, & j'en ferai ma femme.
Mais, que dis-je ! je dois me ſouvenir, Madame,
Que vous ne donnez pas *Liſette à des Girards*,
Je dois, ayant pour vous, pour elle, *des égards*,
Moi n'étant qu'un *plat pied, maltotier de village*,
Lui laiſſer épouſer votre amant.

LA VEUVE.

A ſon âge
Ménager ſous mes yeux à la fois trois amans !
Coquettes de Paris, & coquettes des champs,
A quelque jargon près, quelque minauderie,
Ma foi tout eſt égal pour la coquetterie.

GIRARD.

Vous vouliez la donner à quelque grand Seigneur,

LA VEUVE.

Ah ! je la donnerois au diable de bon cœur.

GIRARD.

Sur lui je vous demande au moins la préférence,

LA VEUVE.

Soit : mais acheve-moi du moins la confidence.

GIRARD.

Vous ſçavez tout : il faut leurer par ce faux lot
Notre Baron crédule, avare, amoureux, ſot ;
Afin qu'à ma Liſette il offre mariage ;
Qu'elle accepte & qu'Argan voie qu'elle s'engage.

LA VEUVE.

Liſette doit quitter Argan pour le Baron.
Le Baron eſt plus riche, ainſi le tour eſt bon.

GIRARD.

Oui, mais il ne faut pas que j'y perde Liſette.

LA VEUVE.

Qu'Argan ſoit détrompé ; je ſerai ſatisfaite.

GIRARD.

Qu'il la voye à demi mariée au Baron.

LA VEUVE.

Tout-à-fait s'il le faut.

GIRARD.

Tout-à-fait ! diable, non.

LA VEUVE.

Il vient.

GIRARD.

Ma ſureté,...je ſçaurai bien la prendre.

SCENE II.

LE BARON, LA VEUVE, GIRARD.

GIRARD, *présentant le paquet de lettres au Baron.*

JE reviens de la poste, & j'ai l'honneur de rendre A Monsieur, ce qu'il m'a chargé d'en retirer.

SCENE III.

LA VEUVE, LE BARON.

LE BARON, *ouvrant la lettre.*

VOisine, mon amour va me désespérer ;
Lisette veut partir.

LA VEUVE.

Je lui tiens lieu de mere ;
Je vous la garantis, tendre, sage & sincere ;
Et vous ne connoissez que trop ce qu'elle vaut :
Elle veut un contrat, c'est-là son seul défaut,
Et vous avez celui de n'en vouloir point faire.

LE BARON.

Je veux bien l'épouser, qui vous dit le contraire ?
Mais pour faire un tel pas, le plus tard c'est le mieux,

Et je me marierai quand je ſerai plus vieux.

LA VEUVE.

Eh, vous l'êtes aſſez, Monſieur, pour une femme.

LE BARON.

Je ſuis irréſolu, moi-même je m'en blâme.
Ha, ha! bon, cette lettre eſt d'un de mes amis;
C'eſt pour la loterie où nous avons tous mis.

LA VEUVE.

Elle eſt donc tirée?

LE BARON.

Oui, juſtement, c'eſt la liſte.

LA VEUVE.

Je ſuis sûre d'un lot; un phyſionomiſte
A vû là, ſur mon front, groſſe ſomme d'argent,
Que je dois, m'a-t-il dit, gagner en un inſtant.
C'eſt un lot, à coup sûr, que cet inſtant préſage:
C'eſt le gain le plus prompt pour une femme ſage.

LE BARON.

Hon, hon....Je ſais par cœur les rebus de chacun.
Les numéros, les noms; & je n'en vois pas un.
Liſons....ah!

LA VEUVE.

Qu'avez-vous?

LE BARON.

Ce que je vois m'irrite.

LA VEUVE.

Qu'eſt-ce donc; d'où vous vient cette douleur ſubite?

LE BARON.

Lucas, cent mille francs.

LA VEUVE.

Au fermier le gros lot !
Mais voyons, reliſons ; eſt-ce bien là ſon mot !
Lucas.....

LE BARON.

De mon dépit je ne ſuis pas le maître.

LA VEUVE.

Le gros lot à Lucas!....tu nous ruines traître.

LE BARON.

A Lucas le gros lot.

LA VEUVE.

Ne te laſſes-tu pas,
O ſort, injuſte ſort, d'enrichir des Lucas ?

LE BARON.

Je n'en puis revenir, ſon bonheur me déſole.

LA VEUVE.

Mais.... Réjouiſſons-nous, rions.

LE BARON.

Etes-vous folle ?

LA VEUVE.

Non, nous avions d'abord tous deux l'eſprit bouché ;
C'eſt la ſurpriſe.

LE BARON.

Hé bien ?

LA VEUVE.

Quoi, vous êtes fâché ?
De ce que le hasard vient d'enrichir Lisette ?
La fortune au contraire en favori vous traite ;
Elle vous détermine à vouloir être heureux.

LE BARON.

Ha, ha !

LA VEUVE.

Pour de l'argent, & sans être amoureux,
Aujourd'hui le plus noble épouse des Lisettes.

LE BARON.

D'accord ; cent mille francs acquitteroient mes dettes ;
Ce motif & l'amour feront tout excuser.

LA VEUVE.

Oui : mais dans le moment il faudroit l'épouser
Avant qu'on sçut ce lot ; c'est la délicatesse
Qu'elle croie devoir tout à votre tendresse.
De plus, Lucas voudra partager le gros lot ;
Mais pendant qu'il l'ignore, il faut brider le sot ;
Qu'il donne par contrat tous ses biens à Lisette,
Biens présens, à venir.

LE BARON.

Oui, mais, soyez discrette.
Je dirai que je prens Lisette sans un sou.

LA VEUVE.

Le plaisant de ceci, c'est qu'on vous croira fou.

SCENE IV.

LA VEUVE, LE BARON, LISETTE.

LE BARON.

ICi, Liſette, ici.

LA VEUVE.

Votre fortune eſt faite.
C'eſt moi qui la procure; embraſſez-moi, Liſette.

LE BARON.

Vos pleurs m'ont attendri, Liſette; je me rends;
Le parti du contrat eſt celui que je prends;
Au plus vîte il faudroit avertir le Notaire.
Nous allons à l'inſtant terminer notre affaire.

LISETTE *à part.*

Voudroient-ils me tromper, car je n'y comprens rien!

SCENE V.

LA VEUVE, LE BARON, LISETTE, ARGAN.

ARGAN, *à part.*

UN éclairciſſement ici ſera fort bien.

LISETTE *à part.*

Ah! les voilà tous deux. Tout eſt perdu....! que faire?

ARGAN *au Baron.*

Que m'apprend donc Girard : mais c'eſt votre ordinaire,
Et ſouvent ſur l'amour je vous ai vu gaſcon :
Vous croyez être aimé de Liſette, dit-on?

LE BARON.

La preuve de cela, c'eſt que j'en fais ma femme.

ARGAN.

Girard, en le diſant, ne m'a point troublé l'ame.
Par vos grands biens d'abord vous voulez l'éblouir:
Mais ſon amour pour moi ne pourra ſe trahir.

LE BARON.

Elle n'a point d'amour pour vous, je vous le jure.

ARGAN.

C'eſt vous qui vous flattez à tort, je vous aſſure.

LE BARON.

Je vous dis qu'elle n'a jamais aimé que moi.

ARGAN.

Je ſuis ſûr de ſon cœur & de ſa bonne-foi.
à Liſette.
Décidez entre nous pour finir la diſpute.

LE BARON.

Qu'à mes yeux un mépris, un dédain le rebute.
Répétez le cent fois, vous m'aimez tendrement.

LISETTE.

Moi, vous dire cela? je n'ai garde vraiment.
Monſieur, c'eſt par reſpect que je vous laiſſois dire.
Je croyois que d'abord vous vous vantiez pour rire;
Mais ſans vous offenſer, Monſieur, je vous dirai
Que je n'ai point d'amour pour vous, ni n'en aurai.

LE BARON.

Quoi? comment?

LA VEUVE *à part.*

Que dit-elle? ah, quelle eſt ma ſurpriſe!

LE BARON.

Que dites-vous?

ARGAN.

Faut-il qu'elle vous le rediſe?

LE BARON.

Quoi, vous ne m'avez pas mille fois répété
Que vous m'aimiez?

LISETTE.

Moi? non.

ARGAN.

Quelle naïveté!

LA VEUVE.

Qu'entends-je!

LE BARON.

Quoi! vos pleurs, vos ſoupirs....

LISETTE.

Quel menſonge!

ARGAN.

Je connois mon voiſin ; ſans doute c'eſt en ſonge
Qu'il vous a vue en pleurs & pouſſer des ſoupirs,
A ſon âge, en dormant, on ſe fait des plaiſirs.

LE BARON.

Mais je n'ai pas rêvé que vous vouliez écrire.

LISETTE.

C'eſt mon pere, & Madame eſt là pour vous le dire.

LA VEUVE.

J'enrage.

ARGAN.

Je connois Lucas ambitieux.
Il préfere vos biens ; pour lui vous valez mieux :
Mais d'ailleurs je la crois ; au fond quelle apparence
Que Liſette, qui dit toujours ce qu'elle penſe,
Vous ait parlé d'amour quand elle m'aime moi

LISETTE.

Que dites-vous, Monſieur ? J'ai cru de bonne-foi
Que vous vouliez auſſi dire par raillerie
Que je vous aime : mais cette plaiſanterie
N'eſt pas vraie.

ARGAN.

Eh ! comment ?

LA VEUVE *à part.*

Quel eſt donc ſon deſſein ?
Rêve-t-elle ? eſt-ce moi qui rêve ?

ARGAN.

C'eſt en vain

Que vous croyez encor le ſecret néceſſaire.

au Baron.

C'eſt que de notre amour nous faiſions un myſtere.

à Liſette.

Parlez; je vous permets de parler librement.

LISETTE.

Si vous me permettez de parler franchement,
Je ne vous aime point.

LA VEUVE.

Là-deſſus elle eſt franche.

ARGAN.

Que je ſuis indigné !

LE BARON.

Parbleu, j'ai ma revanche.

ARGAN.

Mais je n'y comprends rien; parlez net, je le veux,
Dites qui vous voulez ménager de nous deux?

LISETTE.

Je n'en veux ménager aucun, je vous aſſure,
Et vous le voyez bien.

LA VEUVE.

C'eſt parler ſans figure.

LISETTE.

Car tenez j'aime mieux cent fois ma liberté
Que tous vos grands honneurs & votre qualité.
D'un mari grand ſeigneur je ſerois la ſervante !
De vos bontés pourtant je ſuis reconnoiſſante,
Pardonnez-moi ſi j'oſe ici les refuſer,

En un mot vous voulez tous les deux m'épouſer :
Moi je n'épouſerai jamais ni l'un ni l'autre.

LE BARON.

Voilà votre congé.

ARGAN.

C'eſt bien auſſi le vôtre.

LE BARON.

De mon étonnement je ne puis revenir.

ARGAN.

La laiſſer, l'oublier, c'eſt aſſez la punir.

LE BARON.

C'eſt bien dit, plus d'amour.

ARGAN.

Oui, mépriſons Liſette.

LE BARON *à la Veuve.*

Elle a cent mille francs pourtant que je regrette.

LA VEUVE *bas.*

Tenez-vous à l'écart, nous allons lui parler.

ARGAN *bas.*

Madame.....

LA VEUVE *bas.*

Eh bien, Monſieur?

ARGAN.

Voudriez-vous aller
Faire venir chez vous tout-à-l'heure un Notaire,
Nous allons à l'inſtant terminer votre affaire.

LA VEUVE *bas au Baron.*

Il l'abandonne & c'eſt pour vous le principal.

Je vais en terminant vous ôter un rival.

LE BARON.

Non, je n'y comprends rien.

LA VEUVE.

Ni moi; mais la prudence
Veut qu'on aille d'abord au plus preſſé.

SCENE VI.

LISETTE, ARGAN *qui revient par l'autre côté, regardant ſi la Veuve ne le voit plus.*

LISETTE,

JE penſe....
Oui, ſur ce que j'ai vu, j'ai fort bien fait, je croi;
Quand ſeul à ſeul tantôt ils ſeront avec moi:
Pour les ravoir tous deux, je ſais ce qu'il faut faire.

ARGAN, *à part.*

La Veuve eſt déjà loin, pénétrons ce myſtere.

à Liſette.

Par mépris.... j'ai banni toute animoſité;
Je reviens ſeulement par curioſité.....
Pour voir quelles raiſons vous aurez à me dire.

LISETTE.

En vous voyant fâché, permettez-moi de rire.

Quoi ! n'avez-vous pas vu quel étoit mon deſſein ?

ARGAN.

Je ne l'ai pas vu, non, & tout détour eſt vain.

LISETTE.

A Monſieur le Baron, ſans détour & ſans ruſe,
J'ai dit la vérité de peur qu'il ne s'abuſe.
Je ne veux point tromper.

ARGAN.

J'entends bien ; mais pourquoi
Me parler comme à lui, me rebuter, moi, moi ?

LISETTE.

Parlons de lui d'abord : Vous me voyez ravie !
J'ai puni ce menteur, j'en avois bien envie.

ARGAN.

Mais, moi, moi ?

LISETTE.

Patience. Il vouloit aujourd'hui
M'épouſer, & mon pere eſt contre vous pour lui,
Et puis vous voudriez que la Veuve jalouſe
Eût vu que je vous aime, & que je vous épouſe ?
S'ils ſavoient tous les deux que je vous puſſe aimer,
Ils diroient au Baron de me faire enfermer.

ARGAN.

Ha, ha !

LISETTE.

Vraiment j'aurois tout gâté le myſtere :
Vous m'avez dit tantôt vous-même de me taire.

ARGAN.

Vous avez fort bien fait : oui, vous avez raison ;
C'eſt moi qui ſuis un ſot. Pour tromper le Baron,
Oui, je vois que la feinte eſt utile & prudente.

LISETTE.

J'ai cru bien faire au moins.

ARGAN.

Que Liſette eſt charmante!
Je ne m'aveugle point, clairement je le voi,
Liſette me préfere à plus riche que moi.
Que d'amour! que d'eſprit!

LISETTE.

D'eſprit? je n'en ai guere;
L'amour m'en a donné plus qu'à mon ordinaire.

ARGAN.

Il faut ſecrétement.....

LISETTE.

Oui, mais ſéparons nous;
J'irai ſeule en ſecret dans un moment chez vous.

ARGAN.

Sans votre pere.....

LISETTE.

Il vient; laiſſez moi, car je tremble
Que le Baron & lui ne nous voyent enſemble.

SCENE VII.

LISETTE, LE BARON, LUCAS.

LISETTE.

ME voilà sûre d'un, mais c'est mon pis aller;
Ratrapons l'autre encore, il revient me parler.

LUCAS.

Faut qu'a sai d'venu folle! c'qu'on dit' là m'étonne.
Vous dir' qu'a n'vous aim'pas, & r'fuser d'être Baronne!

LE BARON *à Lisette.*

Vous venez d'encourir mon indignation.
Ah! que je devrois bien vaincre ma passion!
Comment donc à votre âge avoir déja l'audace
De me démentir... moi, me soutenir en face
Que vous ne m'aimez point?

LISETTE.

Oui, je l'ai soutenu,
Car il est vrai.

LE BARON.

Sans doute il vous est survenu
Quelque vapeur qui trouble & bon sens & mémoire.
Car enfin, sans cela, comment pourrois-je croire
Qu'après l'ardent amour que vous m'avez montré...

LISETTE.

Je ne vous aime point.

LE BARON.

Encor? je suis outré.
Vous m'avez dit cent fois & devant votre pere...

LISETTE.

Je ne vous l'ai point dit.

LE BARON.

Elle me désespere?

LISETTE.

Non jamais... ou du moins...

LE BARON.

Du moins?

LISETTE.

Si je l'ai dit,
Je m'en repens si fort, j'en ai tant de dépit,
Que, comme j'ai fait là, je dirai le contraire
Toujours à tout le monde, à vous-même, à mon pere.
Quoi! le monde sçauroit que je vous aimerois,
Et que lorsque tantôt par amour je pleurois,
Vous n'avez point voulu de moi par mariage?
Non, non, & contre vous j'ai repris du courage.
Moi, je vous aimerois? j'aurois bien peu de cœur.
Mon amour seroit franc & le vôtre trompeur.

LUCAS *tristement.*

J'ai vû qu'il a raison.

LE BARON.

C'étoit donc par colere,
Soupçonnant mon amour de n'être pas sincere,
Que vous m'avez dit, là, que vous ne m'aimiez pas?

LISETTE.

Oui vraiment; ai-je tort?

LE BARON.

Vous m'aimez donc?

LISETTE.

Hélas!

LE BARON.

Oublions tout, Lisette; allons, vîte, un Notaire.
Qu'un contrat soit le prix de votre amour sincere:
Hâtons-nous.

SCENE VIII.

LUCAS, LISETTE.

LUCAS.

Vite, vîte.

LISETTE.

Allons tout doucement.

LUCAS.

Me vla per d'une Baronne!

LISETTE.

Oh, j'en doute.

LUCAS.

Comment!

Il t'fait ſa femme, & l'dit.

LISETTE.

Non, j'ai vu du myſtere.

LUCAS.

Il t'épous', vla qu'eſt fait.

LISETTE.

Je n'en crois rien, mon pere.

LUCAS.

A n'croira point la nôc' tant qu' l'lend'main ſai v'nu.

LISETTE.

On me trompe je crpi. Premierement j'ai vu
La Veuve, quand Argan a déclaré l'affaire,
Peſter avec Girard, mais dans une colere....
Au déſeſpoir; & puis elle vient m'embraſſer,
Sait que je la trompois, & vient me careſſer.

LUCAS.

Oui, c'eſt la trahiſon.

LISETTE.

Le Baron me refuſe,
Puis tout d'un coup il change & me veut.

LUCAS.

C'eſt la ruſe.

LISETTE.

Si la Veuve & Girard qui ſavent bien ruſer,
Avoient dit au Baron, feignez de l'épouſer,
Afin qu'elle y conſente, & qu'Argan s'en dégoûte?

LUCAS.

Oh, vla l'hic, j'y vois clair.

LISETTE.

Pour moi, je n'y voi goute:
Car, d'un autre côté, peut-être le Baron
Voudroit-il par amour m'épouſer tout de bon.
Tout cela m'embarraſſe: oui, car plus j'examine...
Que n'ai-je aſſez d'eſprit, que ne ſuis-je aſſez fine.

LUCAS.

Écout' mes bons conſeils, j'ai l'promptus merveilleux
Pour dans les embarras où li a du périlleux.
T'as d'l'eſprit, mais en cas d'affaire de famille,
Un pere a', comme on dit, pu d'âge que ſa fille.
Vla donc me tras conſeils. Allons trouver l'Baron.
C'eſt l'premier.

LISETTE.

Non.

LUCAS.

Non?

LISETTE.

Non.

LUCAS.

C'eſt donc l'ſecond qu'eſt le bon.
Allons trouver Argan.

LISETTE.

Non.

LUCAS.

Je n'ſis donc qu'un bête?

Oh, mon trasiém' conſeil, c'eſt q't'en faſſe à ta tête.

LISETTE.

Allez trouver tout ſeul le Baron.

LUCAS.

Oui, j'entens.

LISETTE.

Et moi ſeule je vais trouver Monſieur Argan.
Finiſſez d'un côté, je finirai de l'autre.

LUCAS.

Tatigué! ç'a ſra ben. J'épouſrons chacun l'nôtre.

LISETTE.

Moi, quand les deux contrats ſeront faits; je verrai;
Sur le premier ſigné, d'abord je ſignerai.

LUCAS

Tu prendras l'pu hâtif; c'eſt hazard à la blanque.
Signons les deux contrats pûtôt, peur qu'un n'nous manque.

LISETTE.

Monſieur Argan m'attend; j'y cours.

SCENE IX.

LUCAS *ſeul.*

VA vîte, va:
Mais qu'ment d'un ſeul cerveau peut-ell' tirer tou-çà
Je croi, moi, qu'al n'a deux, car, par la mornombille,

Ça

Ça m'ébahit toujours : oui, quoiqu'a n' ſoit qu'ma fille,
Mornongoi, ſon eſprit s'roit déja l'per' du mien.

SCENE X.

LUCAS, GIRARD.

GIRARD *à part.*

EMparons-nous du pere & je ne riſque rien ;
Car ſans lui le Baron ne ſçauroit rien conclure.
De cette fauſſe liſte, en faiſant la lecture,
Troublons-lui la cervelle, & jouons notre jeu.
Contrefaiſant les Gazetiers.
Liſte, liſte des lots.

LUCAS.

Des lots ? voyons un peu.
Quèqu'tu dis là ?

GIRARD.

Voyons, ſi cette loterie
Rendra bien.

LUCAS.

Que j'voy' donc ? n'vois-j'pas là d'l'imprim'rie ?

GIRARD.

D'ingénieux dictons êtes-vous curieux ?
Mettant la liſte du côté où Lucas n'eſt pas.
Liſez ceci.

LUCAS.

Fort bien ! mais montrez-moi donc mieux.

GIRARD.

Pour un lecteur avare, ô la belle penſée,
Qu'une ſotiſe heureuſe avec un lot placée !

LUCAS.

Hà, ha ! c'eſt donc.....

GIRARD.

Oui, c'eſt..... hon, hon.

LUCAS.

Voyons cela.

GIRARD *tourne la liſte de l'autre côté.*

Très-volontiers, voyons.

LUCAS.

Eh ! j'n'y voi rien par là.

GIRARD *tourne de l'autre côté encore plus mal.*

Liſons, liſons,... je voi...

Il s'écrie en baiſſant le papier enſorte que Lucas ne voit plus rien.

LUCAS *avec un peu de joye.*

Qu'eſt-c' ? montrez donc compere ?

GIRARD.

Non. Je me ſuis trompé. Mais, hon, hon, hon, j'eſpere...

Il lui fait voir le lot.

Morbleu ! je ne voi rien.

LUCAS.

Ah,! morgué, j'apperçoi,
Lisons vit' ça Girard, j'ai vu du noir pour moi.

GIRARD *cachant la liste.*

Non, ce n'eſt rien du tout.

LUCAS.

Et moi j'ai vu paroître.
Mon nom y eſt.

GIRARD.

Compoſons, vous n'avez rien peut-être;
Je vous donne cent frans à tout haſard.

LUCAS.

Non, non.
J'ai vu qu'ous avez vu Lucas, c'eſt mon dicton.

GIRARD.

Si vous avez, du moins, je veux qu'on me rembourſe,
Retirer mon argent c'eſt ma ſeule reſſource.

LUCAS.

Top'à ça, montrez vîte.

GIRARD.

Ah! c'eſt un des bons lots;
C'eſt au moins mille francs, j'ai vu pluſieurs zéros.

LUCAS.

Des zéros? j'en voudrois voir là tant que d'graine d'ſable.

GIRARD.

Vous êtes de zeros un homme inſatiable.

LUCAS.

A! c'eſt dix mille francs.

GIRARD.

Malepeſte, oui; je voi...
Mais ſi ce n'étoit pas le numero?

LUCAS.

Morgoi
Tirant le numero.
J'ai ben peur.

GIRARD.

Confrontons.

LUCAS *tranſporté.*

Oui, le vla, c'eſt l'quantiéme.

GIRARD *lui donnant la liſte.*

Reliſez donc l'article, & calculez vous-même.

LUCAS *prenant la liſte.*

Le cœur me bat... me bat... je ſis tout tranſporté;
J'ai peur d'avoir vû trouble, & d'avoir trop compté.
Un'.., deux,.. trois..quatre & cinq...

GIRARD.

Diſons, nombre, dixaine,

LUCAS.

Un', deux.., quatre.., ai-je dit trois?

GIRARD.

Oui, dixaine, centaine,

LUCAS.

Ah! j'vei l'mot qu'eſt moulé.

GIRARD.

Oui, je vois le grand mot.

LUCAS.

J'nen peux pu d'joye.

GIRARD.

En marge, à Lucas le gros lot.

LUCAS.

Ouf.

GIRARD *le déboutonnant.*

Déboutonnez-vous.

LUCAS.

Le gros lot!

GIRARD.

A la marge.

Dès qu'on eſt riche, il faut un habit bien plus large.

LUCAS.

Cent mille francs!

GIRARD.

Comptans; je ne vous les plains pas.

LUCAS.

Cent mille francs!

GIRARD.

Combien nous boirons chez Lucas!

LUCAS.

Allons vîte à Paris.

GIRARD.

Je vous donne une chaiſe

Et des chevaux.

LUCAS.

Girard, ah! j'crois qu'j'en mourrai d'aiſe.
Voyons vît' la lotri : qu'on m'voy' là tout l'preumier.

GIRARD.

A propos, voulez-vous être encore fermier?

LUCAS, *d'un ton fâché.*

Moi, farmier!

GIRARD.

Pardonnez ſi j'ai dit la parole.
Je vois bien qu'en effet la queſtion eſt folle;
Ainſi de votre bail rendez-moi poſſeſſeur:
Il ne vous convient plus, vous ſerez grand Seigneur.
Je ſuis un pauvre diable, & votre ami fidele;
Vous me le céderez pour la bonne nouvelle.

LUCAS.

Ouidea. Fait'moi trouvé ſur l'champ des chais', des chevaux,
Qu'aillent bian vît', bian vîte.

GIRARD.

Oui, comme des oiſeaux.
Mais d'abord en paſſant entrons chez le Notaire
Pour me céder ce bail, entendez-vous compere?

LUCAS.

Oui, j'n'en veux pu pour moi, j'vous laiſſrai tous mes baux,
J'm'en vas bian à Paris en avoir de pu biaux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARGAN, LA VEUVE.

LA VEUVE.

JE vous prouverai tout, pouvez-vous en douter?
Mais restez un moment du moins pour m'écouter.

ARGAN.

Le tems presse; j'ai là Lisette & le Notaire.
Si Lucas paroissoit, je conclurois l'affaire.
En amour les moments sont chers pour un vieillard.

LA VEUVE.

Quand vous vous marirez un quart-d'heure plus tard,
Vous aurez tout le tems d'être las de Lisette,
Et de vous repentir d'une sottise faite:
Pardonnez-moi ce mot, c'est amitié pour vous;
Mon zèle n'est mêlé d'aucun transport jaloux;
Puissiez-vous n'épouser ni moi ni la coquette;
Soyez désabusé, je serai satisfaite.
Et pouvez-vous rester dans votre aveuglement?
Je vous prouve qu'ici tantôt en un moment
Au Baron comme à vous elle a tendu le piége,

En ſe raccommodant par le même manége,
Simplicité traîtreſſe, & menſonges naïfs,
Par les tours les plus fins, par les traits les plus vifs.
Elle a ſçu lui donner de l'amour ſans en prendre,
Elle a fait de ſang-froid le diſcours le plus tendre,
Et feint éffrontément un timide embarras,
Pleurs qui vont droit au cœur & qui n'en partent pas.
Elle abuſe en un mot de ſon foible & du vôtre,
Vous offrant une main elle lui donne l'autre;
Ainſi coquette franche & marquée au vrai coin,
Priſe par les deux mains, la perfide au beſoin
En trouveroit encore une pour un troiſiéme.

ARGAN.

Vous l'avez dit vingt fois, mais après la centiéme
Il vous faudroit encor les preuves....

LA VEUVE.

Parlez bas;
J'apperçois juſtement le Baron & Lucas:
Tenez-vous à l'écart; vous pourrez voir peut-être
Non-ſeulement Lucas vous préférer ſon maître,
Mais Liſette....

ARGAN.

Voyons, je ſerois détrompé.

SCENE II.

LA VEUVE, GIRARD.

LA VEUVE.

EH bien ?

GIRARD.

De ſon faux lot Lucas eſt occupé.

LA VEUVE.

Mais, le Baron veut-il épouſer ?

GIRARD.

Patience.

Je me ſuis fait céder tous les baux par avance :
Car c'eſt pour moi, *primò*, que j'ai tout diſpoſé,
Lucas en grand Seigneur eſt métamorphoſé.
Dès qu'il a vu le lot, ſa ſubite richeſſe
Lui troublant le cerveau l'a fait changer d'eſpece.
Il n'a plus rien d'humain que la forme & l'orgueil ;
Grave, myſtérieux, décidant d'un clin d'œil,
Dédaignant de parler ou parlant par ſentence,
Il croit qu'on applaudit juſques à ſon ſilence ;
Saluant de la tête, enfin, bouffi, gonflé,
Lucas eſt devenu ſubitement enflé
D'un mal contagieux qu'on appelle finance.
Deux grands pas avant lui l'on voit marcher ſa panſe.

LA VEUVE.

Ç'a, Girard, il faut... mais, Liſette court là-bas ;

Monſieur Argan la ſuit. Ceci ne tourne pas
Comme il faut.

GIRARD.

Non.

LA VEUVE.

Je vais joindre Argan au plus vîte.
Amuſez ces deux-ci.

GIRARD.

Tout ce que l'on médite
Ne réuſſit pas.

SCENE III.

GIRARD, LUCAS *marchant à pas gravé*, LE BARON *le chapeau à la main ſuit Lucas, qui remet ſon chapeau le premier.*

LE BARON.

OUi, j'apprends avec plaiſir
Que fortune propice a comblé ton deſir.

LUCAS.

Quoyqu'ma forteune aſteur ſoit bian pu haut qu'la vôtre,
J'ſrons pere à compagnon toujours l'un avec l'autre;
Il lui frappe ſur l'épaule.
Car je n'ſuis pas glorieux.

LE BARON.

Je le vois bien, Lucas.

GIRARD.

Vous voyez que Monſieur ne ſe méconnoît pas ;
Il mérite par-là d'occuper un grand poſte.

LUCAS

N'ma-t'on pas fait retenir eun' bonn' place à la poſte?
Car y faut qu'j'aille à Paris.

GIRARD.

Je vous l'ai déja dit ;
On vous cherche une chaiſe auſſi douce qu'un lit.

LUCAS.

Mais qu'a vien' donc, ſte chais', j'n'aim' point qu'on
m'faſſe attendre.

GIRARD.

A vos ordres bien-tôt les chevaux vont ſe rendre,
Attendons-les ici. Hola, laquais, hola,
Des ſiéges.

LUCAS ; *il fait des façons avec le Baron & ſe met le premier dans le fauteuil.*

Allons donc ſans façon piſqu'mi vla.

LE BARON.

Parlons de notre affaire.

LUCAS.

Il m'vient d'bel'choſe en tête.

LE BARON.

Raiſonnons.

LUCAS.

En m'voyant tout Paris va m'fair' fête ;
Vla ſtila qu'a l' gros lot.

LE BARON.

Avant que de partir....

LUCAS.

Tout l'mond' ſra pu gueux qu'moi, ça m'va bian divertir ;
Pendant que j'ſrai dans l'grain j'verai crier famine ;
Queu plaiſir !

LE BARON.

Ça, Lucas, voulez-vous qu'on termine !
Car mon ardent amour....

LUCAS.

On m'va venir propoſer
D'bel' charges, d'bel' maiſons, d'bel' fam' pour épouſer,
D'affaire à bain gagner : j'acb'trai tout c'queſt à vendre.

GIRARD.

Mais pour vous annoblir, il faut Monſieur pour gendre.

LE BARON.

Liſette nous attend.

LUCAS.

J'aurri d'tout ça très-bain.
Car quand on eſt bain riche, on attrap' tout pour rain.

LE BARON.

Vous m'avez promis?

LUCAS *d'un air important.*

Hain!

LE BARON.

De finir.

LUCAS.

Quoi!

LE BARON.

L'affaire.

LUCAS.

Quelle affaire?

LE BARON.

La nôtre, & j'ai là le Notaire,
Pour régler un article il n'attendoit que vous,
Nous en sommes déja convenus entre nous.

LUCAS.

Ah! j'crois que j'm'en souviens.

LE BARON.

Vraiment, c'est tout-à-l'heure.

LUCAS.

Dame, on a tant d'affair', qu'on songe à la meilleure:
Oui, nous parlions d'mariag', mais c'est que c'n'est pu ça,
Ça n'est pu but à but.

LE BARON.

Comment!

GIRARD.

Qu'entens-je-là !
Quoi donc, vous voudriez déja vous méconnoître ?

LE BARON.

Souvenez-vous, Lucas, que je fus votre maître.

GIRARD.

Lucas, ſouvenez-vous que c'eſt bien de l'honneur ;
Belle alliance, avoir pour gendre ſon Seigneur.

LUCAS.

Oh ! c'eſt l'argent qui fait les pu biaux aliages.

LE BARON.

Quoi vous ne voulez pas ?....

LUCAS.

J'veux rien qu'vos héritages.

LE BARON.

Quoi ! . . .

LUCAS.

Mais, faut m'écouter, j'ſis natif du Hamiau.
Ça fait q'j'aime d'amitié .... vot' terre & vot' Châtiau ;
Ça n'ſera pas tout à moi, ſi vous étais mon gendre ;
Métravis qu'vaudroit mieux, qu'ou vouliſſiais me l'vendre.

LE BARON.

Vous vous moquez je croi ! vous vendre mon Château ?

LUCAS.

Il eſt tout délabré, j'en frai faire un pu biau.

LE BARON.

Il eſt devenu fol !

GIRARD, *bas au Baron.*

Ce maraut vous mépriſe.

LUCAS.

La terre m'ennoblira, c'eſt ell' qu'eſt à ma guiſe.
Vou.. .tandis qu'à Paris j'frai groſſir mon argent,
Vous frais valoir la terr', toujours en attendant.

GIRARD.

Vous ſerez ſon Fermier.

LE BARON, *ſe leve.*

Ah! c'eſt trop d'inſolence.

GIRARD.

Monſieur, modérez-vous, je vous promets vengeance.

LUCAS *à part, s'étant levé auſſi.*

Ce pti gentilhomiau, comme ça fait l'étendu,
Ça doit d'l'argent par-tout, & ça croit que tout l'eſt du.
Mais j'aurai ſon Châriau, faudra qu'il déguerpiſſe;
Il a des créanciers, j'aurai ça par Juſtice.

GIRARD, *après avoir parlé bas au Baron.*

Nous avons fait le tout, Monſieur, pour votre bien;
Mais pour vous mieux venger ne dites encor rien.

SCENE IV.

LUCAS, LE BARON, GIRARD, LISETTE.

LISETTE.

JE vous cherche par-tout, ouf! Je ſuis hors d'haleine.
A vous trouver, mon pere, on a bien de la peine,
J'ai couru....car on dit...mais je ne le crois pas,
J'entens crier par-tout le gros lot à Lucas;
Ce ſont des complimens que chacun me vient faire;
On dit cent mille francs, ſeroit-il vrai mon pere?

LUCAS.

Bain vrai.

LISETTE.

Cent mille francs!

LUCAS.

Comptans, ils ſont moulez.

LISETTE.

Cent mille francs!

SCENE V.

LUCAS, LE BARON, GIRARD, LISETTE, ARGAN, LA VEUVE.

ARGAN.

Hé bien, me fuyez-vous? parlez?
Si-tôt que du gros lot, vous savez la nouvelle,
Vous me méprisez.

LISETTE.

Oui!

ARGAN.

Cette fortune est belle,
Mais elle ne doit pas m'attirer vos mépris.
Répondez-moi du moins, reprenez vos esprits,
Voulez-vous m'épouser?

LISETTE.

J'obéis à mon pere.
Il m'a dit qu'il vouloit différer cette affaire.

Bas à Lucas.

Dites-lui que c'est vous qui refusez.

LUCAS.

Bon, bon.

LISETTE, *bas à Lucas.*

Cela ne coûte rien, débarrassez-moi.

LUCAS.

Non.

LISETTE, *bas à Lucas.*

Dites-leur quelque mot du moins qui me dégage.

LUCAS.

Eh! tu t'soucis bain d'eux, laisse-là ton clignotage;
N'faut pu tant finesser, t'as de quoi t'marier tout franc.

LA VEUVE.

Son pere la démasque, & le sot opulent
Aux sottises qu'il fait, ne cherche point d'excuse.

ARGAN.

Par sa faute elle-même, elle me désabuse;
Moi, pour ne point risquer un amoureux retour,
Je m'engage avec vous.

LA VEUVE.

L'amitié sans amour,
C'est ce qui nous convient pour un bon mariage,
L'amour est inquiet, & s'ennuye en ménage.

LE BARON.

Vous auriez eu nos biens, vous serez confondus.

LUCAS.

Laiss'-les dire, t'en auras tras fois pus, quat'fois pus.

LISETTE.

Allons vîte à Paris être dans l'abondance.

LUCAS.

D'leux terre à not' argent, tien, vla différence;
Leux terre & leux châtiaux, ça n'fait qu'un pti plo-
son,

Ça n'grandira jamais, non pu qu'un avorton ;
Mais mon argent bouté dans la grande avanture,
Ça renflera d'abord, & pi comme une enflure
Ça va gagner.

LISETTE.

Gagner.

LUCAS.

Gagner...ça gagnera.

LISETTE.

Ah ! que j'aurai d'amans, qu'on me respectera!
Quel plaisir : Je verrai des fortunes brillantes ;
Quel train je vais avoir! des laquais, des suivantes!

GIRARD.

Et des valets de chambre, un Page, & c'est Girard.

LUCAS.

Qu'on m'amen' donc mes ch'vaux.

LA VEUVE.

On vous attele un char.

GIRARD.

Allez à pied de peur que votre char ne rompe ;
De votre train, ceci va réformer la pompe.

Donnant la liste à Lisette.

C'est la véritable.

LA VEUVE.

Oui. Retour très-affligeant :
Mais vous avez assez brillé pour votre argent ;
Cent mille francs en l'air.

LUCAS.

Non.

LISETTE, *bas à Lucas.*

Dites-leur quelque mot du moins qui me dégage.

LUCAS.

Eh! tu t'soucibain d'eux, laisse-là ton clignotage;
N'faut pu tant finesser, t'as de quoi t'marier tout franc.

LA VEUVE.

Son pere la démasque, & le sot opulent
Aux sottises qu'il fait, ne cherche point d'excuse.

ARGAN.

Par sa faute elle-même, elle me désabuse;
Moi, pour ne point risquer un amoureux retour,
Je m'engage avec vous.

LA VEUVE.

L'amitié sans amour,
C'est ce qui nous convient pour un bon mariage,
L'amour est inquiet, & s'ennuye en ménage.

LE BARON.

Vous auriez eu nos biens, vous serez confondus.

LUCAS.

Laiss'-les dire, t'en auras tras fois pus, quat'fois pus.

LISETTE.

Allons vîte à Paris être dans l'abondance.

LUCAS.

D'leux terre à not' argent, tien, vla différence;
Leux terre & leux châteaux, ça n'fait qu'un pti plo-
son,

Ça n'grandira jamais, non pu qu'un avorton ;
Mais mon argent bouté dans la grande avanture,
Ça renflera d'abord, & pi comme une enflure
Ça va gagner.

LISETTE.

Gagner.

LUCAS.

Gagner...ça gagnera.

LISETTE.

Ah ! que j'aurai d'amans, qu'on me respectera!
Quel plaisir : Je verrai des fortunes brillantes ;
Quel train je vais avoir ! des laquais, des suivantes !

GIRARD.

Et des valets de chambre, un Page, & c'est Girard.

LUCAS.

Qu'on m'amen' donc mes ch'vaux.

LA VEUVE.

On vous attele un char.

GIRARD.

Allez à pied de peur que votre char ne rompe ;
De votre train, ceci va réformer la pompe.

Donnant la liste à Lisette.

C'est la véritable.

LA VEUVE.

Oui, Retour très-affligeant :
Mais vous avez assez brillé pour votre argent ;
Cent mille francs en l'air.

LE BARON.

Cent mille francs pour rire.

LISETTE.

Que disent-ils ? comment !

LUCAS, *cherchant l'endroit où étoit le lot dans l'autre liste.*

Eh ! va, va, laisse-les dire.
Tien, tien, lis.... c'est ici.... pour Lucas le gros lot.

LE BARON.

Vous n'achetterez pas mon château, maître sot.

LUCAS.

C'étoit-là.

GIRARD.

Les zéros sont restez.

LISETTE.

Ah ! mon pere,
On s'est mocqué de vous.

ARGAN.

Oui, voilà le mystere.

LA VEUVE.

Vous n'avez rien.

GIRARD.

Mais rien, ce qui s'appelle rien.
J'ai fait la fausse liste, & je m'en trouve bien.
J'ai tiré de Lucas ses ressources uniques,
Mon amour vous en fait les offres héroïques ;
Je vous rens tout, Lisette.

ARGAN.

Allons souper chez moi.

LE BARON.

Allons.

GIRARD.

Oui, j'ai pitié du trouble où je vous voi;
Ces Messieurs hors des rangs, mon offre doit vous plaire;
Ils ont fortune faite, & moi fortune à faire:
Mais je suis en un jour moi seul plus amoureux;
Qu'ils ne le peuvent être en un mois tous les deux.
Ils n'auroient pu sans doute acquérir la jeunesse;
Mais noblesse s'acquiert, aussi-bien que richesse.

LISETTE, *à la veuve.*

Que je vous veux de mal, Madame! car c'est vous
Qui mettiez mon esprit tout sans dessus dessous,
En me disant qu'il faut de la Coquetterie.

LA VEUVE.

De mes mauvais conseils la peur m'a bien punie.
J'en conviens, j'avois tort.

LISETTE, *à Girard.*

J'écoutois ses discours:
Il vous faut un Baron, disoit-elle toujours.
Non, je n'aurois jamais pensé qu'à vous sans elle;
Et si j'avois suivi ma pente naturelle
Par tendresse d'abord, je vous aurois choisi.

GIRARD.

Eh! choisissez-moi donc; Lucas consentez-y!

LUCAS, *s'en allant.*

Ouf.

GIRARD.

Parlez.

LUCAS.

Ouf.

GIRARD.

Deux fois....ouf, en langue muette
Valent un oui.

LA VEUVE.

Voilà le ſort d'une coquette.
Après de haut projets, on la voit tôt ou tard,
Confuſe, confondue, & réduite à Girard.

Fin du troiſieme & dernier Acte.

CRISPIN, MÉDECIN,

COMÉDIE,

PAR le Sr. DE HAUTE-ROCHE,
Comédien de la ſeule Troupe Royale;

Repréſentée pour la premiere fois
en 1673.

ACTEURS.

LISIDOR, Pere de Géralde.
GÉRALDE, Amant d'Alcine.
MIROBOLAN, Médecin, Pere d'Alcine.
FÉLIANTE, Mere d'Alcine.
ALCINE.
DORINE, Servante de Féliante.
MARIN, Valet de Lisidor.
CRISPIN, Valet de Géralde.
LISE, Servante.
UN CHIRURGIEN.
GRAND SIMON.

La Scène eſt à Paris.

CRISPIN, MÉDECIN, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISIDOR, MARIN.

MARIN.

QUoi! Monſieur, vous voulez vous remarier, dites-vous?

LISIDOR.

Oui, oui, je veux me remarier; & pour cet effet, j'ai envoyé mon fils à Bourges, ſous prétexte d'étudier encore quelque tems la Juriſprudence.

MARIN.

Suffit ; mais peut-on vous demander comment ſe nomme celle que vous voulez épouſer?

LISIDOR.

C'eſt Alcine.

MARIN.

Quoi ! la fille de Monſieur le Médecin Mirobolan ?

LISIDOR.

Oui.

MARIN.

Vous vous raillez, Monſieur, cette fille n'a pas plus de dix-huit ans, & ſeroit plus propre pour Monſieur votre fils que pour vous.

LISIDOR.

Je ne veux pas que mon fils ſe marie de trois ou quatre ans.

MARIN.

Mais, Monſieur, penſez-vous bien à ce que vous faites, quand vous formez le deſſein d'épouſer Alcine?

LISIDOR.

Comment ſi je penſe ! Oui, oui, j'y penſe fortement. Elle eſt belle, elle eſt ſage, elle eſt jeune, elle eſt ſpirituelle ; enfin elle a des qualités qui ne ſont pas communes.

MARIN.

Hé ! ce ſont toutes ces belles qualités qui devroient vous empêcher d'y ſonger ; car, à dire le

vrai, toutes ces choſes ne s'accordent guere bien avec un vieillard.

LISIDOR.

Hé! je ne ſuis point tant vieux.

MARIN.

Non-dà; ſi nous étions au tems où les hommes vivoient ſept ou huit cens ans, vous ne ſeriez encore qu'un jeune adoleſcent; mais dans celui où nous ſommes, je vous tiens fort avancé dans la carriere.

LISIDOR.

Mais ſoixante ans...

MARIN.

Ma foi, à n'en point mentir, je crois que vous en avez pour le moins douze ou quatorze de plus; car je me ſouviens que l'autre jour le bon-homme Pyrante buvant avec vous le petit coup, diſoit qu'il en avoit ſoixante & ſix; que vous étiez en Philoſophie, qu'il n'étoit encore qu'en Cinquieme; & qu'à la Tragédie du Collége, il jouoit le Cupidon quand vous repréſentiez l'Empereur.

LISIDOR.

Il ne ſait ce qu'il dit là-deſſus. Il eſt de ces gens qui ſe veulent faire plus vieux qu'ils ne ſont.

MARIN.

Laiſſons l'âge à part; auſſi-bien, comme on dit, il n'eſt que pour les chevaux, Monſieur.

Mais parlons un peu de votre mariage. Croyez-vous que Monsieur Mirobolan, & que Feliante, sa femme, vous accordent leur fille, n'ayant que cet enfant-là ? Quand on n'a qu'une fille unique, & qu'on la marie, c'est dans l'espérance de voir naître d'elles des petits poupons : mais, à ne rien déguiser, si vous l'épousez, ils courent grand risque de n'avoir jamais cette joie, à moins que la Cour des Aydes... Vous m'entendez.

LISIDOR.

Ce n'est pas-là ton affaire, & je sais bien ce que je fais. Quand elle sera ma femme, nous ferons tout ce qu'il faudra faire.

MARIN.

Ma foi, je doute qu'elle la soit jamais.

LISIDOR.

Et moi, j'en suis fort assuré. Mirobolan est un homme de parole : il me l'a promise de lui à moi.

MARIN.

C'est quelque chose que cela ; mais vous savez que Feliante est une maîtresse femme : & si je ne me trompe, elle a la mine de porter le haute-de-chausses.

LISIDOR.

Je sais qu'elle est un peu fiere ; mais les avantages que je ferai à sa fille, adouciront cette fierté : & puis, un mari est toujours le maître de sa femme.

MARIN.

Toujours ? Ma foi, j'en vois beaucoup qui n'en demeurent pas d'accord, & qui voudroient de tout leur cœur que vous eussiez dit vrai. Mais voilà Monsieur Mirobolan qui sort de chez lui.

SCENE II.

MIROBOLAN, LISIDOR, MARIN.

MIROBOLAN.

AH ! c'est donc vous, Monsieur Lisidor ?

LISIDOR.

A votre service. Je venois pour vous parler de cette affaire.

MIROBOLAN.

De quelle affaire ?

LISIDOR.

Hé ! là, de ce que vous savez.

MIROBOLAN.

Quoi ?

LISIDOR.

De l'affaire dont nous avons parlé ensemble.

MIROBOLAN.

Quand ?

LISIDOR.

Hé! plusieurs fois.

MIROBOLAN.

Où?

LISIDOR.

En divers endroits.

MIROBOLAN.

Je ne sais ce que c'est.

LISIDOR.

C'est touchant le mariage de Mademoiselle votre fille & de moi.

MIROBOLAN.

Ah! ce n'est que cela? Je croyois que ce fût toute autre chose. Touchez là. Vous savez la parole que je vous ai donnée: vous n'avez qu'à choisir le jour, soyez certain que vous êtes le maître de cette affaire.

LISIDOR.

Je vous suis obligé. Mais avez-vous pris la peine d'en parler à Madame votre chere moitié?

MIROBOLAN.

Non; mais je vous réponds de son consentement: elle est soumise à mes volontés; & puis, je saurois bien la réduire si elle faisoit la difficile. Je suis le maître, une fois; & nous savons, Dieu merci, mettre une femme à la raison.

LISIDOR.

Je n'en doute point.

MIROBOLAN.

Je voudrois bien qu'elle eût ſoufflé devant moi, & qu'elle s'aviſât de traverſer ce que j'aurois réſolu ! Je lui ferois bien voir que ſon cheval ne ſeroit qu'une bête ; mais, grace au ciel, je n'en ſuis point à la peine ; & ma femme, en un mot, fait tout ce que je ſouhaite.

LISIDOR.

Trouvez bon, s'il vous plaît, que vous & moi lui portions les premieres paroles ; c'eſt une bienſéance que je dois obſerver en ſon endroit, & vous ſavez que le ſexe eſt jaloux de ces petites formalités.

MIROBOLAN.

Volontiers ; & pour cet effet, je vais la faire venir.

(*Il entre.*)

SCENE III.

LISIDOR, MARIN.

LISIDOR.

EH bien ! Marin, qu'en dis-tu ?

MARIN.

Tout cela va fort bien, & j'en ſuis fort aiſe, à cauſe de Monſieur votre beau-pere.

SCENE IV.

MIROBOLAN, FÉLIANTE, LISIDOR, MARIN.

MIROBOLAN.

MA femme, voilà notre bon ami Monſieur Liſidor.

FÉLIANTE.

Ah! je ſuis ſa ſervante, & je ſuis ravie de le voir.

MIROBOLAN, (*bas à Liſidor.*)

Parlez le premier; la choſe en aura meilleure grace.

LISIDOR, (*bas.*)

C'eſt à vous à commencer; après je continuerai.

MIROBOLAN, (*bas.*)

Vous vous expliquerez mieux que moi.

LISIDOR, (*bas.*)

Point du tout: d'ailleurs, la raiſon veut que vous ouvriez le diſcours.

MIROBOLAN, (*bas.*)

C'eſt à vous à faire le premier pas.

LISIDOR, (*bas.*)

Je l'ai fait en votre endroit; & vous devez, que je lui parle, la diſpoſer...

FÉLIANTE.

Au moins, dites-moi quelle contestation vous avez ensemble, & le sujet pourquoi vous m'avez fait venir ici.

LISIDOR.

Madame, c'est une petite bagatelle.

MIROBOLAN.

Ma femme, c'est notre ami Monsieur Lisidor qui demande notre fille en mariage.

FÉLIANTE.

Et pour qui?

LISIDOR.

Pour moi, Madame; mais à des conditions, qui, peut-être, ne vous seront pas désagréables. Sans doute que d'abord mon âge vous donnera quelque répugnance pour ce mariage; mais, Madame, quand vous saurez que je lui fais de grands avantages, que je la prends sans que vous débourſiez un sol, & que Monsieur votre mari m'en a donné sa parole, j'ose espérer que vous me ferez la même grace.

FÉLIANTE.

Toutes ces choses sont fort considérables; mais votre âge, Monsieur, ne convient point avec celui de ma fille, *& l'on voit souvent par de telles alliances des jeunes femmes tomber dans le désordre. Les caresses d'un vieillard dans le mariage ne s'accordent point avec celles d'une jeune personne; il s'y rencontre trop d'antipa-*

thie, & nous voyons que même la nature y répugne. Ainſi, Monſieur, *pour éviter les diſgraces qui pourroient arriver à ma famille,* trouvez bon que je vous refuſe mon conſentement.

LISIDOR.

Mais, Madame, votre mari m'en a donné ſa parole.

FÉLIANTE.

Je le crois: mais, ſelon l'apparence, il n'y a pas fait de réflexion y'cat, ſans doute, il auroit été de mon ſentiment.

LISIDOR.

Monſieur, vous ſavez ce que vous m'avez promis.

FÉLIANTE.

Je crois, encore un coup, qu'il vous l'a promiſe; mais il peut vous la dépromettre, car, apparemment, il n'en ſera rien.

LISIDOR.

Monſieur, un homme d'honneur doit tenir ce qu'il promet. Parlez, ne m'avez-vous pas promis votre fille en mariage.

MIROBOLAN.

Hé!... tout cela eſt vrai.

FÉLIANTE.

Hé bien! s'il vous l'a promiſe, je ne vous l'ai pas promiſe, moi: & c'eſt aſſez.

MIROBOLAN.

Ma femme...

FÉLIANTE.

Hé ! mon Dieu, laissez-moi, je sais fort bien ce que je fais.

MIROBOLAN.

Mais il faudroit...

FÉLIANTE.

Il faudroit ne pas promettre si facilement. Encore une fois, il n'en sera rien, & vos raisons ne peuvent être que très-mauvaises sur ce chapitre. Adieu, Monsieur, mettez-vous en tête que ma fille est ma fille ; que vous ne l'aurez jamais ; que c'est moi qui vous le dis, qui suis votre très-humble servante.

SCENE V.

LISIDOR, MIROBOLAN, MARIN.

MARIN, *(à Mirobolan.)*

MONSIEUR ?

MIROBOLAN.

Que veux-tu ?

MARIN.

Je suis le maître, une fois ; & nous savons, Dieu-merci, mettre une femme à la raison. Je voudrois bien qu'elle eût soufflé devant moi,

& qu'elle s'avisât de traverser ce que j'aurois résolu, je lui ferois bien voir que son cheval ne seroit qu'une bête : mais, grace au ciel, je n'en suis point à la peine, & ma femme, en un mot, fait tout ce que je souhaite.

LISIDOR.

En effet, Marin a raison ; & ce sont les discours que vous me teniez, avant que nous eussions parlé à votre femme.

MIROBOLAN.

Il est vrai, mais il faut se donner un peu de patience : il ne faut pas toujours s'emporter d'abord, l'on doit quelquefois apporter quelque tempérance aux choses. Je vous tiendrai parole, ou... Allez, laissez-moi faire.

MARIN.

Fort bien, laissez faire à Monsieur, il gâtera tout. Ma foi, vous devez plutôt croire aux paroles de la femme qu'à celle du mari. *Vous voyez clairement qu'elle seule est le maître & la maîtresse.*

MIROBOLAN.

Vous ne savez ce que vous dites.

MARIN.

Non, mais je sais que vous venez d'être furieusement repoussé à la demi-lune. Dites-moi, s'il vous plaît, qui croyez-vous qui soit le maître, ou de vous ou de Madame votre femme ?

MIROBOLAN.

C'eſt moi.

MARIN.

Oui-dà, en paroles, mais non pas en effet.

MIROBOLAN.

Apprenez que je le ſuis en effet, de même qu'en paroles. Vous êtes un fat.

MARIN.

Ah! Monſieur! je ne vous diſpute point cette qualité.

MIROBOLAN.

Taiſez-vous. (*A Liſidor.*) Monſieur, encore une fois... ſuffit, adieu.

SCENE VI.

LISIDOR, MARIN.

MARIN.

HO! diable! c'eſt fort bien dit. Monſieur, vous ne devez point prétendre d'épouſer Mademoiſelle Alcine; car cette mere impérieuſe & opiniâtre, ne vous l'accordera jamais. Quant au mari, il eſt habile Médecin, grand Aſtrologue, grand Devin, mais chez lui il n'eſt pas toujours le maître: ainſi, vous ne devez point faire de fonds ſur ſes promeſſes.

LISIDOR.

Mais ne vois-je pas Criſpin ?

MARIN.

Oui, Monſieur, c'eſt lui-même.

SCENE VII.

CRISPIN, LISIDOR, MARIN.

CRISPIN.

AH! Monſieur! ſerviteur. Bon jour, Marin.

MARIN.

Bon jour.

LISIDOR.

Qui t'amene en cette ville ?

CRISPIN.

C'eſt Monſieur votre fils, qui m'y a envoyé en diligence. Auſſi je n'ai été que huit jours à venir de Bourges à Paris.

MARIN.

La diligence eſt grande, & tu devrois avoir une charge de Meſſager à pied.

LISIDOR.

Pourquoi t'a-t-il envoyé ?

CRISPIN.

Monſieur, voici une lettre qui vous dira tout.

LISIDOR, *lit.*

» Monſieur mon Pere, je me porte bien; on » me voit le cul de tous les côtés; je prie Dieu » qu'ainſi ſoit de vous. Autre choſe je ne vous » puis mander, ſinon que je vous prie...

Ce n'eſt pas-là le ſtyle ni l'écriture de mon fils. Eſt-ce que tu te railles, de moi?

CRISPIN.

Non, Monſieur; mais je vous demande excuſe. Vous ſaurez que j'ai perdu en chemin la lettre de mon Maître, & que j'ai fait écrire celle-ci dans un village par un payſan: mais enfin je ſais bien qu'il vous demande de l'argent, qu'il vous dit que ſes habits ne valent plus rien. Liſez le reſte de cette lettre.

LISIDOR.

Hé! je ſuis ſatisfait de ce que j'en ai lû.

MARIN.

Eſt-ce toi qui l'a dictée au payſan?

CRISPIN.

Oui-dà, c'eſt moi, qu'en veux-tu dire?

MARIN.

Rien, ſinon qu'elle eſt bien imaginée.

CRISPIN.

Tu fais toujours le beau diſeur, & le grand eſprit: mais, morbleu, apprends que j'en ſais plus que toi.

MARIN.

Oh! je n'en doute pas.

CRISPIN.

Morbleu, veux-tu te battre à coups de poing? tu verras si..

LISIDOR.

Qu'on se taise l'un & l'autre.

CRISPIN.

Mais aussi, Monsieur, il fait toujours l'entendu, & croit qu'on n'est pas aussi habile homme que lui.

MARIN.

Ah! je te le cede.

LISIDOR.

Encore une fois, qu'on se taise. Mais, Crispin, depuis quatre mois a-t-il dissipé son argent & ses habits, comme tu dis?

CRISPIN.

Oui, Monsieur, si cela n'étoit pas, je ne voudrois pas vous le dire.

LISIDOR.

Il va un peu bien
au logis, je te
une affaire qu
Marin.

SCENE VIII.

CRISPIN,

(*Après avoir rebuté les ſaluades de Marin.*)

PARBLEU, il ſemble à ce viſage, qu'il n'y a que lui qui ſache quelque choſe. Morbleu, quand il voudra ſe gourmer, on lui fera voir ſi l'on n'en ſait pas autant que lui, qu'il eſt poſſible d'avoir d'autres avantages qui valent bien ſa ſcience. Mais, allons au logis du bonhomme Liſidor, afin que nous ayons de l'argent; mon Maître en a grand beſoin; les dépenſes qu'il fait chaque jour... Mais je le vois, il ne faut pas lui dire que j'ai perdu ſa lettre; il pourroit me maltraiter.

SCENE IX.

GÉRALDE, CRISPIN.

GÉRALDE.

QUE fais-tu là, dis-moi ?

CRISPIN.

Rien, Monſieur.

GÉRALDE.

Quoi ! depuis deux heures que je t'ai quitté, tu n'as pas encore été chez mon Pere ?

CRISPIN.

Non, Monſieur ; mais je l'ai rencontré dans la rue, & notre affaire eſt faite.

GÉRALDE.

Comment ?

CRISPIN.

Je lui ai donné votre lettre, & j'ai dit que vous aviez beſoin d'argent, bref, qu'il vous en falloit.

GÉRALDE.

Et qu'a-t-il répondu ?

CRISPIN.

Rien, ſinon que j'allaſſe l'attendre au logis, & qu'il parleroit tantôt à moi, & que pour à préſent, il alloit en ville pour quelque affaire.

GÉRALDE.

Ne t'a-t-il point interrogé ſur ma conduite?

CRISPIN.

Fort peu, mais je crois que tantôt il n'y manquera pas; & c'eſt où je l'attends.

GÉRALDE.

Prends bien garde, au moins...

CRISPIN.

Hé, laiſſez-moi faire; nous ne ſommes pas ſi ſots que nous ſommes mal habillés. Il me crois bien plus niais que je le ſuis.

GÉRALDE.

Défie-toi de Marin, ſur-tout; car tu ſais que c'eſt une fine mouche.

CRISPIN.

Je ne me ſoucie gueres de lui. Parbleu, à cauſe qu'il ſait lire & écrire, & que je ne ſais rien du tout, il s'imagine qu'on n'eſt pas auſſi ſavant que lui. J'ai bien penſé lui donner ſur la gueule.

GÉRALDE.

Il étoit donc avec mon Pere?

CRISPIN.

Oui-dà, & vouloit déja raiſonner; mais nous l'avons relancé... Allez, repoſez-vous ſur moi; vous ſavez que je ne ſuis pas beau diſeur, mais que je fais les choſes quand vous me les commandez. D'où vient que vous êtes ſorti?

GÉRALDE.

Alcine m'a mandé qu'elle avoit quelque choſe à me faire ſavoir, & que je me trouvaſſe autour du logis de derriere... Mais je crois l'appercevoir.

SCÈNE X.

ALCINE, DORINE, GÉRALDE, CRISPIN.

ALCINE.

VOus venez bientôt, Géralde; je vous ai mandé de ne venir de plus de deux heures.

GÉRALDE.

Vous dites vrai, Madame, mais vous ſavez que l'impatience tourmente d'ordinaire les Amans, &... *qu'ils croyent leur peine adoucie, quand ils peuvent voir le lieu qui renferme la perſonne qu'ils aiment.*

ALCINE.

Géralde, trêve à toutes ces belles choſes, *car je ne puis demeurer long tems avec vous. Je vais faire une viſite, où ma Mere doit venir me trouver.* Apprenez ſeulement que votre Pere me veut épouſer.

GÉRALDE.

Mon Pere?

ALCINE.

Oui, votre Pere ; & que le mien lui a donné ſa parole : mais ma mere qui, comme vous ſavez, eſt la maitreſſe ; a fort rebuté le bon-homme Liſidor. *Cependant, voyez l'embarras où nous ſommes : car quand avec le tems j'aurai découvert à ma mere l'eſtime que j'ai pour vous, & que je l'aurai rendue favorable à ce que je ſouhaite, votre Pere n'y voudra point conſentir. D'ailleurs, il ne faut rien eſpérer de ma mere ſans l'aveu de votre pere.* Adieu, je crains qu'elle ne vienne ſur mes pas.

(*Criſpin & Dorine ſe font de grandes révérences.*)

SCÈNE XI.

GÉRALDE, CRISPIN.

GÉRALDE.

QUE dois-je faire en cette occaſion, cher Criſpin ?

CRISPIN.

De quoi s'aviſe ce vieux Reître, de devenir amoureux à ſoixante & quatorze ans ? C'eſt, ſans doute, pour cela qu'il nous a envoyés à Bourges ; mais il faut empêcher qu'il ne l'épouſe. Ayons ſeulement de l'argent, & puis, nous

lui taillerons bien de la beſogne. Voyez le vieux penard ! Il lui faut des filles de dix huit ans, pour le réjouir ! il n'eſt pas vraiment dégoûté ; il le prend bien ; il lui en faut donner encore une pipe.

GÉRALDE.

Mais que faire, Criſpin ?

CRISPIN.

Tâchez de parler à elle en particulier, & là vous réſoudrez toutes les affaires : elle vous donnera ſurement des moyens. ..

GÉRALDE.

Viens, je vais lui écrire une lettre, que tu feras en ſorte de donner à Dorine, quand elles ſerons revenues au logis.

CRISPIN.

Mais je dois aller chez votre pere.

GÉRALDE.

Mais je veux que tu portes ma lettre avant que d'y aller.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MIROBOLAN, DORINE.

MIROBOLAN.

DORINE, Dorine? holà, Dorine?

DORINE, (*ſortant.*)

Monſieur?

MIROBOLAN.

Qu'on faſſe ajuſter cette ſalle proprement, afin d'y bien recevoir tous ceux qui me feront l'honneur de ſe trouver à la diſſection du corps que me doit envoyer le Maître des hautes-œuvres.

DORINE.

Mais, Monſieur, pourquoi choiſir cet appartement? les autres fois vous les fites dans l'autre logis.

MIROBOLAN.

Il eſt vrai : mais ma femme a voulu que je

prisse ce logis de derriere, afin que celui de devant fût plus libre. Je trouve qu'elle a grande raison.

DORINE.

Ah! je n'en doute pas.

MIROBOLAN.

Car, outre que nous serons en notre particulier, le jardin qui sépare ces deux logis la garantira du bruit, que les opiniâtres font ordinairement en ces occasions. Il s'en trouve toujours quelqu'un qui n'est jamais d'accord avec les autres, & qui, pour soutenir une opinion erronée, fait plus de bruit que quatre.

DORINE.

En vérité, Monsieur, tous vous savez que vous êtes de Médecins, vous n'êtes guères d'accord ensemble: votre science est bien incertaine, & vous y êtes les premiers trompés.

MIROBOLAN.

Cela arrive quelquefois, mais ce n'est pas la faute de la Médecine.

DORINE.

Il faut donc que ce soit la faute des Médecins, puisque ce n'est pas celle de la Médecine.

MIROBOLAN.

Cela peut être vrai; mais, Dorine, ce n'est pas-là ton affaire.

DORINE.

Non ; mais je puis en dire mon ſentiment : & puis ſi ce n'eſt pas mon affaire aujourd'hui, ce la ſera quelque jour en dépit de moi.

MIROBOLAN.

Fort bien ; mais laiſſons ce chapitre, & ſonge à recevoir ce corps qu'on doit apporter incontinent, & à le faire mettre dans la cave, car je ne commencerai que demain à travailler. Cependant je m'en vais voir trois ou quatre malades, dont je n'eſpere pas grand'choſe.

DORINE.

Je ferai tout ce que vous me dites.

MIROBOLAN, (*revenant.*)

Si Dorine vouloit faire tout ce que je lui dirois, elle auroit un peu de tendreſſe pour moi, & certainement elle n'en ſeroit point fâchée.

DORINE.

Devriez-vous avoir de telles penſées, ayant une femme auſſi-bien faite que vous en avez une ? Il me ſemble que cela n'eſt pas raiſonnable, & que vous devez vous en contenter.

MIROBOLAN.

C'eſt une étrange choſe que d'être obligé de ne manger que d'un pain, l'on s'en ennuye à la fin.

DORINE.

Si Madame votre femme en vouloit faire de même, qu'en diriez-vous ?

MIROBOLAN.

Oh ! ce n'eſt pas la même choſe. La gloire d'un homme eſt de cajoler pluſieurs femmes ; mais la vertu d'une femme eſt de n'écouter que ſon mari.

DORINE.

Je ne crois pas que là-deſſus les hommes ayent plus de privilége que les femmes, & qu'il leur ſoit permis de faire ce qu'elles n'oſeroient entreprendre.

MIROBOLAN.

La loi a voulu que cela fût ainſi.

DORINE.

Il falloit que cela fut tout au contraire. Ceux qui ont établi cette loi étoient des ignorans ; car il y a des ignorans en Loix auſſi-bien qu'en Médecine. Mais je vois bien que vous m'en donnez à garder ; je ſuis ſûre que vous auriez de la peine à me montrer cette loi. Allez voir vos malades, & me laiſſez en repos.

MIROBOLAN,

Sans adieu, Dorine.

SCENE II.

DORINE.

SANS adieu, Monſieur. Voyez un peu le gaillard ! il n'y auroit qu'à le laiſſer faire, il feroit les plus belles choſes du monde. C'eſt une étrange choſe, que ces chiens d'hommes ne ſauroient ſe contenter de leurs femmes ! il leur faut de la nouveauté. Si je ſuis jamais mariée, & que mon mari me faſſe de tels tours, à bon chat, bon rat, nous verrons... Ah ! Criſpin, que veux-tu ?

SCENE III.

CRISPIN, DORINE.

CRISPIN.

COMME je rodois autour d'ici, pour voir ſi je pourrois te donner cette lettre, j'ai vu ſortir Monſieur Mirobolan, & en même tems je ſuis entré, comme tu vois.

DORINE.

Ferme cette porte ; afin que nous parlions

en ſûreté, je vais fermer celle-ci. (*Ils ferment chacun une porte*) Hé bien ! qui envoie cette lettre ?

CRISPIN.

Mon Maître, qui ſe déſeſpere de ce qu'Alcine lui a dit tantôt, touchant le mariage de ſon pere & d'elle.

DORINE.

Il faut empêcher que cela ne ſe faſſe.

CRISPIN.

Diantre ! tu y perdrois plus que perſonne : tu n'aurois pas l'avantage de m'avoir pour mari, moi qui t'aime plus que cinquante.

DORINE.

Tu crois donc que ce ſoit un grand avantage ?

CRISPIN.

Aſſurément ; mais ne parlons point là-deſſus davantage : Monſieur vaut bien Madame, & Madame vaut bien Monſieur. Dis-moi, d'où vient que tu étois ici avec Monſieur Mirobolan ?

DORINE.

C'eſt qu'il doit faire demain la diſſection d'un Pendu ; & comme il a choiſi ce lieu pour ce ſujet, il m'ordonnoit de le faire ajuſter au plutôt. Maintenant il faut que ton Maître prenne d'autres meſures pour parler à ſa maîtreſſe ; car cet endroit étant occupé, ils n'auront

plus la liberté de s'entretenir si facilement qu'ils l'avoient. Donne-moi cette lettre, je vais faire ensorte de la donner, & d'en avoir réponse.

CRISPIN.

Tiens, va vite.

SCENE IV.

MIROBOLAN, FÉLIANTE, DORINE, CRISPIN.

MIROBOLAN, (*frappant à la porte de la rue.*)

Hola, holà, Dorine! qu'on m'ouvre promptement.

DORINE.

Mon Dieu! que ferai-je? c'est notre Maître.

CRISPIN.

Ah! jerni, je voudrois être bien loin.

FÉLIANTE, (*frappant à l'autre porte.*)

Oh! Dorine, ouvre-moi.

DORINE.

Ah! voilà bien encore pis; c'est notre Maîtresse.

CRISPIN.

Hé! c'est le diable.

DORINE.

Sans elle, je t'allois mettre dans la cave.

MIROBOLAN, (*reſſappant.*)
Qu'on m'ouvre donc, Dorine.

DORINE.

Je ſuis perdue.

CRISPIN.

C'eſt fait de moi.

DORINE.

Criſpin, mets-toi tout étendu ſur cette table, je dirai que tu es ce Pendu qu'on vient d'apporter.

CRISPIN.

Mais....

DORINE.

Mais ne raiſonne point, fais ce que je te dis. (*Criſpin ſe jette tout étendu ſur la table, & Dorine ouvre à Mirobolan.*)

MIROBOLAN, (*paſſant vîte.*)

Tu me fais bien attendre: j'ai oublié quelque choſe là-haut, qu'il faut que j'aille chercher promptement.

(*Il entre dans une porte proche de celle où Féliante frappe. Dorine ouvre cependant à Féliante.*)

FÉLIANTE.

D'où vient que tu te fais tant appeller?

DORINE.

J'étois occupé à recevoir ce corps, & je ne vous ai entendue que cette fois.

FÉLIANTE.

Que je plains ce pauvre malheureux! il a la mine d'avoir été beau garçon.

MIROBOLAN, (*repaſſant.*)

Ma femme, que faites-vous ici ?

FÉLIANTE.

Je viens voir ſi Dorine a ajuſté ce lieu comme il faut.

MIROBOLAN, (*s'en allant.*)

Voyez, voyez.

FÉLIANTE.

Dorine, prend le ſoin de bien accommoder tout ceci : pour moi je m'en vais au plutôt, car je n'aime point à voir de tels objets ; cela cauſe toujours des penſées funeſtes. (*Elle s'en va.*)

DORINE.

Allez, allez, Madame, je ferai tout ce qui ſera néceſſaire. Hé bien ! Criſpin, mon invention n'a-t-elle pas réuſſi ?

(*Elle referme les portes.*)

CRISPIN.

Fort bien, & nous en ſommes quittes à fort bon marché ; mais je ſors au plutôt, pour éviter un nouvel embarras. Peut-être que ſi je demeurois davantage...

MIROBOLAN, (*revenant.*)

Dorine, Dorine ? ouvre, ouvre-moi.

DORINE.

Ah ! remets-toi promptement en la même poſture, c'eſt encore notre Monſieur.

CRISPIN, (*se remettant.*)

Le diable l'emporte.

(*Dorine ouvre.*)

MIROBOLAN, (*entrant.*)

Je pense que je suis aujourd'hui imbriaque, j'oublie la moitié des choses dont j'ai besoin: certaines pilules que j'ai promises... Mais que vois-je là, Dorine?

DORINE.

C'est ce corps qu'on vient d'apporter; il étoit déjà ici quand vous êtes venu.

MIROBOLAN.

Fort bien; mais d'où vient qu'il a encore ses habits?

DORINE.

Ils ont dit qu'on auroit le soin de les rendre.

MIROBOLAN, (*le tâte.*)

On n'y manquera pas. Je suis d'avis, tandis qu'il est encore tout chaud, d'en commencer la dissection. Va-t-en me querir mes bistouris, qui sont là-haut dans mon cabinet.

DORINE.

Mais, Monsieur, vous n'avez rien de préparé, cela fera un trop grand embarras; & d'ailleurs vos malades attendent après vous.

MIROBOLAN.

Pour attendre deux ou trois heures, il n'y a pas grand mal.

DORINE.

Mais s'il en vient à mourir quelqu'un, cependant?

MIROBOLAN.

Ce ne sera pas ma faute; car s'il doit mourir dans si peu de tems, ma visite ne lui serviroit pas de grand'chose.

DORINE.

Mais un remede, à propos...

MIROBOLAN.

Va seulement, & m'apporte un paquet de cordes, & des cloux que tu trouveras tout proche les bistouris. Pendant qu'il a ce reste de chaleur, je trouverai plus facilement les veines lactées, & les réservoirs qui conduisent le chyle au cœur pour la sanguification.

DORINE.

Mais, Monsieur, vous m'allez ôter la liberté d'approprier ce lieu, comme je le voudrois; attendez à demain, comme vous avez dit.

MIROBOLAN.

Va donc; où j'irai moi-même.

DORINE.

J'y vais, puisque vous le voulez.

MIROBOLAN, (*le regardant.*)

Il n'a pas mauvaise mine; mais il a pourtant quelque chose de fâcheux dans le visage. Oui, ou toutes les regles de la Métoposcopie & de

la Phyſionomie ſont fauſſes, ou il devoit être pendu. *(Il le déboutonne)* Ah ! quel plaiſir je vais prendre à faire ſur ſon corps une inciſion cruciale, & à lui ouvrir le ventre depuis le cartilage xipoïde, juſqu'à los pubis. Le cœur lui bat encore ! Ah ! s'il y avoit ici de mes Confreres, particulierement de ceux qui ſont dans l'erreur, je leur ferois bien voir par ſon ſyſtole & diaſtole, le mouvement de la circulation du ſang.

SCENE V.

UN CHIRURGIEN, MIROBOLAN, CRISPIN.

LE CHIRURGIEN, *(entrant par la porte que Mirobolan a laiſſé ouverte.)*

MONSIEUR, Monſieur le Baron eſt fort rempiré depuis hier, & vous devriez le venir voir au plutôt.

MIROBOLAN.

J'irai tantôt, je n'ai pas le loiſir à préſent.

LE CHIRURGIEN.

Mais le mal preſſe, Monſieur : il ſeroit néceſſaire que vous y vinſſiez maintenant.

MIROBOLAN.

Je ne puis pas ; allez, ſaignez-le toujours, je le verrai dans deux heures.

LE CHIRURGIEN.

Monſieur, je ne crois pas que la ſaignée lui ſoit bonne.

MIROBOLAN.

Saignez-le, vous dis-je; je ſais bien ce que je fais.

LE CHIRURGIEN.

Mais, Monſieur...

MIROBOLAN.

Mais encore une fois, ſaignez-le.

LE CHIRURGIEN.

Mais, Monſieur....

MIROBOLAN.

Mais je veux qu'il ſoit ſaigné. C'eſt bien à faire aux Chirurgiens à raiſonner avec les Médecins!

LE CHIRURGIEN.

Monſieur, je ne le ſaignerai point; car je ſuis aſſuré que la moindre ſaignée eſt capable de lui cauſer la mort.

MIROBOLAN.

Il le ſera en dépit de vous, & je le ferai ſaigner par un autre.

LE CHIRURGIEN.

Vous ferez ce qu'il vous plaira; pour moi, je n'en ferai rien. Adieu.

MIROBOLAN.

Adieu.

SCENE VI.

DORINE, MIROBOLAN, CRISPIN.

DORINE, (*ayant écouté.*)

JE ne saurois trouver tous vos affuteaux; & d'ailleurs, Madame m'a dit de vous avertir qu'on étoit venu vous demander avec grand empressement de chez Monsieur le Baron.

MIROBOLAN, (*s'en allant.*)

Oh! puisque ma femme le veut, il faut donc y aller. Dorine, fais porter ce corps à la cave.

DORINE, (*fermant la porte après lui.*)

Allez, je n'y manquerai pas.

SCENE VII.

DORINE, CRISPIN.

CRISPIN, (*se relevant.*)

ET moi, sans m'amuser à raisonner, je fors au plus vîte.

DORINE.

Où veux-tu aller?

CRISPIN.

Comment diable! où je veux aller? laisse-

moi ſortir. Quoi ! tu vas froidement querir les biſtouris, & tous ces brimborions pour me tailler en pieces, & tu veux que je demeure ? tu te railles de moi.

DORINE.

Apprends que quand je ſuis ſortie pour aller chercher ſes ferremens, ça été dans la penſée de les cacher, de ſorte qu'il ne pût les trouver ; & c'eſt ce que je n'ai pas manqué de faire.

CRISPIN.

Oh ! c'étoit fort bien fait. Auſſi je m'étonnois, moi qui doit être ton mari, que tu euſſes le courage de me voir couper ſi barbarement...

DORINE.

Je n'avois garde d'y conſentir. Mais attends-moi ici, je vais tâcher de donner cette lettre, & d'en avoir la réponſe.

CRISPIN.

Je ne veux point attendre en ce lieu.

DORINE.

Pourquoi ?

CRISPIN.

Le mot de biſtouri me fait trembler ; je vais t'attendre dans la rue, là je ne craindrai point Meſſieurs les biſtouris. Pour moi, il me ſemble, par la peur que j'ai eue, que cette ſalle en eſt toute remplie.

DORINE.

Va, mais ſur-tout ne t'impatiente point.

CRISPIN.

Je ne me laſſerai point d'attendre, quand je ſerai hors d'ici.

(*Comme il veut ſortir, on frappe à la porte.*)

Ah! voici bien encore le diable: d'abord qu'on ouvrira la porte, je m'enfuis.

DORINE.

Garde-t-en bien, tu gâterois tout. Remets-toi promptement.

CRISPIN.

Je n'en ferai rien, quoiqu'il puiſſe arriver. S'il avoit quelque biſtouri dans ſa poche...

DORINE.

Si je n'avois oublié la clef de la cave, je te mettrois dedans.

CRISPIN.

Fais ce que tu voudras, mais je ne m'y mettrai point davantage.

DORINE.

Écoute, je vais querir là-haut une robe de Médecin; tu diras qu'ayant ſû qu'il devoit faire une diſſection, tu venois pour lui rendre viſite. Quant au Pendu, je dirai que je l'ai fait mettre à la cave.

CRISPIN.

Va, j'aime encore mieux faire le Médecin que le Pendu. (*On heurte encore.*) Parbleu,

attends, si tu veux, que je sois habillé ! Il faut payer d'effronterie : du moins, sous cet habit, je ne courrai point de risque d'être taillé ou d'être battu. Quand je paroîtrai ignorant, il y a bien d'autres Médecins qui le sont aussi-bien que moi.

DORINE, (*revenant.*)

Tiens, mets promptement, que j'ouvre.

CRISPIN, (*ayant pris la robe.*)

Me voilà fort bien.

(*Dorine ouvre la porte.*)

SCENE VIII.

LISE, CRISPIN, DORINE.

LISE.

MONSIEUR le Médecin est-il ici ?

DORINE.

Non.

LISE.

Le voilà. Pourquoi me le céler ?

DORINE.

Que lui voulez-vous ?

LISE.

Lui dire seulement deux mots.

CRISPIN, (*faisant le grave.*)

Que souhaitez-vous de moi ?

LISE.

Monsieur, vous saurez que ma Maîtresse a perdu un petit chien qu'elle aime éperduement, qu'elle s'en désespere, & qu'elle en met la faute sur moi. Or, comme on m'a dit que vous savez l'art de deviner, aussi-bien que la Médecine....

CRISPIN.

Je suis aussi savant en l'un comme en l'autre.

LISE.

C'est ce qui me fait venir ici, pour vous prier, en payant, de m'en dire quelque nouvelle.

CRISPIN.

Combien y a-t-il qu'il est perdu?

LISE.

Deux jours.

CRISPIN.

A quelle heure?

LISE.

Sur les onze heures du matin.

CRISPIN.

De quel poil est-il?

LISE.

Blanc & noir.

CRISPIN, (*faisant semblant de rêver.*)

C'est assez.

LISE, (*à Dorine.*)

O le brave homme! il nous va dire des nouvelles de notre petit chien.

DORINE.

Sans doute.

CRISPIN.

Écoutez. Il y a deux jours ?

LISE.

Oui, Monsieur.

CRISPIN.

Sur les onze heures ?

LISE.

Oui.

CRISPIN.

Blanc & noir ?

LISE.

Oui, Monsieur.

CRISPIN.

Prenez des pilules.

LISE.

Des pilules !

CRISPIN.

Oui.

LISE.

Mais cela fera-t-il trouver le chien ?

CRISPIN.

Oui.

LISE.

Mais encore, de quelles pilules.

CRISPIN.

Les premieres venues de chez l'Apothicaire.

LISE.

Mais, Monsieur...

CRISPIN.

Mais ne faut pas tant raiſonner, faites ſeulement ce que je vous dis.

LISE.

Combien en faut-il prendre?

CRISPIN.

Trois.

LISE, (*lui donnant un écu blanc.*)

C'eſt aſſez; ſi je trouve mon chien par ce moyen, je vous donnerai bien des pratiques.

CRISPIN.

Si vous ne le retrouvez point, ce ne ſera pas la faute du remede.

LISE.

Je vous crois. Adieu, Monſieur.

CRISPIN.

Adieu.

SCENE IX.

DORINE, CRISPIN.

DORINE, (*après avoir refermé la porte.*)

EH bien! Criſpin, tu n'as pas eu plutôt l'habit de Médecin ſur le corps, que tu as reçu la piece blanche.

CRISPIN.

Diantre! je vois bien que c'eſt un bon

métier. Sans ſavoir ce que l'on fait, on gagne de l'argent ; & ſi, on ne court point de riſque, comme à contre-faire le Pendu.

DORINE.

Je ne puis m'empêcher de rire de ton ordonnance. Des pilules, pour retrouver un chien perdu !

CRISPIN.

Que diable voulois-tu que j'ordonnâſſe, moi qui ne ſais ni lire ni écrire, ni rien de tout ce qu'elle veut que je ſache ? Les pilules ſe ſont préſentées, & j'en ai ordonné. J'ôte cet habit pour aller attendre dans la rue, comme nous avons dit.

(*On heurte encore.*)

DORINE.

On heurte, rajuſte-toi.

CRISPIN.

Encore ! je ne crains bien que ce ne ſoit ton Maître.

DORINE, (*allant ouvrir.*)

Qu'importe ? Il faut s'en tirer.

CRISPIN.

Comment eſt-elle faite ?

GRAND-SIMON.

Elle eſt grande, brune, & camuſe ?

CRISPIN.

Grande, brune, & camuſe ?

GRAND-SIMON.

Oui, Monſieur.

CRISPIN.

Prenez des pilules.

GRAND-SIMON.

Des pilules ?

CRISPIN.

Oui.

GRAND-SIMON.

Des pilules ?

CRISPIN.

Oui, des pilules, qu'on prend communément chez l'Apothicaire. Il en faut prendre au nombre de dix, à cauſe de votre taille.

GRAND-SIMON.

Mais il me ſemble que les pilules ne ſont bonnes que pour purger les gens, & non pas pour....

CRISPIN.

Allez, faites ce que je vous dis, puis je ferai le reſte ; c'eſt une ſcience qui vous eſt inconnue. Si vous étiez ſavant, & que vous ſçuſſiez le Latin, je vous ferois voir des choſes....

GRAND-SIMON.

GRAND-SIMON.

Monſieur, je ſais le Latin, car je ſuis le Magiſter de notre village.

CRISPIN.

Vous ſavez le Latin.

GRAND-SIMON.

Oui, Monſieur.

CRISPIN.

Eh bien! tant mieux pour vous. Encore un coup, faites ce que je vous dis, & adieu, j'ai affaire ailleurs.

GRAND-SIMON.

Combien en faut-il prendre?

CRISPIN.

Un picotin, à cauſe de votre taille.

GRAND-SIMON.

Avant que de m'en aller il faut vous ſatisfaire.

CRISPIN.

C'eſt fort bien aviſer.

GRAND-SIMON, (*fouillant dans ſa poche.*)

Des pilules!

CRISPIN, (*tendant la main.*)

Oui, des pilules, oui, des pilules; vîte, vîte, & adieu.

GRAND-SIMON.

Voilà un écu d'or. Si la choſe réuſſit...

CRISPIN.

Je vous entends, c'eſt aſſez.

[illegible], [illegible],

[illegible], *à part.*

[illegible] (*Il sort.*)

CRISPIN.

[illegible]

SCENE XI.

DORINE, CRISPIN.

DORINE, *en entrant la porte.*

Un coup d'or si mal en place en si peu de temps... moi qui t'ai fait Médecin, tu devrois m'en donner la moitié.

CRISPIN.

Dorine, laisse-moi faire, nous en mangerons de bons gâteaux ensemble: pour à présent...

DORINE.

(*On heurte.*)

On heurte; voici encore quelque pratique.

CRISPIN.

Parbleu, je commence à m'en lasser. Ah! m'voici bien le diable.

SCENE XII.

MIROBOLAN, DORINE, CRISPIN.

MIROBOLAN, (*entrant.*)

DORINE, as-tu ſongé...

DORINE.

Monſieur, je viens de faire porter ce corps à la cave: & voilà un de vos Confreres qui, ayant appris que vous devez faire une diſſection, eſt venu pour vous voir.

MIROBOLAN, (*après pluſieurs révérences.*)

Monſieur, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connoître, vous y ſerez toujours le bien reçu; mais ce ne ſera que demain que je commencerai à travailler. Si vous voulez me faire la grace de vous trouver à l'ouverture vous entendrez un petit diſcours, qui, je crois, ne ſera pas fort commun.

CRISPIN.

Ah! Monſieur, je n'ai garde d'y manquer. La réputation de Monſieur Mirobolan eſt une réputation qui... dans... les choſes... fait enfin... que... je n'y manquerai pas.

DORINE.

Monsieur, si vous voulez que j'accommode cette salle, il me faut laisser en liberté.

MIROBOLAN.

Tout-à-l'heure. Monsieur, je voudrois vous demander un petit mot d'avis touchant un malade que je traite.

CRISPIN.

Vous m'excuserez, s'il vous plaît, j'ai une affaire qui me presse beaucoup.

MIROBOLAN.

J'aurai fait en peu de paroles. Vous saurez que ce malade a eu la fièvre quatre, tierce & continue, enfin nous l'avons tiré delà; mais il lui reste une chose qui m'inquiette grandement pour lui; car, outre une grande insomnie qui le fatigue beaucoup, ce qu'il crache est extrêmement blanc, & c'est, à mon sens, un très-mauvais signe, parce que A PITUITA ALBA, AQUA INTER CUTEM SUPERVENIT, nous dit Hypocrate; c'est, comme vous savez, ce que les Grecs appellent Leucophegmatia. Si donc, selon Hypocrate, cette pituite blanche est un signe évident que l'hydropisie doit survenir, que croiriez-vous qu'il faudroit lui donner de plus souverain, pour empêcher que cet accident ne lui survînt.

CRISPIN.

Vous n'avez pas besoin de conseil, vous êtes un homme qui... oui... car... enfin je ne dis rien.

MIROBOLAN.

Non, parlez-moi franchement; je serai fort aise de savoir votre sentiment là-dessus.

CRISPIN.

Je n'ai garde; je sais trop...

MIROBOLAN.

Pour moi, j'agis sans façon; je ne suis pas de ces Messieurs qui ne chérissent que leurs opinions, & qui, plutôt que d'en démordre, aiment mieux laisser crever un malade. Parlez, je vous écoute.

DORINE, (*bas à Crispin.*)

Dis ce que tu pourras. (*A Mirobolan.*) Mais, Monsieur, dépêchez-vous, car j'ai plus d'une affaire.

CRISPIN.

Oui, elle a affaire.

MIROBOLAN.

Dorine, encore un moment.

CRISPIN.

Monsieur, dans ces sortes de maladies, je ne sais pas si... quand... là-dessus... on... la...

MIROBOLAN.

Hom?

CRISPIN.

Des pilules...

MIROBOLAN.

Lui donner des pilules ! ce ſeroit ruiner les parties qui ſont déja fort altérées par le déſordre qu'ont cauſé ces différentes maladies.

CRISPIN.

Oh ! je ne dis pas cela : je dis... que des pilules que j'ai priſes ce matin m'obligent à vous quitter au plutôt.

MIROBOLAN.

Oh ! je ne veux pas vous contraindre. Dorine, conduiſez Monſieur où il a beſoin d'aller. Je ſuis votre ſerviteur.

CRISPIN, (*ſe déshabillant.*)

Je vais t'attendre ſans raiſonner davantage.

DORINE.

Moi, je vais faire mes diligences pour avoir la réponſe, & ſonger en même tems à faire enſorte que lorſqu'on apportera ce Pendu, nos gens n'en puiſſent rien ſavoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GÉRALDE, CRISPIN.

CRISPIN.

EH bien! Monsieur, que dites-vous de mes aventures?

GÉRALDE.

Je dis qu'elles sont particulieres.

CRISPIN.

Pendu, Médecin, des cordes, des bistouris, des clous, des pilules, des... parbleu, en voilà très-bien.

GÉRALDE.

Il est vrai qu'en voilà beaucoup; mais il faut que tu retournes encore au logis de Monsieur Mirobolan.

CRISPIN.

Moi, Monsieur?

GÉRALDE.

Oui, toi-même.

CRISPIN.

Parbleu, je ne veux point aller me faire bistouriſer, ou bien recevoir quelques coups de bâton, vous y pouvez aller vous-même.

GÉRALDE.

Il eſt vrai que je le puis ; mais je crains, en y allant, de ruiner mon amour, car ſi Monſieur Mirobolan venoit à me rencontrer, il ne manqueroit pas d'avertir mon pere des choſes qui ſe paſſent. Pour toi, tu ne hazardes rien, il ne te connoît pas.

CRISPIN.

Je hazarde mon dos, mes bras, mes jambes, mon corps ; car de la maniere dont j'ai ouï parler Monſieur Mirobolan, de clous, de cordes, des biſtouris, un Médecin n'a non plus de pitié d'un homme, qu'un Avocat d'un écu.

GÉRALDE.

Il faut pourtant, mon cher Criſpin, y retourner encore une fois. Auſſi, tu dois croire que quand je ſerai en pouvoir, je reconnoîtrai tous les bons ſervices que tu me rends.

CRISPIN.

Oh ! je n'en doute pas ; mais, au moins, dites-moi la raiſon qui vous oblige à m'y renvoyer.

GÉRALDE.

Tiens, écoute la lecture du billet que tu m'as apporté.

» J'ai quantité de choſes à vous mander, » mais je n'ai pas le tems de vous les écrire. » Pour avoir celui de vous faire ce mot, il a » fallu ſe ſervir de pluſieurs ſtratagêmes. » Envoyez tantôt Criſpin, je ferai mes efforts » pour lui donner une lettre, qui vous inſ- » truira de tout.

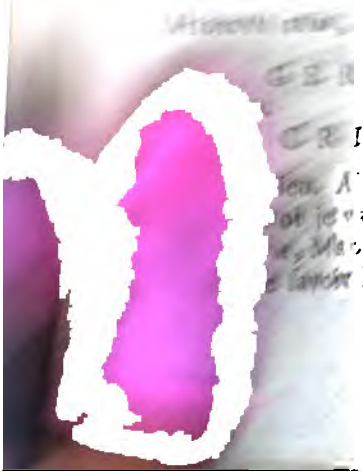
Eh bien ! tu vois, Criſpin...

CRISPIN.

Oui, je vois bien qu'il y faut aller ; mais ſi Monſieur Mirobolan, qui m'a pris pour un Pendu ſous mon habit, & qui m'a enviſagé ſous l'habit de Médecin, vient à me reconnoître, comment me tirer de cet embarras ſans être un peu étrillé ? hem ?

GÉRALDE.

Il eſt vrai que cela eſt fort embarraſſant ; mais, mon cher Criſpin, il faut hazarder quelque choſe pour ton Maître. Cherche, invente quelque choſe pour ne pas courir de riſque.



CRISPIN.

...ez-vous-en songer à ...je vais chez le bon-homme. ...Mes vers sum. C'est une belle ...savoir le Latin! Il faut repasser

souvent ces mots, de peur de les oublier, MEDICUM SUS... MEDICUS SUM. Ah ! m'y voilà. C'eſt aſſez, allons-nous-en chez le bonhomme Liſidor. Mais je le vois qui vient ici.

SCENE II.

LISIDOR, CRISPIN, MARIN.

LISIDOR.

QUE fais-tu en ce lieu ?

CRISPIN.

Monſieur, ennuyé d'attendre au logis, je me promenois.

LISIDOR.

Où eſt ton Maître ? dis-moi.

CRISPIN.

Voilà une belle demande ! il eſt à Bourges. Vous plaît-il de me donner de l'argent, afin que je m'en retourne ?

LISIDOR.

Oui-dà. Dis-moi, où loge-t-il à Bourges ?

CRISPIN.

Hé ! il loge..., proche les Ecoles.

LISIDOR.

Comment nomme-t-on la rue ?

CRISPIN.

La rue ?

[illegible]

LISIDOR.

Oui.

CRISPIN.

On le nomme... on le nomme.... Vous y [illegible]

LISIDOR.

Mais encore?

CRISPIN.

Il m'en souvient plus: il va des pendards de noms sans cervelle, qui sont si difficiles à retenir, que je ne saurois les mettre dans ma cervelle: & puis, je ne m'en soucie guères. A mon bon s'embrenicoquer! et prendre ces vilains noms: quand on est loge, on est loge.

MARIN.

Il a grande raison.

CRISPIN.

Morbleu, tais-toi; ou bien... vois-tu... jarni! Enfin...

LISIDOR.

Patience....

CRISPIN.

C'est que je ne veux pas qu'il se mêle de ce qu'il n'a que faire.

LISIDOR.

Tais-toi. Que fait ton Maître ordinaire-

CRISPIN.

Il étudie, puis il a ſouvent à dîner & à ſouper des gens avec qui il parle Latin comme tous les diables. Ce que j'y trouve de plaiſant, c'eſt qu'ils ſe querellent, comme s'ils vouloient s'étrangler le blanc des yeux. Après ils s'appaiſent en buvant chacun cinq ou ſix coups.

LISIDOR.

Cela n'eſt pas mal; mais cependant trois ou quatre perſonnes m'ont dit qu'il étoit en cette ville, & qu'on l'y avoit vu.

CRISPIN.

Celui qui l'a dit en a menti, & je le ſoutiendrai devant toute la France.

LISIDOR.

Confeſſe la vérité, je n'en parlerai point. Il eſt ici?

CRISPIN.

Je ne le confeſſerai point, car cela n'eſt pas vrai.

LISIDOR.

Oh! je ſais bien que ſi, moi; & ſi tu déguiſes davantage...

CRISPIN.

Vous voulez donc me faire dire une choſe qui n'eſt pas?

LISIDOR.

J'ai donc menti?

CRISPIN.

Vous avez tout ce qu'il vous plaira ; mais cela n'eſt pas, cela n'eſt pas.

MARIN.

Monſieur, quittez-là cet impertinent, il vous mettra en colere ſans raiſon.

CRISPIN.

Impertinent! morbleu, tu as menti ; il faut t'en faire cáter tout du long & tout du large.

(*Ils veulent ſe battre.*)

MARIN.

Viens, viens, que je t'ajuſte de toutes pieces.

LISIDOR, (*les ſeparant avec ſon bâton.*)

Coquins, ſi vous ne vous arrêtez, je vous donnerai cent coups. Ah! morbleu, c'en eſt trop. Criſpin, puiſque ton Maître n'eſt pas à Paris, je te commande de l'aller au plutôt retrouver à Bourges, & de lui dire que quand il m'aura fait ſavoir ſon adreſſe, je lui ferai tenir de l'argent par un Banquier de cette ville.

CRISPIN.

Mais, Monſieur....

LISIDOR.

Point de réponſe davantage : n'approche pas ſeulement de mon logis, ſi tu ne veux avoir cent coups de bâton.

MARIN.

Il faut bien la prendre malgré moi.

LISIDOR.

Va voir si Monsieur Mirobolan est au logis.

MARIN.

Quoi ! Monsieur ! vous voulez encore lui parler de votre mariage, après que sa femme vous a dit à votre nez qu'il n'en sera jamais rien ?

LISIDOR.

Il n'importe, je veux faire encore une tentative.

MARIN.

Fort bien, c'est-à-dire que vous voulez vous faire refuser encore une fois, & que vous prenez plaisir d'entendre chanter vos louanges à contre-poil.

LISIDOR.

Je t'avoue ingénuement que je m'attends à ce refus, & que même j'en suis en quelque façon consolé ; mais je veux avoir la joie de dire le fait à Monsieur Mirobolan, & de lui faire savoir qu'il ne passera jamais dans mon esprit que pour un homme qui se laisse mener par le nez, comme un fat.

MARIN.

Mais de quoi cela vous peut-il servir ?

SCENE III.

LISIDOR, MARIN.

MARIN.

AH le traître! Je crois qu'il m'a estropié ce coup.

LISIDOR.

Marin, viens m'aider à me relever.

MARIN, *(se relevant.)*

Hé! Monsieur, j'aurois besoin qu'on me relevât moi-même.

LISIDOR, *(se relevant, aidé de Marin.)*

Le coquin, il le payera.

MARIN.

Si jamais je l'attrape, il s'en repentira.

LISIDOR.

Je me suis blessé l'épaule en tombant.

MARIN.

Et moi, je crois que j'ai la mendibule dé-

LISIDOR.

Il t'a donné un furi-

MA

De toute la f

Patience.

MARIN.

Il faut bien la prendre malgré moi.

LISIDOR.

Va voir si Monsieur Mirobolan est au logis.

MARIN.

Quoi ! Monsieur ! vous voulez encore lui parler de votre mariage, après que sa femme vous a dit à votre nez qu'il n'en sera jamais rien ?

LISIDOR.

Il n'importe, je veux faire encore une tentative.

MARIN.

Fort bien, c'est-à-dire que vous voulez vous faire refuser encore une fois, & que vous prenez plaisir d'entendre chanter vos louanges à contre-poil.

LISIDOR.

Je t'avoue ingénuement que je m'attends à ce refus, & que même j'en suis en quelque façon consolé ; mais je veux avoir la joie de dire le fait à Monsieur Mirobolan, & de lui faire savoir qu'il ne passera jamais dans mon esprit que pour un homme qui se laisse mener par le nez, comme un fat.

MARIN.

Mais de quoi cela vous peut-il servir ?

LISIDOR.

Fais seulement ce que je te dis. Vois s'il est au logis.

SCENE IV.

DORINE, LISIDOR, MARIN.

MARIN, (*frappant à la porte de Mirobolan.*)

HOLA?

DORINE, (*entrant.*)

Qui est-ce?

MARIN.

Monsieur Mirobolan est-il ici?

DORINE.

Non. Qui le demande?

LISIDOR.

C'est moi, ma chere.

DORINE.

Il n'y est pas. Voulez-vous parlez à Madame? Elle est là-haut qui dort, je l'irai éveiller.

LISIDOR.

Il la faut laisser reposer. Mais chere enfant, si tu pouvois par tes soins la faire consentir à me donner Alcine en mariage, je serois...

DORINE.

Vous donner Alcine en mariage? Que d'autre en feriez-vous, à l'âge que vous êtes?

LISIDOR.

Hé! j'en ferois....

DORINE.

Ma foi, vous n'en feriez toujours rien qui vaille. Mais n'avez-vous autre chose à me dire? Je rentre.

LISIDOR.

Ma chere, dis à Monsieur Mirobolan que son ami Lisidor étoit venu pour le voir, & que je le prie de penser à ce qu'il m'a promis. Adieu, ma bonne enfant.

DORINE.

Adieu, Monsieur, je n'y manquerai pas.

SCENE V.

DORINE, (*seule.*)

CE bon homme est il fou, de prétendre épouser une fille de dix-huit ans? Il faut avouer que quand la vieillesse se met l'amour en tête, elle fait cent fois plus d'extravagances que la jeunesse.

SCENE VI.

CRISPIN, (*en habit de Medecin.*) DORINE.

CRISPIN, (*à la cantonnade.*)

CHEZ moi, chez moi, vous dis-je; là, je vous répondrai de bonne ſorte.

DORINE.

Qu'as-tu, Criſpin? & d'où vient que tu es habillé de cette maniere?

CRISPIN.

Deux viſages que j'ai rencontrés qui m'ont dit qu'ils étudioient en Médecine, & qui m'ont demandé mon ſentiment ſur la Trans... la... là... la... la Tranſconfuſion du ſang. Ils m'ont quaſi fait devenir ſourd à force de me parler.

DORINE.

Que t'ont-ils dit?

CRISPIN.

Que diable ſais-je, moi? une bête ſur une autre... L'artere... le ſang littéral... artérial... Un tuyau par où entre le ſang... une bête morte, l'autre qui ne vaut gueres mieux... Le

mauvais ſang répandu... le bon dans les veines de l'autre bête... Enfin, le diable les emporte avec tout leur raiſonnement.

DORINE.

Tu devois leur ordonner des pilules.

CRISPIN.

J'aurois voulu de tout mon cœur qu'ils en euſſent eu chacun cinquante dans le ventre.

DORINE, (*riant.*)

Mais pourquoi as-tu cet habit ?

CRISPIN.

Je l'ai pris pour avoir plus de facilité d'entrer chez vous, & pour....

SCENE VII.

LISIDOR, MARIN, CRISPIN. DORINE.

LISIDOR, (*revenant.*)

MA chere Dorine, j'avois oublié de te donner cette bague, mais je veux recouvrer...

CRISPIN, (*se tournant de l'autre côté.*)

Ah !...

MARIN.

Monſieur, ſi je ne me trompe, voilà Criſpin habillé en robe longue.

LISIDOR.

Que fais-tu ici avec cet habit ?

CRISPIN, (*faiſant le grave.*)

Que ſouhaitez-vous de moi ? Avez-vous quelque maladie *ſecrette?* Dites ; en l'abſence de Monſieur Mirobolan, je pourrois vous donner quelques bons avis.

LISIDOR.

Non, coquin, nous n'avons point de maladies.

CRISPIN.

Coquin !

LISIDOR.

Oui, coquin !

CRISPIN.

NON SUM COQUINUS, MEDICUS SUM, MEDICUS SUM.

LISIDOR.

Toi Médecin?

CRISPIN.

Oui, Médecin, & vous êtes un impertinent. ARACA, LOSTOVI, BARITONOVAI, FORLUTUM, TRANSCONFUSIONA....

Si vous étiez raisonnable, je vous parlerois de la Transconfusion ; mais je vois bien que vous en tenez. Allez, prenez des pilules.

LISIDOR.

Si je prends un bâton, je t'en donnerai cent coups.

CRISPIN.

Ce sera contre mon ordonnance.

DORINE, (*à Crispin.*)

Monsieur, entrez au logis pour y attendre notre Maître, & laissez-là ces extravagans.

CRISPIN, (*rentrant avec Dorine.*)

Il est vrai que je serai mieux.

SCENE VIII.

LISIDOR, MARIN.

MARIN.

MONSIEUR, je doute que ce ſoit Criſpin, car il parle Latin.

LISIDOR.

C'eſt aſſurément lui-même, je me doute de quelque fourberie, & je veux entrer là-dedans pour en être éclairci.

(*Il frappe à la porte.*)

SCENE IX.

DORINE, LISIDOR, MARIN.

DORINE, (*entrant.*)

QUE demandez-vous, Monſieur? Eſt-ce que vous voulez quereller encore cet honnête homme qui eſt chez nous?

LISIDOR.

C'eſt un fripon de valet....

DORINE.

Cela n'eſt pas vrai, c'eſt un des Confreres de notre Maître, & vous avez mauvaiſe grace de parler de la ſorte. Je m'en plaindrai tantôt à...

SCENE X.

SCENE X.

MIROBOLAN, LISIDOR, DORINE, MARIN.

MIROBOLAN, (*à la cantonnade.*)

JE vous soutiens que cela n'est pas possible, & que cette opinion est extravagante.

LISIDOR.

Monsieur....

MIROBOLAN.

Il faut penser bien creux, pour imaginer une chose si éloignée du bon sens.

LISIDOR.

Monsieur, je veux....

MIROBOLAN.

Il faut, sans doute, que cette vision vienne d'un homme qui avoit la fièvre chaude.

DORINE, (*va avec précipitation à Mirobolan, & le fait tomber.*)

Qu'avez-vous, Monsieur, & qui vous oblige à vous emporter de la sorte?

MIROBOLAN.

Des gens qui me soutenoient opiniâtrement

[illegible] MEDECIN,

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

SCENE XI.

LISE, MIROBOLAN, DORINE, LISIDOR, MARIN,

LISE, (*à Dorine.*)

MONSIEUR Mirobolan eſt-il ici ?

DORINE.

Le voilà. Elle vient fort à propos.

MIROBOLAN.

Que me voulez-vous ?

LISE.

Je voudrois que vous fuſſiez pendu. M'avoir ordonné des pilules qui m'ont penſé faire mourir.

MIROBOLAN.

Moi !

LISE.

Oui, vous. Voilà comme vous faites, bons affronteurs; vous ordonnez ſouvent les choſes à tort & à travers : allons, prends, & rencontres ſi tu peux. Des pilules pour retrouver un chien perdu !

MIROBOLAN.

Vous vous méprenez, je ne vous ai jamais vu.

LISE.

Jamais ! Ne vous ai-je pas tantôt donné un écu blanc ?

MIROBOLAN.

Vous êtes folle.

LISE.

Tu en as menti, &....

SCENE XII.

GRAND-SIMON, LISE, MIROBOLAN, LISIDOR, DORINE, MARIN,

GRAND-SIMON.

AH ! si je rencontre ce Monsieur Mirobolan, je m'en vais lui chanter diablement sa gamme.

LISE.

Tenez, le voilà.

GRAND-SIMON.

Parbleu, Monsieur, il faut que vous soyez un grand ignorant, une grande bête, d'ordonner des pilules pour savoir si l'on est aimé d'une fille, & moi bien fou de les avoir prises ! Elles m'ont quasi envoyé en l'autre monde, & je n'en suis pas encore remis.

MIROBOLAN.

Vous êtes fou, de me parler de la sorte : je ne vous connois point.

GRAND-SIMON.

Ne vous ai-je pas tantôt donné un écu d'or?

LISE.

Il vous va tout nier, comme il m'a fait.

MIROBOLAN.

Il faut vous mettre tous deux aux petites-Maisons, car vous êtes des fous.

GRAND-SIMON.

Morbleu, tu en as menti, je ne suis point fou: treve à de tels discours, car je pourrois bien te donner de ma houssine sur les oreilles.

LISE.

Et moi t'arracher la barbe.

MIROBOLAN.

Ah! c'en est trop endurer. Dorine, qu'on aille querir un Commissaire.

GRAND-SIMON.

Qu'elle aille, qu'elle aille, je l'attends.

LISE.

Et moi aussi.

GRAND-SIMON.

Vous verrez que ces Meſſieurs tueront les gens, & qu'ils auront encore raiſon. *Parbleu, je veux r'avoir mon écu d'or.*

LISE.

Et moi, mon écu blanc, ou je ferai grand bruit.

DORINE.

Ma foi, ſi vous ne tirez pays, j'irai chercher le Commiſſaire.

GRAND-SIMON.

C'eſt ce que je demande.

LISE.

Et c'eſt ce que j'attends.

SCENE XIII.

FÉLIANTE, CRISPIN, LISIDOR, MIROBOLAN, DORINE, MARIN, GRAND-SIMON, LISE.

CRISPIN, (*à Féliante.*)

MAIS, Madame....

FÉLIANTE.

Mais, Monsieur, encore une fois, je ne veux pas que ma fille parle aux gens tête-à-tête. Si vous avez envie de voir mon mari, vous pouvez prendre le tems qu'il soit au logis.

CRISPIN.

Madame, vous pouvez croire que....

FÉLIANTE.

Je sais ce qu'il faut que je croie; mais, encore un coup, vous n'avez que faire chez moi quand mon mari n'y sera pas.

LISE, (*à Simon.*)

Il me semble que ce visage ressemble bien à celui qui m'a ordonné des pilules.

GRAND-SIMON.

Parbleu, c'est le Médecin qui m'a pensé faire crever. Ah! trompeur, tu me rendras mon argent.

LISE.

Tu me rendras auſſi le mien.

LISIDOR, (*le prenant au colet.*)

Ah ! coquin, je te tiens à préſent.

CRISPIN.

NON SUM COQUINUS, MEDICUS SUM.

MIROBOLAN.

Meſſieurs, il ne faut pas maltraiter un de mes Confreres de la ſorte ; on doit lui laiſſer conter ſes raiſons.

LISIDOR.

C'eſt le valet de mon fils.

LISE.

C'eſt le Médecin qui nous a ordonné des pilules.

GRAND-SIMON.

Et qui m'ont donné bien de la peine.

LISIDOR.

Coquin, réponds donc à toutes ces choſes.

CRISPIN, *à Liſidor.*

Monſieur, il ne vous faut plus rien déguiſer : votre fils n'a point ſorti de Paris, à cauſe de l'amour qu'il a pour la fille de Monſieur Mirobolan : elle l'aime paſſionnément ; enfin ils s'aiment tous deux, & m'ont fait jouer pluſieurs perſonnages pour les ſervir dans leurs amours.

FÉLIANTE.

Ma fille aime ton Maître?

CRISPIN.

Oui, Madame, & fortement.

FÉLIANTE.

Encore, pour le fils, c'eſt quelque choſe; mais pour le pere, il ne doit jamais eſpérer d'épouſer ma fille.

GRAND-SIMON.

Mais qui t'obligeoit à nous faire prendre des pilules: Cela pouvoit-il ſervir de quelque choſe pour les amours de ton Maître?

CRISPIN.

Ce ſont des choſes dont je vous éclaircirai dans un autre tems.

MIROBOLAN.

Vous voyez bien que vous me blâmiez ſans raiſon; mais faites-moi la grace de revenir une autre fois; je vous promets de vous contenter d'une façon ou d'autre.

LISE.

J'y conſens; mais n'y manquez donc plus.

GRAND-SIMON.

J'y conſens auſſi; mais, au moins, plus de pilules.

MIROBOLAN.

Non, adieu.

SCENE XIV.

FÉLIANTE, CRISPIN, LISIDOR, MIROBOLAN, DORINE, MARIN.

LISIDOR.

Ton Maître, dis-tu, aime passionnément la fille de Monsieur Mirobolan?

CRISPIN.

Oui, Monsieur, & cent fois plus que je ne vous dis.

LISIDOR.

Eh bien! si la chose est ainsi, je vois bien que c'est une nécessité de consentir qu'il l'épouse, pourvu que le pere & la mere y consentent.

MIROBOLAN.

Pour moi, je le veux de tout mon cœur, pourvu que ma femme le veuille.

FÉLIANTE.

Je ne sais pas bien si je dois le vouloir.

MIROBOLAN.

Eh! ma femme.....

FÉLIANTE.

Puisque vous m'en priez, j'en demeure d'accord.

LISIDOR.

Où est-il, ton Maître?

CRISPIN.

Le voilà qui vient tout à propos.

SCENE DERNIERE.

GÉRALDE, MIROBOLAN, FÉLIANTE, LISIDOR, DORINE, CRISPIN, MARIN.

LISIDOR.

VENEZ, Monsieur de Bourges.

GÉRALDE, *(se jettant aux genoux de son pere.)*

Ah! mon pere, je vous demande pardon.

MIROBOLAN.

Hé! mon Dieu! laissons tous ces beaux discours: entrons au logis, & là nous discuterons toutes les choses....

FÉLIANTE,

C'est fort bien avisé; allons, rentrons. Allons, Monsieur Lisidor, l'honneur vous appartient.

MIROBOLAN.

Allons, Monsieur Lisidor, l'honneur vous appartient.

LISIDOR.

Puisqu'il vous plaît, entrons.

(Ils rentrent.)

CRISPIN.

Marin ?

MARIN.

Que veux-tu ?

CRISPIN.

» Puisqu'on sort aujourd'hui j'ai fort bien réussi,
» Je vais, je vais, semble-t-il, je vois encore ainsi.»

Fin du troisieme & dernier Acte.

Le Sage, Alain René

CRISPIN,
RIVAL
DE SON MAITRE,
COMÉDIE;

Repréſentée pour la première fois en 1707.

ACTEURS.

MONSIEUR ORONTE, *Bourgeois de Paris.*

VALÈRE, *Amant d'Angélique.*

Monſieur ORGON, *Père de Damis.*

CRISPIN, *Valet de Valère.*

LABRANCHE, *Valet de Damis.*

Madame ORONTE, *ſa femme.*

ANGÉLIQUE, *Fille de M. Oronte, promiſe à Damis.*

LISETTE, *ſuivante d'Angélique.*

La Scène eſt à Paris.

CRISPIN,
RIVAL
DE SON MAÎTRE,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIERE.

CRISPIN, VALÈRE.

VALÈRE.

AH! te voilà, bourreau!

CRISPIN.

Parlons ſans emportement.

VALÈRE.

Coquin!

CRISPIN.

Laiſſons-là, je vous prie, nos qualités. De quoi vous plaignez-vous?

VALÈRE.

De quoi je me plains, traître ! tu m'avais demandé congé pour huit jours, & il y a plus d'un mois que je ne t'ai vu. Eſt-ce ainſi qu'un valet doit ſervir ?

CRISPIN.

Parbleu ! Monſieur, je vous ſers comme vous me payez. Il me ſemble que l'un n'a pas plus de ſujet de ſe plaindre que l'autre.

VALÈRE.

Je voudrais bien ſavoir d'où tu peux venir ?

CRISPIN.

Je viens de travailler à ma fortune. J'ai été en Touraine avec un Chevalier de mes amis faire une petite expédition.

VALÈRE.

Quelle expédition ?

CRISPIN.

Lever un droit qu'il s'eſt acquis ſur les gens de province, par ſa manière de jouer.

VALÈRE.

Tu viens donc fort à propos, car je n'ai point d'argent ; & tu dois être en état de m'en prêter.

CRISPIN.

Non, Monſieur ; nous n'avons pas fait une heureuſe pêche. Le poiſſon a vu l'hameçon, il n'a point voulu mordre à l'appas.

VALÈRE.

Le bon fond de garçon que voilà! Écoute, Criſpin, je veux bien te pardonner le paſſé: j'ai beſoin de ton induſtrie.

CRISPIN.

Quelle clémence!

VALÈRE.

Je ſuis dans un grand embarras.

CRISPIN.

Vos créanciers s'impatientent-ils? Ce gros Marchand, à qui vous avez fait un billet de neuf-cents francs pour trente piſtoles d'étoffe qu'il vous a fournie, aurait-il obtenu ſentence contre vous?

VALÈRE.

Non.

CRISPIN.

Ah! j'entends. Cetre généreuſe Marquiſe qui alla elle-même payer votre tailleur qui vous avait fait aſſigner, a découvert que nous agiſſions de concert avec lui.

VALÈRE.

Ce n'eſt point cela, Criſpin. Je ſuis devenu amoureux.

CRISPIN.

Oh, oh! Et de qui, par aventure?

VALÈRE.

D'Angélique, fille uńique de Monſieur Oronte.

CRISPIN.

Je la connais de vue : peſte, la jolie figure ! ſon père, ſi je ne me trompe, eſt un Bourgeois qui demeure en ce logis, & qui eſt très-riche.

VALÈRE.

Oui ; il a trois grandes maiſons dans les plus beaux quartiers de Paris.

CRISPIN.

L'adorable perſonne qu'Angélique !

VALÈRE.

De plus, il paſſe pour avoir de l'argent comptant.

CRISPIN.

Je connais tout l'excès de votre amour. Mais où en êtes-vous avec la petite-fille ? Elle fait vos ſentimens ?

VALÈRE.

Depuis huit jours que j'ai un libre accès chez ſon père, j'ai ſi bien fait, qu'elle me voit d'un œil favorable : mais Liſette, ſa femme-de-chambre, m'apprit hier une nouvelle qui me met au déſeſpoir.

CRISPIN.

Eh ! que vous a-t-elle dit, cette déſeſpérante Liſette ?

VALÈRE.

Que j'ai un rival, que Monſieur Oronte a

donné ſa parole à un jeune homme de province qui doit inceſſamment arriver à Paris pour épouſer Angélique.

CRISPIN.

Et qui eſt ce rival?

VALÈRE.

C'eſt ce que je ne ſais point encore. On appella Liſette dans le tems qu'elle me diſait cette fâcheuſe nouvelle, & je fus obligé de me retirer ſans apprendre ſon nom.

CRISPIN.

Nous avons bien la mine de n'être pas ſitôt propriétaires des trois belles maiſons de Monſieur Oronte.

VALÈRE.

Vas trouver Liſette de ma part, parle-lui; après cela nous prendrons nos meſures.

CRISPIN.

Laiſſez-moi faire.

VALÈRE.

Je vais t'attendre au logis. (*Il ſort.*)

SCÈNE II.

CRISPIN, *seul.*

QUE je ſuis las d'être valet! ah! Criſpin, c'eſt ta faute; tu as toujours donné dans la bagatelle: tu devrais préſentement briller dans la Finance. Avec l'eſprit que j'ai, morbleu! j'aurais déja fait plus d'une banqueroute.

SCÈNE III.

CRISPIN, LABRANCHE.

LABRANCHE.

N'EST-CE pas-là Criſpin?

CRISPIN.

Eſt-ce Labranche que je vois?

LABRANCHE.

C'eſt Criſpin, c'eſt lui-même.

CRISPIN.

C'eſt Labranche, ou je meure! l'heureuſe rencontre! que je t'embraſſe, mon cher. Franchement, ne te voyant plus paraître à Paris,

je craignais que quelque Arrêt de la Cour ne t'en eût éloigné.

LABRANCHE.

Ma foi, mon ami, je l'ai échappé belle, depuis que je ne t'ai vu. On m'a voulu donner de l'occupation ſur mer; j'ai penſé être du dernier détachement de la Tournelle.

CRISPIN.

Tudieu! qu'avais-tu donc fait?

LABRANCHE.

Une nuit je m'aviſai d'arrêter, dans une rue détournée, un Marchand étranger, pour lui demander, par curioſité, des nouvelles de ſon pays. Comme il n'entendait pas le Français, il crut que je lui demandais la bourſe; il crie au voleur; le Guet vient; on me prend pour un fripon; on me mène au Châtelet; j'y ai demeuré ſept ſemaines.

CRISPIN.

Sept ſemaines!

LABRANCHE.

J'y aurais demeuré bien davantage, ſans la nièce d'une revendeuſe à la toilette.

CRISPIN.

Eſt-il vrai?

LABRANCHE.

On était furieuſement prévenu contre moi;

mais cette bonne amie ſe donna tant de mouvement, qu'elle fit connaître mon innocence.

CRISPIN.

Il eſt bon d'avoir de puiſſans amis.

LABRANCHE.

Cette aventure m'a fait faire des réflexions.

CRISPIN.

Je le crois; tu n'es plus curieux de ſavoir des nouvelles des pays étrangers.

LABRANCHE.

Non, ventrebleu! je me ſuis remis dans le ſervice. Et toi, Criſpin, travailles-tu toujours?

CRISPIN.

Non; je ſuis, comme toi, un frippon honoraire. Je ſuis rentré dans le ſervice auſſi; mais je ſers un maître ſans bien; ce qui ſuppoſe un valet ſans gages; je ne ſuis pas trop content de ma condition.

LABRANCHE.

Je le ſuis aſſez de la mienne, moi. Je me ſuis retiré à Chartres, j'y ſers un jeune homme appellé Damis; c'eſt un aimable garçon; il aime le jeu, le vin, les femmes; c'eſt un homme univerſel: nous faiſons enſemble toutes ſortes de débauches; cela m'amuſe, cela me détourne de mal faire.

CRISPIN.

L'innocente vie!

LABRANCHE.

N'eſt-il pas vrai ?

CRISPIN.

Aſſurément. Mais dis-moi, Labranche, qu'es-tu venu faire à Paris ? Où vas-tu ?

LABRANCHE.

Je vais dans cette maiſon.

CRISPIN.

Chez Monſieur Oronte ?

LABRANCHE.

Sa fille eſt promiſe à Damis.

CRISPIN.

Angélique promiſe à ton maître ?

LABRANCHE.

Monſieur Orgon, père de Damis, était à Paris il y a quinze jours, j'y étais avec lui ; nous allâmes voir Monſieur Oronte qui eſt de ſes anciens amis, & ils arrêterent entre eux ce mariage.

CRISPIN.

C'eſt donc une affaire réſolue ?

LABRANCHE.

Oui : le contrat eſt déja ſigné des deux pères & de Madame Oronte ; la dot, qui eſt de vingt-mille écus en argent comptant, eſt toute prête ; on n'attend que l'arrivée de Damis, pour terminer la choſe.

CRISPIN.

Ah ! parbleu, cela étant, Valère mon maître n'a donc qu'à chercher fortune ailleurs.

LABRANCHE.

Quoi, ton maître ?

CRISPIN.

Il eſt amoureux de cette même Angélique : mais, puiſque Damis....

LABRANCHE.

Oh ! Damis *n'épouſera point Angélique*, il y a une petite difficulté.

CRISPIN.

Eh ! quelle ?

LABRANCHE.

Pendant que ſon père le mariait ici, il s'eſt marié à Chartres lui.

CRISPIN.

Comment donc ?

LABRANCHE.

Il aimait une jeune perſonne avec qui il avait fait les choſes.... de manière qu'au retour du bon homme Orgon, il s'eſt fait en ſecret une aſſemblée de parens. La fille eſt de condition, Damis a été obligé de l'epouſer.

CRISPIN

Oh ! cela change la thèſe.

LABRANCHE.

J'ai trouvé les habits de noces de mon Maître

tout faits; j'ai ordre de les emporter à Chartres, auſſitôt que j'aurai vu Monſieur & Madame Oronte, & retiré la parole de Monſieur Orgon.

CRISPIN.

Retirer la parole de Monſieur Orgon!

LABRANCHE.

C'eſt ce qui m'amène à Paris. Sans adieu, Criſpin; nous nous reverrons.

CRISPIN.

Attends, Labranche; attends, mon enfant; il me vient une idée... Dis-moi un peu; ton Maître eſt-il connu de Monſieur Oronte?

LABRANCHE.

Ils ne ſe ſont jamais vus.

CRISPIN.

Ventrebleu! ſi tu voulais, il y aurait un beau coup à faire; mais, après ton aventure du Châtelet, je crains que tu ne manques de courage.

LABRANCHE.

Non, non; tu n'as qu'à dire. Une tempête eſſuyée n'empêche point un bon Matelot de ſe remettre en mer. Parle; de quoi s'agit-il? Eſt-ce que tu voudrais faire paſſer ton Maître pour Damis? & lui faire épouſer...

CRISPIN.

Mon Maître! ſi donc! voilà un plaiſant gueux, pour une fille comme Angélique. Je lui deſtine un meilleur parti.

LABRANCHE.

Qui donc?

CRISPIN.

Moi.

LABRANCHE.

Malpeſte! tu as raiſon; cela n'eſt pas mal imaginé au moins.

CRISPIN.

Je ſuis auſſi amoureux d'elle.

LABRANCHE.

J'approuve ton amour.

CRISPIN.

Je prendrai le nom de Damis.

LABRANCHE.

C'eſt bien dit.

CRISPIN.

J'épouſerai Angélique.

LABRANCHE.

J'y conſens.

CRISPIN.

Je toucherai la dot.

LABRANCHE.

Fort bien.

CRISPIN.

Et je diſparaîtrai, avant qu'on en vienne aux reciſſemens.

LABRANCHE.

Iquons-nous mieux ſur cet article.

CRISPIN.

Pourquoi ?

LABRANCHE.

Tu parles de diſparaître avec la dot, ſans faire mention de moi. Il y a quelque choſe à corriger dans ce plan-là.

CRISPIN.

Oh ! nous diſparaîtrons enſemble.

LABRANCHE.

A cette condition-là, je te ſers de croupier. Le coup, je l'avoue, eſt un peu hardi ; mais mon audace ſe réveille, & je ſens que je ſuis né pour les grandes choſes. Où irons-nous cacher la dot ?

CRISPIN.

Dans le fond de quelque Province éloignée.

LABRANCHE.

Je crois qu'elle ſera mieux hors du Royaume, qu'en dis-tu ?

CRISPIN.

C'eſt ce que nous verrons. Apprends-moi de quel caractère eſt Monſieur Oronte.

LABRANCHE

C'eſt un Bourgeois fort ſimple, un petit génie.

CRISPIN.

Et Madame Oronte ?

LABRANCHE.

Une femme de vingt-cinq à ſoixante ans,

une femme qui s'aime, & qui eſt d'un eſprit tellement incertain, qu'elle croit dans le même moment le pour & le contre.

CRISPIN.

Cela ſuffit. Il faut à préſent emprunter des habits pour...

LABRANCHE.

Tu peux te ſervir de ceux de mon Maître. Oui, juſtement, tu es à-peu-près de ſa taille.

CRISPIN.

Peſte! il n'eſt pas mal-fait.

LABRANCHE,

Je vois ſortir quelqu'un de chez Monſieur Oronte : allons dans mon auberge concerter l'exécution de notre entrepriſe,

CRISPIN.

Il faut auparavant que je coure au logis parler à Valère, & que je l'engage, par une fauſſe confidence, à ne point venir de quelques jours chez Monſieur Oronte. Je t'aurai bientôt rejoint.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Oui, Liſette, depuis que Valère m'a découvert ſa paſſion, un ſecret chagrin me dévore; & je ſens que, ſi j'épouſe Damis, il m'en coûtera le repos de ma vie.

LISETTE.

Voilà un dangereux homme que ce Valère.

ANGÉLIQUE.

Que je ſuis malheureuſe! Entre dans ma ſituation, Liſette. Que dois-je faire? conſeille-moi, je t'en conjure.

LISETTE.

Quel conſeil pouvez-vous attendre de moi?

ANGÉLIQUE.

Celui que t'inſpirera l'intérêt que tu prends à ce qui me touche.

LISETTE.

On ne peut vous donner que deux ſortes de conſeils; l'un, d'oublier Valère; & l'autre, de vous roidir contre l'autorité paternelle: vous avez trop d'amour pour ſuivre le premier; j'ai la conſcience trop délicate pour vous donner le ſecond; cela eſt embarraſſant, comme vous voyez.

ANGÉLIQUE.

Ah! Liſette, tu me déſeſperes.

LISETTE.

Attendez, il me ſemble pourtant que l'on peut concilier votre amour & ma conſcience; oui, allons rrouver votre mère.

ANGÉLIQUE.

Que lui dire?

LISETTE.

Avouons-lui tout: elle aime qu'on la flatte, qu'on la careſſe; flattons-la, careſſons-la; dans le fond elle a de l'amitié pour vous, & elle obligera peut être M. Oronte à retirer ſa parole.

ANGÉLIQUE.

Tu as raiſon, Liſette; mais je crains...

LISETTE.

Quoi?

ANGÉLIQUE.

Tu connais ma mère; ſon eſprit a ſi peu de fermeté.

LISETTE.

Il eſt vrai qu'elle eſt toujours du ſentiment de celui qui lui parle le dernier: n'importe, ne laiſſons pas de l'attirer dans notre parti. Mais je la vois; retirez-vous pour un moment; vous reviendrez, quand je vous en ferai ſigne.

ANGÉLIQUE *ſe retire au fond du Théâtre.*

SCÈNE V.

Madame ORONTE, LISETTE; ANGÉLIQUE, *dans le fond du Théâtre.*

LISETTE, *ſans faire ſemblant de voir Madame Oronte.*

IL faut convenir que Madame Oronte eſt une des plus aimables femmes de Paris.

Madame ORONTE.

Vous êtes flatteuſe, Liſette.

LISETTE.

Ah, Madame! je ne vous voyais pas! Ces paroles que vous venez d'entendre, ſont la ſuite d'un entretien que je viens d'avoir avec Mademoiſelle Angélique au ſujet de ſon mariage. Vous avez lui diſais-je, la plus judicieuſe de toutes les mères, la plus raiſonnable.

Madame ORONTE.

Effectivement, Liſette, je ne reſſemble guère aux autres femmes: c'eſt toujours la raiſon qui me détermine.

LISETTE.

Sans doute.

Madame ORONTE.

Je n'ai ni entêtement ni caprice.

LISETTE.

Et, avec cela, vous êtes la meilleure mère du monde; je mets en fait que, ſi votre fille avait de la répugnance à épouſer Damis, vous ne voudriez pas contraindre là-deſſus ſon inclination.

Madame ORONTE.

Moi la contraindre! moi gêner ma fille! à Dieu ne plaiſe que je faſſe la moindre violence à ſes ſentimens. Dites-moi, Liſette; aurait-elle de l'averſion pour Damis?

LISETTE.

Eh! mais...

Madame ORONTE.

Ne me cachez rien.

LISETTE.

Puiſque vous voulez ſavoir les choſes, Madame, je vous dirai qu'elle a de la répugnance pour ce mariage.

Madame ORONTE.

Elle a peut-être une paſſion dans le cœur.

LISETTE.

Oh! Madame, c'eſt la règle. Quand une fille a de l'averſion pour un homme qu'on lui deſtine pour mari, cela ſuppoſe toujours qu'elle a de l'inclination pour un autre. Vous m'avez dit,

par exemple, que vous haïssiez Monsieur Oronte la première fois qu'on vous le proposa, parce que vous aimiez un Officier qui mourut au siége de Candie.

Madame ORONTE.

Il est vrai; &, si ce pauvre garçon ne fût pas mort, je n'aurais jamais épousé Monsieur Oronte.

LISETTE.

Hé bien! Madame, Mademoiselle votre fille est dans la même disposition où vous étiez avant le siége de Candie.

Madame ORONTE.

Eh! qui est donc le Cavalier qui a trouvé le secret de lui plaire?

LISETTE.

C'est ce jeune Gentilhomme qui vient jouer chez vous depuis quelques jours.

Madame ORONTE.

Qui? Valère?

LISETTE.

Lui-même.

Madame ORONTE.

A propos (vous m'en faites souvenir) il nous regardait hier, Angélique & moi, avec des yeux si passionnés! Êtes-vous bien assurée, Lisette, que c'est de ma fille qu'il est amoureux?

LISETTE, *ayant fait ſigne à Angélique de s'approcher.*

Oui, Madame, il me l'a dit lui-même; & il m'a chargée de vous prier, de ſa part, de trouver bon qu'il vienne vous en faire la demande.

ANGÉLIQUE, *s'approchant, à ſa mère.*

Pardonnez, Madame, ſi mes ſentimens ne ſont pas conformes aux vôtres; mais vous ſavez...

Madame ORONTE, *à Angélique.*

Je ſais bien qu'une fille ne régle pas toujours les mouvemens de ſon cœur ſur les vues de ſes parens; mais je ſuis tendre, je ſuis bonne, j'entre dans vos peines. En un mot, j'agrée la recherche de Valère.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis vous exprimer, Madame, tout le reſſentiment que j'ai de vos bontés.

LISETTE, *à Me. Oronte.*

Ce n'eſt pas aſſez, Madame; Monſieur Oronte eſt un petit opiniâtre: ſi vous ne ſoutenez pas avec vigueur...

Madame ORONTE.

Oh! n'ayez point d'inquiétude là-deſſus; je prends Valère ſous ma protection, ma fille n'aura point d'autre époux que lui, c'eſt moi qui vous le dis. Mon mari vient, vous allez voir de quel ton je vais lui parler.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, M. ORONTE, Madame ORONTE, LISETTE.

Madame ORONTE, *à son Mari.*

VOus venez fort à propos, Monſieur; j'ai à vous dire que je ne ſuis plus dans le deſſein de marier ma fille à Damis.

M. ORONTE, *à ſa femme.*

Ah, ah! Peut-on ſavoir, Madame, pourquoi vous avez changé de réſolution?

Madame ORONTE.

C'eſt qu'il ſe préſente un meilleur parti pour Angélique. Valère la demande: il n'eſt pas, à la vérité, ſi riche que Damis; mais il eſt Gentilhomme; & en faveur de ſa nobleſſe, nous devons lui paſſer ſon peu de bien.

LISETTE, *bas, à Madame Oronte.*

Bon.

M. ORONTE.

J'eſtime Valère; &, ſans faire attention à ſon peu de bien, je lui donnerais très-volontiers ma fille, ſi je le pouvais avec honneur; mais cela ne ſe peut pas, Madame.

Madame ORONTE.

D'où vient, Monſieur?

M. ORONTE.

D'ou vient? Voulez-vous que nous manquions de parole à Monſieur Orgon notre ancien ami? Avez-vous quelque ſujet de vous plaindre de lui?

Madame ORONTE.

Non.

LISETTE, *bas, à Madame Oronte.*

Courage; ne molliſſez point.

M. ORONTE.

Pourquoi donc lui faire un pareil affront? Songez que le contrat eſt ſigné, que tous les préparatifs ſont faits, & que nous n'attendons que Damis. La choſe n'eſt-elle pas trop avancée, pour s'en dédire?

Madame ORONTE.

Effectivement, je n'avais pas fait toutes ces réflexions.

LISETTE, *bas, à elle-même.*

Adieu, la girouette va tourner.

M. ORONTE.

Vous êtes trop raiſonnable, Madame, pour vouloir vous oppoſer à ce mariage.

Madame ORONTE.

Oh! je ne m'y oppoſe pas.

LISETTE.

LISETTE, *bas, à elle-même.*

Mort de ma vie! eſt-ce-là une femme? elle ne contredit point.

Madame ORONTE.

Vous le voyez, Liſette; j'ai fait ce que j'ai pu pour Valère.

LISETTE, *bas, à Madame Oronte.*

Oui, vraiment, voilà un Amant bien protégé!

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, M. ORONTE, LABRANCHE, Mad. ORONTE, LISETTE.

M. ORONTE.

J'Apperçois le Valet de Damis.

LABRANCHE.

Très-humble ſerviteur à Monſieur & à Madame Oronte; ſerviteur très-humble à Mademoiſelle Angélique; bon jour, Liſette.

M. ORONTE.

Hé bien, Labranche, quelle nouvelle?

LABRANCHE, *à M. Oronte.*

Monſieur Damis, votre gendre & mon Maître,

vient d'arriver de Chartres : il marche ſur mes pas ; j'ai pris les devants pour vous en avertir.

ANGÉLIQUE, *bas, à elle-même.*

O Ciel !

M. ORONTE.

Je l'attendais avec impatience. Mais pourquoi n'eſt-il pas venu tout droit chez moi ? Dans les termes où nous en ſommes, doit-il faire ces façons-là ?

LABRANCHE.

Oh ! Monſieur, il ſait trop bien vivre, pour en uſer ſi familièrement avec vous : c'eſt le garçon de France qui a les meilleurs manières ; quoique je ſois ſon valet, je n'en puis dire que du bien.

Madame ORONTE, *à Labranche.*

Eſt-il poli, eſt-il ſage ?

LABRANCHE, *à Madame Oronte.*

S'il eſt ſage, Madame ? il a été élevé avec la plus brillante Jeuneſſe de Paris : tudieu ! c'eſt une tête bien ſenſée.

M. ORONTE.

Et Monſieur Orgon n'eſt-il pas avec lui ?

LABRANCHE, *à M. Oronte.*

Non, Monſieur : de vives atteintes de goutte l'ont empêché de ſe mettre en chemin.

M. ORONTE.

Le pauvre bon-homme !

LABRANCHE.

Cela l'a pris ſubitement la veille de notre départ. Voici une lettre qu'il vous écrit. (*Il donne une lettre à M. Oronte.*)

M. ORONTE *lit le deſſus de la lettre.*

« A Monſieur, Monſieur Craquet, Médecin, » dans la rue du Sépulchre ».

LABRANCHE, *reprenant la lettre.*

Ce n'eſt point cela, Monſieur.

M. ORONTE, *riant.*

Voilà un Médecin qui loge dans le quartier de ſes malades.

LABRANCHE *tire pluſieurs lettres, & en lit les adreſſes.*

J'ai pluſieurs lettres que je me ſuis chargé de rendre à leurs adreſſes. Voyons celle-ci. (*Il lit.*) « A Monſieur Bredouillet, Avocat au Parlement, » rue des mauvaiſes paroles ». Ce n'eſt point encore cela, paſſons à l'autre. (*Il lit.*) « A Mon- » ſieur Gourmandin, Chanoine de »... Ouais, je ne trouverai point celle que je cherche. (*Il lit.*) « A Monſieur Oronte ». Ah! voici la lettre de Monſieur Orgon... (*Il la donne.*) Il l'a écrite d'une main ſi tremblante, que vous n'en reconnaîtrez pas l'écriture.

M. ORONTE.

En effet elle n'eſt pas reconnaiſſable.

LABRANCHE.

Oui, vous le voyez en propre original.

M. ORONTE, *à Crispin.*

Soyez le bien venu, mon gendre, embraſſez-moi.

CRISPIN, *embraſſant M. Oronte.*

Ma joie eſt extrême de pouvoir vous témoigner l'extrême joie que j'ai de vous embraſſer. (*Montrant Madame Oronte.*) Voilà ſans doute l'aimable enfant qui m'eſt deſtinée?

M. ORONTE.

Non, mon gendre, c'eſt ma femme; voici ma fille Angélique.

CRISPIN.

Malepeſte la jolie famille! (*Regardant Angélique.*) Je ferais volontiers ma femme de l'une, (*Regardant Madame Oronte.*) & ma maitreſſe de l'autre.

Madame ORONTE, *à Criſpin.*

Cela eſt trop galant. (*A Liſette.*) Il paraît avoir de l'eſprit.

LISETTE.

Et du goût même.

CRISPIN, *à Madame Oronte.*

Quel air! quelle grâce! quelle noble fierté! ventrebleu! Madame, vous êtes toute adora-

ble. Mon père me le disait bien : tu verras Madame Oronte, c'est la Beauté la plus piquante.

Madame ORONTE.

Fi donc !

CRISPIN, *à part.*

La plus désag... (*Haut.*) Je voudrais, dit-il, qu'elle fût veuve, je l'aurais bientôt épousée.

M. ORONTE, *riant.*

Je lui suis, parbleu ! bien obligé.

Madame ORONTE, *à Crispin.*

Je l'estime infiniment, Monsieur votre père; que je suis fâchée qu'il n'ait pu venir avec vous !

CRISPIN.

Qu'il est mortifié de ne pouvoir être de la noce ! il se promettait bien de danser la bourée avec Madame Oronte.

LABRANCHE, *à M. Oronte.*

Il vous prie d'achever promptement ce mariage : car il a une furieuse impatience d'avoir sa bru auprès de lui.

M. ORONTE, *à Labranche.*

Hé ! mais toutes les conditions sont arrêtées entre nous, & signées; il ne reste plus qu'à terminer la chose & compter la dot.

CRISPIN, *à M. Oronte.*

Oui, Dieu merci, l'affaire en eſt faite.

M. ORONTE.

Et vous l'avez gagné?

CRISPIN.

Avec dépens.

M. ORONTE.

J'en ſuis ravi, je vous aſſûre.

Madame ORONTE.

Le Ciel en ſoit loué!

CRISPIN.

Mon père avait cette affaire à cœur; il aurait donné tout ſon bien aux Juges plutôt que d'en avoir le démenti.

M. ORONTE.

Ma foi, cette affaire lui a bien coûté de l'argent, n'eſt-ce pas?

CRISPIN.

Je vous en réponds; mais la Juſtice eſt une ſi belle choſe, qu'on ne ſaurait trop l'acheter.

M. ORONTE.

J'en conviens; mais, outre cela, ce procès lui a bien donné de la peine.

CRISPIN.

Ah! cela n'eſt pas concevable: il avait affaire au plus grand chicaneur, au moins raiſonnable de tous les hommes.

M. ORONTE.

Qu'appellez-vous, de tous les hommes? Il m'a dit que ſa partie était une femme.

CRISPIN.

Oui, ſa partie était une femme, d'accord; mais cette femme avait dans ſes intérêts un certain vieux Normand qui lui donnaît des conſeils : c'eſt cet homme-là qui a bien fait de la peine à mon père.... Mais changeons de diſcours; laiſſons-là les procès; je ne veux m'occuper que de mon mariage, & que du plaiſir de voir Madame Oronte.

M. ORONTE.

Hé bien! allons, mon gendre, entrons; je vais ordonner les apprêts de vos noces.

CRISPIN, *donnant la main à Madame Oronte.*

Madame!

Madame ORONTE.

Vous n'êtes pas à plaindre, ma fille : Damis a du mérite.

CRISPIN, M. ORONTE & Madame ORONTE *ſortent.*

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

HÉLAS! que vais-je devenir?

LISETTE.

Vous allez devenir femme de Monſieur Damis; cela n'eſt pas difficile à deviner.

ANGÉLIQUE.

Ah! Liſette, tu ſais mes ſentimens, montre-toi ſenſible à mes peines.

LISETTE, *pleurant.*

La pauvre enfant!

ANGÉLIQUE.

Auras-tu la dureté de m'abandonner à mon ſort?

LISETTE.

Vous me fendez le cœur.

ANGÉLIQUE.

Liſette, ma chère Liſette!

LISETTE.

Ne m'en dites pas davantage. Je ſuis ſi touchée, que je pourrais bien vous donner quelque mauvais conſeil; & je vous vois ſi affligée, que vous ne manqueriez pas de le ſuivre.

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE, LISETTE, VALÈRE, *dans le fond.*

VALÈRE, *à lui-même.*

Crispin m'a dit de ne point paraître ici de quelques jours, qu'il méditait un ſtratagême; mais il ne m'a point expliqué ce que c'eſt. Je ne puis vivre dans cette incertitude.

LISETTE, *à Angélique.*

Valère vient.

VALÈRE.

Je ne me trompe point; c'eſt elle-même. (*S'approchant.*) Belle Angélique, de grâce apprenez-moi vous-même ma deſtinée? Quel ſera le fruit... Mais quoi! vous pleurez l'une & l'autre.

LISETTE.

Hé! oui, Monſieur, nous pleurons, nous nous déſeſpérons. Votre rival eſt arrivé.

VALÈRE.

Qu'eſt-ce que j'entends?

LISETTE.

Et, dès ce ſoir, il épouſe ma maitreſſe.

VALÈRE.

Juſte Ciel!

LISETTE.

Si, du moins, après ſon mariage, elle demeurait à Paris, paſſe encore; vous pourriez quelquefois tous deux pleurer enſemble vos déplaiſirs; mais pour comble de chagrin, il faudra que vous pleuriez ſéparément.

VALÈRE.

J'en mourrai. Mais, Liſette, qui eſt donc cet heureux rival qui m'enlève ce que j'ai de plus cher au monde?

LISETTE.

On le nomme Damis.

VALÈRE.

Damis!

LISETTE.

C'eſt un homme de Chartres.

VALÈRE.

Je connais tout ce pays-là, & je ne ſache point qu'il y ait un autre Damis que le fils de Monſieur Orgon.

LISETTE.

Juſtement, c'eſt le fils de Monſieur Orgon qui eſt votre rival.

VALÈRE.

Ah! ſi nous n'avons que ce Damis à craindre, nous devons nous raſſurer.

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous, Valère?

VALÈRE.

Ceſſons de nous affliger, charmante Angélique. Damis, depuis huit jours, s'eſt marié à Chartres.

LISETTE.

Bon!

ANGÉLIQUE.

Vous vous moquez, Valère. Damis eſt ici qui s'apprête à recevoir ma main.

LISETTE.

Il eſt en ce moment au logis avec Monſieur & Madame Oronte.

VALÈRE.

Damis eſt de mes amis, & il n'y a pas huit jours qu'il m'a écrit, j'ai ſa lettre chez moi.

ANGÉLIQUE.

Que vous mande-t-il?

LISETTE.

Par ma foi, Damis eſt un plaiſant homme, de vouloir avoir deux femmes, pendant que tant d'honnêtes gens ſont ſi fâchés d'en avoir une!

M. ORONTE.

Explique-toi, Liſette.

LISETTE.

Damis eſt marié, il a épouſé ſecrettement une fille de Chartres, une fille de qualité.

M. ORONTE.

Bon! cela ſe peut-il, Liſette?

LISETTE.

Il n'y a rien de plus véritable, Monſieur; Damis l'a mandé lui-même à Valère, qui eſt ſon ami.

M. ORONTE.

Tu me contes une fable, te dis-je.

LISETTE.

Non, Monſieur, je vous aſſûre. Valère eſt allé querir la lettre, il ne tiendra qu'à vous de la voir.

M. ORONTE.

Encore un coup je ne puis croire ce que tu me dis.

LISETTE.

Hé! Monſieur, pourquoi ne le croirez-vous pas? Les jeunes gens ne ſont-ils pas aujourd'hui capables de tout?

M. ORONTE.

Il eſt vrai qu'ils ſont plus corrompus qu'ils ne l'étaient de mon tems.

LISETTE.

Que ſavons-nous ſi Damis n'eſt point un de ces petits ſcélérats, qui ne ſe font point un ſcrupule de la pluralité des dots? Cependant la perſonne qu'il a épouſée étant de condition, ce mariage clandeſtin aura des ſuites qui ne ſeront pas fort agréables pour vous.

M. ORONTE.

Ce que tu dis ne laiſſe pas de mériter qu'on y faſſe quelque attention.

LISETTE.

Comment quelque attention? Si j'étais à votre place, avant que de livrer ma fille, je voudrais du moins être éclairci de la choſe.

M. ORONTE.

Tu as raiſon.

SCÈNE XIV.

LISETTE, M. ORONTE; LABRANCHE, *dans le fond.*

M. ORONTE.

JE vois paraître le Valet de Damis ; il faut que je le ſonde finement. Retire-toi, Liſette, & me laiſſe avec lui.

LISETTE, *s'en allant.*

Si cette nouvelle pouvait ſe confirmer !

SCÈNE XV.

M. ORONTE, LABRANCHE.

M. ORONTE.

Approche, Labranche, viens-çà.... Je te trouve une phyſionomie d'honnête-homme.

LABRANCHE.

Oh! Monſieur, ſans vanité, je ſuis encore plus honnête-homme que ma phyſionomie.

M. ORONTE.

J'en ſuis bien aiſe. Écoute; ton maître a la mine d'un verd galant.

LABRANCHE.

Tudieu! c'eſt un joli homme. Les femmes en ſont folles. il a un certain air libre qui les charme. Monſieur Orgon, en le mariant, aſſûre le repos de trente familles pour le moins.

M. ORONTE.

Cela étant, je ne m'étonne point qu'il ait pouſſé à bout une fille de qualité.

LABRANCHE.

Que dites-vous?

M. ORONTE.

Il faut, mon ami, que tu me confeſſes la vérité:

je ſais tout ; je ſais que Damis eſt marié, qu'il a épouſé une fille de Chartres.

LABRANCHE, *à part.*

Ouf!

M. ORONTE.

Tu te troubles ; je vois qu'on m'a dit vrai ; tu es un fripon.

LABRANCHE.

Moi, Monſieur?

M. ORONTE.

Oui, toi, pendard! je ſuis inſtruit de votre deſſein, & je prétends te faire punir comme complice d'un projet ſi criminel.

LABRANCHE.

Quel projet, Monſieur! Que je meure, ſi je comprends....

M. ORONTE.

Tu feins d'ignorer ce que je veux dire, traître! mais, ſi tu ne me fais tout-à-l'heure un aveu ſincère de toutes choſes, je vais te mettre entre les mains de la Juſtice.

LABRANCHE.

Faites tout ce qu'il vous plaira, Monſieur ; je n'ai rien à vous avouer. J'ai beau donner la torture à mon eſprit, je ne devine point le ſujet de plaintes que vous pouvez avoir contre moi.

M. ORONTE.

Tu ne veux donc pas parler? (*Il appelle vers ſa maiſon,*) Holà, quelqu'un! qu'on me faſſe venir un Commiſſaire.

LABRANCHE, *le retenant.*

Attendez, Monſieur, point de bruit. Tout innocent que je ſuis, vous le prenez ſur un ton qui ne laiſſe pas d'embarraſſer mon innocence. Allons, éclairciſſons-nous tous deux de ſang-froid. Çà, qui vous a dit que mon maître était marié?

M. ORONTE.

Qui? il l'a mandé lui-même à un de ſes amis, à Valère.

LABRANCHE.

A Valère, dites-vous?

M. ORONTE.

A Valère, oui. Que répondras-tu à cela?

LABRANCHE, *riant.*

Rien: parbleu! le trait eſt excellent! Ah, ah! Monſieur Valère, vous ne vous y prenez pas mal, ma foi!

M. ORONTE.

Comment! qu'eſt-ce que cela ſignifie?

LABRANCHE, *riant.*

On nous l'avait bien dit, qu'il nous regardait de mauvais œil de la façon : il n'y a pas manqué, comme vous voyez.

M. ORONTE.

Je me vous point cela.

LABRANCHE.

Vous l'allez voir, vous l'allez voir. Premièrement ce Valère aime *Mademoiselle votre fille*, je vous en avertis.

M. ORONTE.

Je le sais bien.

LABRANCHE.

L'affaire est dans ses intérêts : elle entre dans toutes les mesures qu'il prend, pour faire réussir la mascarade. Je vais parier que c'est elle qui vous fait débiter ce mensonge-là.

M. ORONTE.

Il est vrai.

LABRANCHE.

Dans l'embarras où l'arrivée de mon maître a mis tous deux, qu'ont-ils fait ? Ils ont fait accroire que Damis était marié à Valère ; une lettre supposée qu'il dit avoir reçue de son maître ; & tout cela, vous m'entendez.

tendez bien, pour ſuſpendre le mariage d'Angélique.

M. ORONTE, *bas, à part.*

Ce qu'il dit eſt aſſez vraiſemblable.

LABRANCHE.

Et, pendant que vous approfondirez ce faux bruit, Liſette gagnera l'eſprit de ſa maitreſſe, & lui fera faire quelque mauvais pas, après quoi, vous ne pourrez plus la refuſer à Valère.

M. ORONTE, *bas, à part.*

Hon, hon! ce raiſonnement eſt aſſez raiſonnable.

LABRANCHE.

Mais, ma foi, les trompeurs ſeront trompés. Monſieur Oronte eſt homme d'eſprit, homme de tête; ce n'eſt point à lui qu'il faut ſe jouer.

M. ORONTE.

Non, parbleu!

LABRANCHE.

Vous ſavez toutes les rubriques du monde, toutes les ruſes qu'un amant met en uſage pour ſupplanter ſon rival.

M. ORONTE, *haut.*

Je t'en réponds. Je vois bien que ton mai-

tre n'eſt point marié. Admirez un peu la fourberie de Valère ! il aſſûre qu'il eſt intime ami de Damis, & je vais parier qu'ils ne ſe connaiſſent ſeulement pas.

LABRANCHE.

Sans doute. Malepeſte ! Monſieur, que vous êtes pénétrant ! comment ! rien ne vous échappe.

Mr. ORONTE.

Je ne me trompe guère dans mes conjectures.

SCÈNE XVI.

CRISPIN, *dans le fond, ſortant de la maiſon de M. Oronte;* M. ORONTE, LABRANCHE.

M. ORONTE, *à Labranche.*

J'APPERÇOIS ton Maître: je veux rire avec lui de ſon prétendu mariage; ah, ah, ah, ah.

LABRANCHE, *affectant de rire.*

Hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé.

M. ORONTE, *riant, à Criſpin.*

Vous ne ſavez pas, mon gendre, ce que l'on dit de vous? Que cela eſt plaiſant! on m'eſt venu donner avis, (mais avis comme d'une choſe aſſurée,) que vous étiez marié. Vous avez, dit-on, épouſé ſecrettement une fille de Chartres. Ah, ah, ah, ah: eſt-ce que vous ne trouvez pas cela plaiſant?

LABRANCHE, *riant, & faiſant des ſignes à Criſpin.*

Hé, hé, hé, hé; il n'y a rien de ſi plaiſant.

CRISPIN, *affectant de rire, à M. Oronte.*

Ho, ho, ho, ho; cela eſt tout-à-fait plaiſant.

CRISPIN.

Oui, cela ſe met mieux dans une valiſe. C'eſt qu'il ſe vend une terre auprès de Charares, je voudrais bien l'acheter.

LABRANCHE.

Ah! Monſieur, la belle acquiſition! ſi vous aviez vu cette terre-là, vous en ſeriez charmé.

CRISPIN.

Je l'aurai pour vingt-cinq-mille écus, & je ſuis aſſuré qu'elle en vaut bien ſoixante-mille.

LABRANCHE.

Du moins, Monſieur, du moins. Comment! ſans parler du reſte, il y a deux étangs où l'on pêche, chaque année, pour deux-mille francs de goujon.

M. ORONTE.

Il ne faut pas laiſſer échapper une ſi belle occaſion. (*A Criſpin.*) Écoutez, j'ai chez mon Notaire cinquante-mille écus que je réſervais pour acheter le Château d'un certain Financier qui va bientôt diſparaître; je veux vous en donner la moitié.

CRISPIN, *embraſſant M. Oronte.*

Ah! quelle bonté, Monſieur Oronte! je n'en perdrai jamais la mémoire; une éternelle reconnaiſſance... mon cœur... enfin, j'en ſuis tout pénétré.

LABRANCHE.

Monſieur Oronte eſt le Phénix des beaux-pères.

M. ORONTE.

Je vais vous querir cet argent; mais je rentre auparavant pour donner cet avis à ma femme. (*Il va pour ſortir.*)

CRISPIN, *l'arrêtant.*

Les créanciers de Valère vont ſe pendre.

M. ORONTE.

Qu'ils ſe pendent! je veux que, dans une heure, vous épouſiez ma fille.

CRISPIN, *riant.*

Ah, ah, ah: que cela ſera plaiſant!

LABRANCHE.

Oui, oui, c'eſt cela qui ſera tout-à-fait drôle.

SCÈNE XVII.

CRISPIN, LABRANCHE.

CRISPIN.

IL faut que mon Maître ait eu un éclairciſſement avec Angélique; & qu'il connaiſſe Damis.

LABRANCHE.

Ils ſe connaiſſent ſi bien, qu'ils s'écrivent, comme tu vois; mais, grâce à mes ſoins, Monſieur Oronte eſt prévenu contre Valère, & j'eſpère que nous aurons la dot en croupe, avant qu'il ſoit déſabuſé.

CRISPIN, *regardant vers le fond du Théâtre.*

O Ciel!

LABRANCHE.

Qu'as-tu, Criſpin?

CRISPIN.

Mon Maître vient ici.

LABRANCHE.

Le fâcheux contre-tems!

SCÈNE XVIII.

CRISPIN, VALÈRE, LABRANCHE.

VALÈRE, *dans le fond.*

Je puis, avec cette lettre, entrer chez Monſieur Oronte. Mais je vois un jeune homme, ſerait-ce Damis? Abordons-le; il faut que je m'éclairciſſe. (*Il s'approche.*) Juſte ciel! c'eſt Criſpin.

CRISPIN, *à Valère.*

C'eſt moi-même. Que diable venez-vous faire ici? Ne vous ai-je pas défendu d'approcher de la maiſon de Monſieur Oronte? Vous allez détruire tout ce que mon induſtrie a fait pour vous.

VALÈRE.

Il n'eſt pas néceſſaire d'employer aucun ſtratagême pour moi, mon cher Criſpin.

CRISPIN.

Pourquoi?

VALÈRE.

Je ſais le nom de mon rival, il s'appelle Damis; je n'ai rien à craindre, il eſt marié.

CRISPIN.

Damis marié! Tenez, Monsieur, voilà son valet que j'ai mis dans vos intérêts: il va vous dire de ses nouvelles.

VALÈRE, *à Labranche.*

Serait-il possible que Damis ne m'eût pas mandé une chose véritable? A quel propos m'avoir écrit dans ces termes?...

(Il lit la lettre de Damis.)

« De Chartres.

» Vous saurez, cher ami, que je me suis » marié en cette Ville ces jours passés. J'ai épousé » secrettement une fille de condition. J'irai bien» tôt à Paris, où je prétends vous faire, de » vive voix, tout le détail de ce mariage.

» DAMIS ».

LABRANCHE, *à Valère.*

Ah! Monsieur, je suis au fait. Dans le tems que mon Maître vous a écrit cette lettre, il avait effectivement ébauché un mariage; mais Monsieur Orgon, au-lieu d'approuver l'ébauche, a donné une grosse somme au père de la fille, & a, par ce moyen, assoupi la chose.

VALÈRE.

Damis n'eſt donc point marié?

LABRANCHE.

Bon!

CRISPIN.

Eh! non.

VALÈRE.

Ah! mes enfans, j'implore votre ſecours. Quelle entrepriſe as-tu formée, Criſpin? Tu n'as pas voulu tantôt m'en inſtruire. Ne me laiſſe pas plus long-tems dans l'incertitude. Pourquoi ce déguiſement? Que prétends-tu faire en ma faveur?

CRISPIN.

Votre rival n'eſt point encore à Paris; il n'y ſera que dans deux jours: je veux, avant ce tems-là, dégoûter Monſieur & Madame Oronte de ſon alliance.

VALÈRE.

De quelle manière?

CRISPIN.

En paſſant pour Damis. J'ai déja fait beaucoup d'extravagances, je tiens des diſcours inſenſés, je fais des actions ridicules qui révoltent à tout moment contre moi le père & la mère d'Agélique. Vous connaiſſez le caractère de Madame Oronte, elle aime les louanges; je

lui dis des duretés qu'un Petit-Maître n'ôſerait dire à une femme de Robe.

VALÈRE.

Hé bien?

CRISPIN.

Hé bien! je ferai & dirai tant de ſottiſes, qu'avant la fin du jour, je prétends qu'ils me chaſſent, & qu'ils prennent la réſolution de vous donner Angélique.

VALÈRE.

Et Liſette entre-t-elle dans ce ſtratagême?

CRISPIN.

Oui, Monſieur; elle agit de concert avec nous.

VALÈRE.

Ah! Criſpin, que ne te dois-je pas?

CRISPIN.

Demandez, pour plaiſir, à ce garçon-là, ſi je joue bien mon rôle.

LABRANCHE.

Ah! Monſieur, que vous avez-là un domeſtique adroit! c'eſt le plus grand fourbe de Paris, il m'arrache cet éloge. Je ne le ſeconde pas mal à la vérité; & ſi notre entrepriſe réuſſit, vous ne m'aurez pas moins d'obligation qu'à lui.

VALÈRE.

Vous pouvez tous deux compter ſur ma reconnaiſſance, je vous promets.

CRISPIN.

Eh ! Monſieur, laiſſez-là les promeſſes ; ſongez que, ſi l'on vous voyait avec nous, tout ſerait perdu. Retirez-vous, & ne paraiſſez point ici d'aujourd'hui.

VALÈRE.

Je me retire donc. Adieu, mes amis ; je me repoſe ſur vos ſoins.

LABRANCHE.

Ayez l'eſprit tranquile, Monſieur ; éloignez-vous vîte, abandonnez-nous votre fortune.

VALÈRE.

Souvenez-vous que mon ſort....

CRISPIN.

Que de diſcours !

VALÈRE.

Dépend de vous.

CRISPIN, *le repouſſant.*

Allez-vous-en, vous dis-je.

SCÈNE XIX.

CRISPIN, LABRANCHE.

LABRANCHE.

ENFIN il eſt parti.

CRISPIN.

Je reſpire.

LABRANCHE.

Nous avons eu une alarme auſſi chaude. Je mourais de peur que Monſieur Oronte ne nous ſurprît avec ton maître.

CRISPIN.

C'eſt ce que je craignais auſſi; mais comme nous n'avions que cela à craindre, nous ſommes aſſurés du ſuccès de notre projet. Nous pouvons à préſent choiſir la toute que nous avons à prendre. As-tu arrêté des chevaux pour cette nuit?

LABRANCHE, *regardant de loin.*

Oui.

CRISPIN.

Bon. Je ſuis d'avis que nous prenions le chemin de Flandres.

LABRANCHE, *regardant toujours.*

Le chemin de Flandres; oui, c'eſt fort bien raiſonné. J'opine auſſi pour le chemin de Flandres.

CRISPIN.

Que regardes-tu donc avec tant d'attention?

LABRANCHE.

Je regarde.... oui.....non.... ventrebleu! ſerait-ce lui?

CRISPIN.

Qui, lui?

LABRANCHE.

Hélas! voilà toute ſa figure.

CRISPIN.

La figure de qui?

LABRANCHE.

Criſpin, mon pauvre Criſpin, c'eſt Monſieur Orgon.

CRISPIN.

Le père de Damis?

LABRANCHE.

Lui-même.

CRISPIN.

Le maudit vieillard!

LABRANCHE.

Je crois que tous les Diables ſont déchaînés contre la dot.

CRISPIN.

Il vient ici, il va entrer chez Monſieur Oronte, & tout va ſe découvrir.

LABRANCHE.

C'eſt ce qu'il faut empêcher, s'il eſt poſſible. Vas m'attendre à l'auberge.

CRISPIN *ſort.*

SCÈNE XX.

LABRANCHE, *ſeul.*

CE que je crains le plus, c'eſt que Monſieur Oronte ne ſorte, pendant que je lui parlerai.

SCÈNE XXI.

M. ORGON, LABRANCHE.

M. ORGON, *à lui-même.*

JE ne ſais quel accueil je vais recevoir de Monſieur & de Madame Oronte.

LABRANCHE, *bas, à lui-même.*

Vous n'êtes pas encore chez eux. (*Haut.*) Serviteur à Monſieur Orgon.

M. ORGON, *haut.*

Ah! je ne te voyais pas, Labranche.

LABRANCHE.

Comment, Monſieur! c'eſt donc ainſi que vous ſurprenez les gens! Qui vous croyait à Paris?

M. ORGON.

Je ſuis parti de Chartres peu de tems après toi, parce que j'ai fait réflexion qu'il valait mieux que

je parlaſſe moi-même à Monſieur Oronte, & qu'il n'était pas honnête de retirer ma parole par le miniſtère d'un valet.

LABRANCHE.

Vous êtes délicat ſur les bienſéances, à ce que je vois. Si bien donc que vous allez trouver Monſieur & Madame Oronte?

M ORGON.

C'eſt mon deſſein.

LABRANCHE.

Rendez graces au Ciel de me rencontrer ici à propos pour vous en empêcher.

M. ORGON

Comment! les as-tu déjà vus toi, Labranche?

LABRANCHE.

Hé! oui, morbleu, je les ai vus: je ſors de chez eux. Madame Oronte eſt dans une colère horrible contre vous.

M. ORGON,

Contre moi!

LABRANCHE.

Contre vous. Hé, quoi! a-t-elle dit, Monſieur Orgon nous manque de parole; qui l'aurait cru? Ma fille déſormais ne doit plus eſpérer d'établiſſement.

M. ORGON.

Quel tort cela peut-il faire à ſa fille?

LABRANCHE.

C'eſt ce que je lui ai répondu. Mais comment voulez-vous qu'une femme en colère entende raiſon ? c'eſt tout ce qu'elle peut faire de ſang-froid. Elle a fait là-deſſus des raiſonnemens bourgeois. « On ne croira point dans le monde, a-t-elle » dit, que Damis ait été obligé d'épouſer une » fille de Chartres ; on dira plutôt que Monſieur » Orgon a approfondi nos biens, & que, ne » les ayant pas trouvé ſolides, il a retiré ſa » parole ».

M. ORGON.

Fi donc ! peut-elle s'imaginer qu'on dira cela ?

LABRANCHE.

Vous ne ſauriez croire juſqu'à quel point la fureur s'eſt emparée de ſes ſens. Elle a les yeux dans la tête ; elle ne connaît perſonne, elle m'a pris à la gorge, & j'ai eu toutes les peines du monde à me tirer de ſes griffes.

M. ORGON.

Et Monſieur Oronte ?

LABRANCHE,

Oh ! pour Monſieur Oronte, je l'ai trouvé plus modéré lui ; il m'a donné ſeulement deux ſoufflets.

M. ORGON.

Tu m'étonnes, Labranche : peuvent-ils être capables d'un pareil emportement ; & doivent-ils trouver mauvais que j'aie conſenti au mariage

de mon fils ? Ne leur en as-tu pas expliqué toutes les circonſtances ?

LABRANCHE.

Pardonnez-moi ; je leur ai dit que, Monſieur votre fils ayant commencé par où l'on finit d'ordinaire, la famille de votre bru ſe préparait à vous faire un procès, que vous avez ſagement prévenu en uniſſant les parties.

M. ORGON.

Ils ne ſe ſont pas rendus à cette raiſon ?

LABRANCHE.

Bon, rendus ! Ils ſont bien en état de ſe rendre. Si vous m'en croyez, Monſieur, vous retournerez à Chartres tout-à-l'heure.

M. ORGON.

Non, Labranche, je veux les voir, & leur repréſenter ſi bien les choſes, que... (*Il va pour entrer chez M. Oronte*).

LABRANCHE, *le retenant.*

Vous n'entrerez pas, Monſieur, je vous aſſûre ; je ne ſouffrirai point que vous alliez vous faire déviſager. Si vous leur voulez parler abſolument, laiſſez paſſer leurs premiers tranſports.

M. ORGON.

Cela eſt de bon ſens.

LABRANCHE.

Remettez votre viſite à demain. Ils ſeront plus diſpoſés à vous recevoir.

M. ORGON.

Tu as raiſon ; ils ſeront dans une ſituation moins violente. Allons, je veux ſuivre ton conſeil.

LABRANCHE.

Cependant, Monſieur, vous ferez ce qu'il vous plaira, vous êtes le maître.

M. ORGON.

Non, non ; viens Labranche ; je les verrai demain. (*Il ſort.*)

LABRANCHE.

Je marche ſur vos pas.

SCÈNE XXII.

LABRANCHE, *ſeul.*

OU plutôt je vais trouver Criſpin. Nous voilà, pour le coup, au-deſſus de toutes les difficultés. Il ne me reſte plus qu'un petit ſcrupule au ſujet de la dot: il me fâche de la partager avec un aſſôcié; car enfin, Angélique ne pouvant être à mon Maître, il me ſemble que la dot m'appartient de droit toute entière. Comment tromperai-je Criſpin? Il faut que je lui conſeille de paſſer la nuit avec Angélique. Ce ſera ſa femme une fois: il l'aime, & il eſt homme à ſuivre ce conſeil. Pendant qu'il s'amuſera à la bagatelle, je déménagerai avec le ſolide. Mais, non. Rejetons cette penſée Ne nous brouillons point avec un homme qui en ſait auſſi long que moi. Il pourrait bien quelque jour avoir ſa revanche. D'ailleurs, ce ſerait aller contre nos loix. Nous autres gens d'intrigues, nous nous gardons les uns aux autres une fidélité plus exacte que les honnêtes-gens. Voici Monſieur Oronte qui ſort de chez lui pour aller chez ſon Notaire; quel bonheur d'avoir éloigné d'ici Monſieur Orgon! (*Il ſort.*)

SCÈNE XXIII.

ORONTE, LISETTE.

LISETTE.

Vous n'en savez encore, Monsieur ; Valère est [illegible], & vous devez approfondir....

ORONTE.

Tout ce que j'ai pu approfondir, Lisette. Je [illegible] les intérêts de Valère ; & [illegible] pas inventé ensemble [illegible] pour m'obliger à différer [illegible].

LISETTE.

Que [illegible] vous vous imaginez...?

ORONTE.

[illegible] je ne me imagine rien. Je suis facile à tromper, [illegible] mais je ne manque point de génie, [illegible] à Valère qu'il ne [illegible] ses [illegible] ce que il peut [illegible] ses [illegible]. (Il lit.)

SCÈNE XXIV.

LISETTE, *ſeule.*

QUAIS ! que ſignifie tout ceci ? Il y a quelque choſe là-dedans qui paſſe ma pénétration. (*Elle rêve.*)

SCÈNE XXV.

LISETTE, VALERE.

VALÈRE, *à lui-même.*

QUOI que m'ait dit, Criſpin, je ne puis attendre tranquilement le ſuccès de ſon artifice. Après tout, je ne ſais pourquoi il m'a recommandé avec tant de ſoin de ne point paraître ici ; car enfin, au-lieu de détruire ſon ſtratagême, je pourrais l'appuyer.

LISETTE, *appercevant Valère.*

Ah, Monſieur !

VALÈRE.

Hé bien, Liſette ?

LISETTE.

Vous avez tardez bien long-tems. Où eſt la lettre de Damis ?

VALÈRE.

La voici; mais elle nous ſera inutile. Dis-moi plutôt, Liſette, comment va le ſtratagême.

LISETTE.

Quel ſtratagême ?

VALÈRE.

Celui que Criſpin a imaginé pour mon amour.

LISETTE.

Criſpin ! Queſt-ce que c'eſt que ce Criſpin ?

VALÈRE.

Hé, parbleu ! c'eſt mon valet.

LISETTE.

Je ne le connais pas.

VALÈRE.

C'eſt pouſſer trop loin la diſſimulation, Liſette : Criſpin m'a dit que vous étiez tous deux d'intelligence.

LISETTE.

Je ne ſais ce que vous voulez dire, Monſieur.

VALÈRE.

Ah! c'en eſt trop; je perds patience ; je ſuis au déſeſpoir.

SCÈNE

SCÈNE XXVI.

LISETTE, ANGÉLIQUE, Madame ORONTE, VALÈRE.

Madame ORONTE.

JE suis bien-aise de vous trouver, Valère, pour vous faire des reproches. Un galant-homme doit-il supposer des lettres ?

VALÈRE, *à Madame Oronte.*

Supposer ; moi, Madame ! Qui peut m'avoir rendu un si mauvais office auprès de vous ?

LISETTE, *à Madame Oronte.*

Hé ! Madame, Monsieur Valère n'a rien supposé ; il y a de la manigance dans cette affaire.

SCENE XXVII.

LISETTE, ANGELIQUE, M. CLONTE, M. ORGON, Madame CLONTE, VALERE.

LISETTE

Je vous [illegible] Monsieur Orgon qui revient; Monsieur Orgon est avec un Notaire. Nous allons nous éclaircir.

M. CLONTE, *bas à Lisette.*

Ayez de la discrétion, s'il vous plaît, Monsieur Orgon.

M. ORGON, *bas à Lisette.*

C'est ce que j'aime à entendre, Monsieur Oronte.

M. CLONTE, *Angelique, à Valere.*

Madame, je viens de rencontrer Monsieur Orgon, en allant chez mon Notaire: il vient, dit-il, à Paris pour retirer sa parole; Damis est effectivement marié.

M. ORGON, *à Madame Oronte.*

Cela est vrai, Madame; &, quand vous saurez les circonstances de ce mariage, vous

M. ORONTE.

Monſieur Orgon n'a pu ſe diſpenſer d'y conſentir. Mais ce que je ne comprends pas, c'eſt qu'il aſſûre que ſon fils eſt actuellement à Chartres.

M. ORGON.

Sans doute.

Madame ORONTE, *à M. Orgon.*

Cependant il y a ici un jeune homme qui ſe dit votre fils.

M. ORGON.

C'eſt un impoſteur.

M. ORONTE, *à M. Orgon.*

Et Labranche, ce même Valet qui était ici avec vous il y a quinze jours, l'appelle ſon Maître.

M. ORGON, *à M. Oronte.*

Labranche, dites-vous? Ah le pendard! Je ne m'étonne plus s'il m'a tout-à-l'heure empêché d'entrer chez vous. Il m'a dit que vous étiez tous deux dans une colère épouvantable contre moi, & que vous l'aviez maltraité, lui.

Madame ORONTE.

Le menteur!

LISETTE, *bas, à part.*

Je vois l'enclouûre, ou peu s'en faut.

VALÈRE, *bas, à part.*

Mon traître ſe ſerait-il joué de moi?

M. ORONTE.

Nous allons approfondir cela; car les voici tous deux.

SCÈNE XXVIII, *& dernière.*

LISETTE, ANGÉLIQUE, M. ORONTE, CRISPIN, LABRANCHE, M. ORGON, Mad. ORONTE, VALÈRE.

CRISPIN.

HE bien, Monſieur Oronte, tout eſt-il prêt? Notre mariage... Ouf! qu'eſt-ce que je vois!

LABRANCHE, *à Criſpin.*

Ahi, nous ſommes découverts, ſauvons-nous.

LABRANCHE & CRISPIN *veulent ſe retirer.*

VALÈRE, *les arrêtant.*

Oh! vous ne nous échapperez pas, Meſſieurs les marauds, & vous ſerez traités comme vous le méritez.

Valère met la main ſur l'épaule de CRISPIN, M. ORONTE & M. ORGON *ſe ſaiſiſſent de* LABRANCHE.

M. ORONTE.

Ah, ah! nous vous tenons, fourbes.

M. ORGON, *à Labranche.*

Dis-nous, méchant Qui eſt cet autre frippon que tu fais paſſer pour Damis ?

VALÈRE, *à M. Orgon.*

C'eſt mon Valet.

Madame ORONTE.

Un Valet! juſte Ciel, un Valet!

VALÈRE.

Un perfide qui me fait accroire qu'il eſt dans mes intérêts, pendant qu'il emploie, pour me tromper, le plus noir de tous les artifices!

CRISPIN, *à Valère.*

Doucement, Monſieur, doucement; ne jugeons point ſur les apparences.

M. ORGON, *à Labranche.*

Et toi, coquin, voilà donc comme tu fais les commiſſions que je te donne ?

LABRANCHE, *à M. Orgon.*

Allons, Monſieur, allons bride en main, s'il vous plaît; ne condamnons point les gens ſans les entendre.

M. ORGON.

Quoi ! tu voudrais soutenir que tu n'es pas un maître frippon?

LABRANCHE, *d'un ton pleureur.*

Je suis un frippon ; fort bien ! Voyez les douceurs qu'on s'attire en servant avec affection !

VALÈRE, *à Crispin.*

Tu ne demeureras pas d'accord non plus, toi, que tu es un fourbe, un scélérat ?

CRISPIN, *d'un ton emporté.*

Scélérat, fourbe ; que diable ! Monsieur, vous me prodiguez des épithètes qui ne me conviennent point du tout.

VALÈRE.

Nous aurons encore tort de soupçonner votre fidélité, traîtres !

M. ORONTE, *à Labranche & à Crispin.*

Que direz-vous pour vous justifier, misérables ?

LABRANCHE, *à M. Oronte.*

Tenez, voilà Crispin, qui va vous tirer d'erreur.

CRISPIN.

Labranche vous expliquera la chose en deux mots.

LABRANCHE.

Parle, Crispin ; fais-leur voir notre innocence.

CRISPIN.

Parle toi-même, Labranche; tu les auras bientôt désabusés.

LABRANCHE.

Non, non; tu débrouilleras mieux le fait.

CRISPIN.

Hé bien! Messieurs, je vais vous dire la chose tout naturellement. J'ai pris le nom de Damis, pour dégoûter, par mon air ridicule, Monsieur & Madame Oronte de l'alliance de Monsieur Orgon, & les mettre par-là dans une disposition favorable pour mon Maître; mais, au-lieu de les rebuter par mes manières impertinentes, j'ai eu le malheur de leur plaire: ce n'est pas ma faute une fois.

M. ORONTE, *à Crispin.*

Cependant, si on t'avait laissé faire, tu aurais poussé la feinte jusqu'à épouser ma fille.

CRISPIN, *à M. Oronte.*

Non, Monsieur, demandez à Labranche: nous venions ici vous découvrir tout.

VALÈRE, *à Crispin & à Labranche.*

Vous ne sauriez donner à votre perfidie des couleurs qui puissent nous éblouir ; puisque Damis est marié, il était inutile que Crispin fît le personnage qu'il a fait.

CRISPIN.

Hé bien ! Messieurs, puisque vous ne voulez pas nous absoudre comme innocens, faites-nous donc grâce, comme à des coupables. Nous implorons votre bonté. (*Il se met à genoux devant M. Oronte.*)

LABRANCHE, *se mettant aussi à genoux.*

Oui, nous avons recours à votre clémence.

CRISPIN.

Franchement la dot nous a tentés. Nous sommes accoutumés à faire des fourberies ; pardonnez-nous celle-ci à cause de l'habitude.

M. ORONTE.

Non, non, votre audace ne demeurera point impunie.

LABRANCHE, *à M. Oronte.*

Eh ! Monſieur, laiſſez-vous toucher ; nous vous en conjurons par les beaux yeux de Madame Oronte.

CRISPIN.

Par la tendreſſe que vous devez avoir pour une femme ſi charmante.

Madame ORONTE.

Ces pauvres garçons me font pitié ; je demande grâce pour eux.

LISETTE, *bas, à part.*

Les habiles frippons que voilà !

M. ORGON, *à Criſpin & à Labranche.*

Vous êtes bien-heureux, pendards, que Madame Oronte intercède pour vous.

M. ORONTE.

J'avais grande envie de vous faire punir ; mais, puiſque ma femme le veut, oublions le paſſé : auſſi-bien je donne aujourd'hui ma fille à Valère, il ne faut ſonger qu'à ſe réjouir. (*Aux Valets.*) On vous pardonne donc ; & même, ſi vous

voulez me promettre que vous vous corrigerez, je ſerai encore aſſez bon pour me charger de votre fortune.

CRISPIN, *ſe relevant.*

Oh ! Monſieur, nous vous le promettons.

LABRANCHE, *ſe relevant.*

Oui, Monſieur, nous ſommes ſi mortifiés de n'avoir pas réuſſi dans notre entrepriſe, que nous renonçons à toutes les fourberies.

M. ORONTE.

Vous avez de l'eſprit : mais il en faut faire un meilleur uſage ; &, pour vous rendre honnêtes gens, je veux vous mettre tous deux dans les affaires. J'obtiendrai pour toi, Labranche, une bonne commiſſion.

LABRANCHE.

Je vous réponds, Monſieur, de ma bonne volonté.

M. ORONTE.

Et pour le Valet de mon gendre, je lui ferai épouſer la filleule d'un ſous-fermier de mes amis.

CRISPIN.

Je tâcherai, Monſieur, de mériter, par ma complaiſance, toutes les bontés du parrein.